

Université du Maine

Faculté des Lettres, Langues et Sciences Humaines

**Mémoire en vue d'obtenir le
Master de Littérature Jeunesse**

ZENAÏDE FLEURIOT

ou

LE PARCOURS D'UN ECRIVAIN CATHOLIQUE POUR LA JEUNESSE

AU XIX^e SIECLE

Version corrigée après soutenance

Présenté par Caroline ROUXEL

Sous la direction de Monsieur Franck LAURENT

Maître de conférence en littérature

Table des matières

<u>INTRODUCTION</u>	4
<u>REMERCIEMENTS</u>	6
<u>PROLOGUE</u>	7
<i>Sa jeunesse comme un de ses romans</i>	7
<u>I. NAISSANCE D'UN AUTEUR</u>	17
<i>Ecrire est un besoin</i>	17
<i>Un besoin intérieur</i>	17
<i>Un besoin financier</i>	19
<i>Ecrire est un métier</i>	26
<i>Oser être romancière</i>	28
<i>Une crise se dessine</i>	30
<u>II. LA MATURITÉ</u>	34
<i>Crise et remise en cause</i>	34
<i>Sous le regard de Dieu</i>	39
<i>L'œil des critiques</i>	45
<i>Les articles de l'époque</i>	45
<i>Echanges avec la Princesse</i>	49
<u>III. L'ÉPANOUISSEMENT</u>	53
<i>L'irruption de l'Histoire</i>	53
<i>Le concile Vatican I</i>	53
<i>La guerre franco-prussienne et le siège de Paris</i>	56
<i>La Commune de Paris</i>	59
<i>La paix retrouvée</i>	61
<i>L'école professionnelle</i>	61
<i>Le prix de l'Académie française et l'entrée chez Hachette</i>	63
<i>Entre Paris et la Bretagne</i>	65
<u>EPILOGUE</u>	72
<i>Un succès durable de 1890 à 1940</i>	72
<i>Une condamnation sans appel : les années 1960-1970</i>	77
<i>Une redécouverte ?</i>	79
<u>CONCLUSION</u>	82

BIBLIOGRAPHIE "PRIMAIRE"

84

<u>Articles, nouvelles, feuilletons et collaborations à différentes revues</u>	85
<u>Livres</u>	87
<u>Rééditions au XXe siècle</u>	90
<u>Rééditions au XXIe siècle</u>	90
<u>Traductions de ses œuvres</u>	91
<u>En allemand :</u>	91
<u>En anglais :</u>	92
<u>En espagnol :</u>	92
<u>En italien :</u>	92
<u>En suédois :</u>	93
<u>En flamand :</u>	93

BIBLIOGRAPHIE "SECONDAIRE"

94

<u>Biographies de Zénaïde Fleuriot</u>	94
<u>Articles parus du vivant de l'auteur et notices nécrologiques</u>	94
<u>Articles postérieurs</u>	94
<u>Ouvrages</u>	95
<u>Réception de son œuvre</u>	95
<u>Au XIXe siècle</u>	95
<u>Au XXe siècle</u>	97
<u>Au XXIe siècle</u>	98
<u>Son époque</u>	99
<u>La société et l'histoire</u>	99
<u>La religion</u>	99
<u>Les filles, l'enfance, les femmes</u>	99

Introduction

« Qui pouvait bien être cette Zénaïde Fleuriot ? », c'est la question que se posent nombre de collectionneurs des volumes de la «Bibliothèque rose» qui rencontrent ce nom de façon récurrente sur les couvertures en percaline rouge. Et les précisions que Michel Doussy leur apporte dans une revue qui s'adresse aux chineurs, ne les éclaireront pas beaucoup : « *cette ineffable et mystérieuse Zénaïde Fleuriot [...]. Mystérieuse car aucun dictionnaire courant ne mentionne cet écrivain fécond qui écrivit des œuvrettes pour jeunes filles [...]* »

Pourtant cette femme de lettres eut son heure de gloire. Elle reçut un prix de l'Académie française. Son abondante production – plus de 80 ouvrages édités entre 1859

et 1890, fut vendue en librairie pendant près d'un siècle. Sa présence massive dans les collections pour la jeunesse de l'éditeur Hachette occulte aujourd'hui le rôle qu'elle a joué dans la littérature populaire, mais plus de la moitié de son œuvre était destinée à être lue en famille, autour de la lampe à pétrole, toutes générations confondues.

Le chercheur dispose d'un outil privilégié pour la connaître car son neveu a écrit, sept ans seulement après sa mort, une biographie qui malgré un ton d'hagiographie familiale présente l'intérêt de publier une partie importante de la correspondance de sa tante. Ces lettres dessinent un portrait psychologique assez fiable. La romancière s'y révèle avec le naturel, la verve et l'élégance d'une marquise de Sévigné, en contraste avec l'impression à la fois plus réservée et plus caustique que donnent ses romans.

Alors que de son vivant elle reçut de nombreux témoignages d'intérêt de lecteurs adultes, hommes ou femmes, c'est son œuvre pour la jeunesse qui lui survécut le plus longtemps et c'est celle-ci qui fut analysée et louangée pendant la première moitié du XXe siècle, puis méprisée, vilipendée, dans la seconde moitié, avant de rettenir à nouveau l'attention de quelques spécialistes.

Le but de ce travail est triple :

- 1 comprendre comment la fille d'un petit notable breton a pu devenir cette femme de lettres écrivant dans les journaux parisiens et traduite dans toute l'Europe,
- 2 exposer quels rôles ont joué dans le développement de sa carrière et de son œuvre ses choix idéologiques ou religieux et les circonstances politiques ,
- 2 montrer l'intérêt qu'il y aurait aujourd'hui pour le chercheur, et pour le lecteur curieux, à se pencher sur cette mine largement inexploitée.

Pour cela, nous proposons un parcours chronologique retraçant le lien indissoluble entre une vie et une œuvre, de la naissance d'un auteur sous la poussée d'une double nécessité, psychologique et économique, en passant par les choix personnels et littéraires de la maturité pour aboutir à cet épanouissement d'une vie dans laquelle engagements sociaux et carrière d'écrivain s'entretissent dans une harmonie remarquable. La question

se posera alors de la réception de cette œuvre dans les années qui ont suivi la mort de l'auteur afin de comprendre quel intérêt celle-ci peut présenter à l'aube du troisième millénaire.

N.B. Par commodité, les titres d'ouvrages seront en italique gras dans le texte et les titres de revues seront soulignés. Etant donné l'abondance des citations, nous avons choisi de les présenter en caractère Garamond italique afin d'en faciliter la lecture.

Remerciements

L'achèvement de ce travail doit beaucoup au soutien et à l'aide de ma famille et de nombreux amis. Que soient remerciés en particulier :

Claude et Marie-Christine Rouxel, dont les recherches chez les bouquinistes de toute la France m'ont permis de rassembler une grande part des œuvres de Zénaïde Fleuriot. Leur longue expérience d'historiens de l'automobile m'a été, en outre, d'une grande aide pour organiser mon travail.

Corinne Gibello, (Bibliothèque nationale de France), Viviane Ezratty et Françoise Lévêque (Bibliothèque de l'Heure Joyeuse), et Isabelle Berthou-Bray (Bibliothèque Bretonne–Landevennec) qui m'ont grandement facilité l'accès aux documents de leur

établissement.

Camille Poncelet et Isabelle Guyot-Bachy, pour leurs conseils et la ténacité avec laquelle elles ont décidé de faire aboutir ce travail dont elles entendent parler depuis plus de vingt ans ; Jacques-Hubert Sautel et Paul Airiau qui m'ont fait bénéficier de leur expérience universitaire et incitée à approfondir mon travail. Patricia de Roumefort, Michel Emmanuel et Nathalie Varille qui m'ont apporté une aide appréciable au cours de cette entreprise.

Mes collègues du réseau des bibliothèques de la Ville de Paris, qui m'ont aidée et épaulée de multiples façons dans mes recherches et m'ont assistée pour la relecture et la réalisation de ce mémoire : Fabrice Barcq, Anne Guérineau, Soizik Jouin, Isabelle Kis, Fanny Muzereau et Annick Saudrais.

Et enfin Pierre-Olivier Martin pour son indéfectible soutien dans tous les aspects informatiques et techniques de cette aventure.

Prologue

Sa jeunesse comme un de ses romans

Zénaïde est née le 28 octobre 1829, dans une famille de notables de Saint-Brieuc. Elle est la quatorzième enfant de Jean-Marie Fleuriot (21 avril 1780 – 9 novembre 1849) et de Marie-Anne Le Lagadec (26 mai 1789 – 8 mai 1872). Ses parents, âgés respectivement de quarante-neuf et quarante ans, ont déjà connu de nombreux deuils ; à la naissance de Zénaïde, il ne leur reste plus que cinq enfants : Marie, seize ans et demi,

Théodose – qui sera le parrain de sa petite sœur – neuf ans et demi, François, huit ans, Théophile (Jacques, Corentin), cinq ans, et Jean-Marie, quatre ans. L'enfance de la future romancière qui a vu arriver une petite sœur, Louise, dix-sept mois après elle et un petit frère, Théophile (Marie, Joseph) deux ans plus tard, est encore assombrie par d'autres deuils : à quatorze mois elle a pu ne pas comprendre la disparition de son grand frère Théophile (Jacques, Corentin), mais elle avait cinq ans à la mort du bébé Théophile (Marie, Joseph) âgé de sept mois, et surtout, c'est à neuf ans et demi qu'elle perd Louise, sa compagne de jeu. Elle n'évoque jamais ces deuils dans ses souvenirs d'enfance ; en revanche les enfants meurent facilement dans son œuvre, soit de maladies infectieuses survenues soudainement, soit de faiblesse congénitale, et l'on devine qu'il ne s'agit pas seulement d'un procédé romanesque, mais aussi d'une prise de conscience précoce de la fragilité de la vie.

La famille Fleuriot jouit d'une certaine aisance : Jean-Marie a pu récupérer quelques unes des terres de sa famille maternelle, confisquées à son oncle, prêtre réfractaire, durant la Révolution ; après avoir passé douze ans dans l'armée de la République (puis de Napoléon) – où il s'était engagé à quatorze ans sur l'ordre de son père et dont il reçoit son congé le 2 décembre 1806, il avait obtenu le poste de greffier de la justice de paix du canton de Bégard (Guingamp), charge qui lui laissait le temps d'étudier le droit. Ayant ensuite passé ses diplômes à Rennes, il a acheté une charge d'avoué à Saint-Brieuc où on le trouve installé en 1820.

On le voit, les origines familiales de la future romancière reflètent toute la complexité de son époque. Fidélité à l'Ancien Régime pour une branche, ouverture aux idées nouvelles pour l'autre, charge à chacun de faire sa propre synthèse.

A l'arrivée de Zénaïde, la prospérité règne au foyer : outre une maison à Saint-Brieuc – au 19 Grand'rue, actuellement rue Houvenagle, cette maison « *très large de façade, un étage surplombant et se terminant par un pignon très aigu* » dont la romancière dira dans *Les Préalonnais*, qu'il « *rompt outrageusement l'harmonie de la rue* » – Jean-Marie Fleuriot possède également diverses propriétés, sans doute des fermes : « Le Seuren », « Hesnos », « Rubriant », « Guenharic » et surtout « Le Palacret », lieu des meilleurs souvenirs d'enfance de la petite Zénaïde. Cette propriété, achetée par ses parents, était une ancienne commanderie de l'Ordre de Saint Jean de

Jérusalem ; d'après un acte de 1845 – cité par Francis Fleuriot, le domaine « *avait une contenance de 10 hectares et renfermait des maisons et autres édifices, cours, jardins, prairies, terres labourables, bois de futaie et bois taillis, murs et franchises ; plus un moulin à vent à deux tournants et dépendances. Tout près de la maison d'habitation se voyaient les ruines de l'ancienne commanderie, au milieu desquelles coulait le Jaudy, petit cours d'eau qui faisait marcher le moulin ; sur ses bords se trouvaient des plants de pommiers, avec cernure de saules, puis un peu plus loin, l'étang à rouir le chanvre.* »

Marie, la sœur aînée, dans un mémoire écrit en octobre 1873, à la demande de Zénaïde, raconte quelques épisodes d'une enfance choyée, dans une famille où « *la vie était gaie et animée* ». Elle commence par évoquer « *la petite sœur aux grands yeux bleus, aux joues roses et aux épais cheveux blonds* » bercée par les grand frères qui avaient du mal à la quitter, marchant à un an, mise en classe dès 3 ans et demi, au Cours de Madame Charlemagne – sans doute un petit cours privé, car « *dans notre famille si nombreuse, avec la santé délicate de maman, et malgré deux et même trois domestiques, on ne pouvait suffire à tout* ». Zénaïde est pleine de vie et de santé, elle sait lire très tôt ; aimable et très bonne, surtout pour « *les petites sœurs qui [l'] avaient suivie de près* », elle fait bruyamment le militaire – « *et je t'assure qu'on obéissait au Général* » – ou joue à faire des processions avec une grande « *étoffe de soie verte à grandes fleurs satinées, magnifique et très épaisse qui [...] servait à la fois de chasuble et d'étendard* ».

On retrouve là tous les éléments d'une enfance heureuse, mais pourtant, durant cette période, la situation de la famille se dégrade progressivement.

Le grand-père, François Fleuriot, avait servi 10 ans dans les gardes-françaises : « *il avait vu de près les nombreux passe-droits accordés en ce temps à la noblesse ; et cela avait beaucoup contribué à le rendre admirateur de la Révolution, bien qu'il n'en approuvât pas les cruels excès.* » Mais le père, Jean-Marie, lui, élevé par un oncle maternel prêtre réfractaire, a des opinions politiques tout à fait opposées. S'il a servi dans l'armée de Napoléon, c'est dans l'idée que « *le soldat qui repoussait les ennemis de son pays et empêchait l'envahissement de la France servait loyalement sa patrie, et non pas le gouvernement dont il méprisait les sanglants excès* ». Après la mort de ses oncles, l'un exécuté par le tribunal révolutionnaire de Brest et l'autre noyé dans la Loire sur un des bateaux à soupape de Carrier – conventionnel en mission chargé de la Terreur à

Nantes en 1793-1794, il avait appris en 1894 l'assassinat de son père par « *de misérables fanatiques* », « *au nom de la religion, au nom d'un prince qui désavouerait hautement leur conduite s'il pouvait faire entendre sa voix* », mais il restera toute sa vie résolument fidèle aux descendants de Louis XVI et à ses successeurs légitimes. Or ces convictions, qui durent lui être bénéfiques jusque vers 1830, se retournent ensuite contre lui, lorsque la Révolution de Juillet porte Louis-Philippe au pouvoir ; d'autant qu'il ne cherche pas à les cacher : en 1832, lorsque Chateaubriand et Hyde de Neuville sont emprisonnés avec quelques autres pour avoir été membres du « gouvernement secret » - sorte de conseil de régence constitué par la duchesse de Berry qui avait débarqué clandestinement en France pour renverser Louis-Philippe et établir sur le trône son fils le comte de Chambord, Jean-Marie Fleuriot s'offre pour être l'un de leurs avocats. Le procès n'aura finalement pas lieu, mais une partie de ses clients désertent son étude qui commence à périlcliter. Du moins est-ce la cause mise en avant par son petit-fils pour expliquer le déclin de la fortune familiale ; la récurrence dans l'œuvre de Zénaïde Fleuriot des ruines causées par la négligence et la mauvaise gestion, permet de supposer qu'elle exprime indirectement dans ses romans des reproches que la piété filiale ne lui permettait pas de formuler autrement.

Jean-Marie n'a pas une fortune suffisante pour se passer des revenus de cette charge, mais, intransigeant, il refuse un poste dans l'administration de Louis-Philippe, expliquant dans une lettre à sa fille Marie : « *Tu l'as su, ma chère Marie, j'ai refusé la position que m'offrait le gouvernement. Non, mille fois non, certes ! je veux rester libre de combattre pour le bien et contre le mal. Ramper devant des hommes méprisables se pavanant parés des dépouilles d'autrui serait à mes yeux le comble de l'infamie. [...]* Non, non ; marchons droit notre chemin quoi qu'il arrive ; non jamais les parvenus, la plupart d'une ignorance crasse, tous enflés d'une fortune qui devrait les faire rougir, tant la source en est impure et illégale, jamais ces illustres médiocrités ne pourront dire qu'ils ont protégé les Fleuriot. Je sais que cela leur ferait grand plaisir de nous voir parmi les renégats ; ils en comptent tant qu'ils doivent vraiment s'étonner que la corruption et les mauvais principes n'aient aucune prise sur de pauvres gens comme nous ; cela dépasse les bornes de leur faible intelligence. Le règne de tous ces utopistes finira peut-être plus tôt qu'ils ne le pensent ; et quand cela ne serait pas, on ne doit jamais, quoi qu'il en coûte, dévier du chemin de l'honneur, du bon droit et de la vérité. »

Mais comme le souligne son petit-fils : « *le poids de son héroïsme devait retomber lourdement sur lui et les siens* ». Jean-Marie doit hypothéquer successivement tous ses biens. Théodose et François achèvent à Paris, l'un des études de médecine, l'autre de droit ; la famille se retire au Palacret pour faire face aux frais de leur séjour, et Jean-Marie-Rose, renonçant à préparer Saint-Cyr, s'engage dans l'armée. En 1845 il faut hypothéquer même le Palacret et la gêne devient une véritable pauvreté.

C'est dans cette ambiance de déclin que grandit Zénaïde : vers 1839, sans doute à la suite du décès de la petite Louise (8 ans), le onzième de ses enfants qu'elle voit mourir, la santé de madame Fleuriot s'est tellement dégradée que le médecin l'envoie faire un séjour de plusieurs mois à la campagne. Elle quitte donc la maison de Saint-Brieuc et part au Palacret ; elle emmène avec elle Zénaïde, âgée alors de 9 ans et demi, « *pour être moins seule* » et peut-être aussi pour l'arracher à un deuil douloureux. Ce séjour, mentionné par la sœur aînée, n'est jamais évoqué par la romancière, mais dans son œuvre, le thème de l'enfant livré à sa solitude auprès d'un adulte lointain est fortement récurrent. Durant cette absence, Marie, 26 ans, prend en main les rênes de la maison qu'elle ne lâchera plus même au retour de sa mère, à la rentrée 1839. Déjà très présente dans l'éducation de sa petite sœur — c'est à elle qu'au retour de l'école Zénaïde racontait sa journée et « *surtout combien de fois [elle] avait évité la grande gaule de la vieille dame* », Marie prend maintenant les décisions : elle retire Zénaïde du cours de Madame Charlemagne pour la faire entrer au couvent de la Providence de Saint-Brieuc, qu'elle avait elle-même fréquenté et dont elle connaissait toutes les religieuses. Zénaïde « *bien que travaillant mollement, [y] faisait des progrès, grâce à [son] extrême facilité.* » Lors de sa première communion, vers 12 ans, c'est Marie seule qui accompagne Zénaïde : « *Mon père et ma mère n'avaient pas assisté à cette belle cérémonie, l'un ayant été forcé de s'absenter pour une affaire importante qu'il ne pouvait remettre, l'autre étant toujours souffrante* ».

Marie veille à ce que sa sœur, comme elle, se conforme aux principes de l'éducation des jeunes filles de la bourgeoisie, et à sa sortie du couvent elle entreprend d'achever elle-même la formation de sa sœur : confitures, couture et cours de danse. Mais Jean-Marie, lui, qui passe beaucoup de temps maintenant avec ses filles, complète leur instruction par de longues conversations, guide les lectures de sa cadette – c'est lui qui lui

fait découvrir Walter Scott – et surtout l’encourage dans la voie de l’écriture où il a perçu ses aptitudes. Le jour où Zénaïde lui soumet quelques pages où elle met en scène avec beaucoup de brio une anecdote qu’il avait lui-même racontée, il trouve le texte si bon qu’il suggère de le faire publier, alors même que la grande sœur plaisante sa cadette en lui assénant, de son propre aveu « *tu ferais mieux de coudre ou de broder que de rêver à pareilles billevesées* ». Plus tard Zénaïde avouera que sans la foi qu’avait son père dans son avenir, elle n’aurait jamais osé écrire.

Zénaïde évoque elle-même quelques souvenirs heureux de son enfance dans des « causeries » données à la Semaine des familles en 1863. Le vieux monsieur Laënnec, père du célèbre docteur, visitait quotidiennement la famille à Saint-Brieuc et chahutait avec les enfants : « *Il y avait entre nous mieux qu’une amitié banale, je devais être sa troisième femme. Le contenu de la corbeille était arrêté, une poupée, non pas de ces vilaines poupées à la figure mal peinte qui avaient été jusque-là mon partage, mais une belle poupée aux yeux d’émail, aux dents fines, à l’opulent chignon, s’y trouverait couchée sur un lit de pralines. Il y avait des moments où je chassais de mon esprit ce tableau trop séduisant, j’avais peur de désirer la mort de celle que je devais remplacer, une digne femme, que pourtant j’aimais beaucoup. Mon futur n’était pas précisément un joli homme [...]. Mais il savait les contes de Perrault et bien d’autres encore ; mais il avait une merveilleuse tabatière qui jouait de forts jolis petits airs que j’allais écouter seule dans un coin ; mais sa grande lévite, on disait une lévite alors, avait une poche intérieure dite la poche au sucre, dans laquelle ma main avait une libre entrée. Que de séductions réunies. »*

Elle raconte aussi sa passion pour **le *Robinson suisse*** qui « *a le tort de ne pas compter une seule petite fille parmi ses personnages, cela fait que les jeunes lectrices qu’il électrise, ne trouvant d’autre types à copier que ces garçonnetts aux pieds légers, aux mains adroites, sont portées à s’identifier avec eux* ». Mais cette concession faite aux conventions de son époque, elle ajoute honnêtement : « *la vie laborieuse, active des Robinsons me plaisait davantage que la vie molle de ces princesses un peu sottes, qui ne font rien et dont le rôle se borne à regarder agir la baguette magique d’un génie ou d’une fée.* » Elle apprend à grimper dans le mûrier du jardin et en fait son coin secret, elle s’y plaît tellement que « *quand d’autres enfants venaient partager les jeux de mes*

récréations, j'en étais plutôt fâchée que charmée ». Il n'est pas inutile de s'attarder sur tous ces souvenirs car ils nous dépeignent bien ce que l'on retrouvera plus tard dans l'œuvre de la romancière : un souci de l'utilité et du bon emploi de son temps et de ses facultés, allié à une vraie liberté de jugement, et un goût prononcé pour le bonheur malgré tous les aléas de la vie. Tout ce qui est agréable, Zénaïde le décrit avec force détails et beaucoup de charme, mais sur le reste, les souvenirs des « mauvais jours », elle tire un voile pudique, écrivant seulement dans un courrier à sa sœur en 1873 :

« Tu as pu vivre de la vie de famille, chère Marie, de ses joies et de ses espérances ; moi, pauvre petite retardataire, je suis arrivée juste à temps pour en goûter les amertumes, en voir les douleurs, les privations, les tristesses, la dispersion, la ruine enfin. »

Car la famille est bel et bien tombée dans la vraie pauvreté. Malgré les offres discrètes de nombreux amis qui lui restent fidèles, Jean-Marie avait toujours repoussé l'idée de se séparer de sa benjamine. Mais fin 1849, découragé, malade, il finit par répondre affirmativement à la demande pleine de délicatesse que lui fait Monsieur Etienne Guilloton de Keréver (1810-1871), un notable de Saint-Brieuc dont le beau-frère était curé près de Guingamp :

« L'abbé de Brémoy, mon beau-frère, m'a dit que peut-être Mlle Zénaïde pourrait s'occuper de l'éducation de mes trois filles ; je connais par ouï-dire, toutes ses qualités de cœur et d'esprit, et je serais bien heureux si vous consentiez à vous en priver pour qu'elle prît place au milieu de nous. Madame de Keréver me charge de vous dire qu'elle vous en aurait une véritable reconnaissance. »

On le voit il s'agit plus de rendre service en accueillant la jeune fille que d'embaucher une institutrice : Zénaïde a tout juste 20 ans et ces fonctions sont absolument nouvelles pour elle, mais elle aura la chance de les exercer dans une famille qui l'accueille comme un des ses membres, avec une affection, une bienveillance et une délicatesse qui ne se démentiront pas. Elle-même le confirme plus tard dans une lettre adressée à Claire de Keréver devenue adulte : *« Il [Etienne de Keréver] était pour moi comme un frère aîné ; et je n'ai jamais vu se démentir en lui ni la délicatesse du cœur ni la noblesse des sentiments. Aussi nous étions toujours d'accord, toujours ! Je ne saurais*

oublier que je lui suis arrivée ignorante de tout, incapable de tout, pétrie d'amour-propre, de paresse, d'enfantillage, et que j'ai trouvé en lui le plus paternel soutien et les plus affectueux conseils. »

La famille Keréver compte alors quatre enfants : Marie-Caroline, quatorze ans et demi, Fernand, dix ans, Alix, huit ans et demi et Claire six ans. En hiver, ils habitent « Les villages » à Saint Briec avec une domesticité assez ordinaire pour l'époque – deux domestiques, une cuisinière et une fille de chambre (recensement de 1836), et dès les beaux jours, ils rejoignent leur propriété de Château Billy à Ploufragan. C'est là que Zénaïde les rejoint.

Les courriers que Zénaïde envoie à sa sœur Marie nous renseignent bien sur les difficultés de sa nouvelle condition.

De fait elle est bien jeune pour ce rôle d'institutrice, d'autant que son enfance très protégée ne lui a pas donné beaucoup d'expérience. Elle-même le dit, beaucoup plus tard, dans un courrier du 7 novembre 1868 : « *à dix ans j'avais cinq ans ; à vingt ans j'avais dix ans, et la proportion s'est gardée jusqu'à ce moment où je jouis de la plénitude de la vie* ». Son éducation n'a pas été poussée bien loin (elle n'apprendra la musique qu'en 1860, et l'anglais en 1873), et Zénaïde se rend vite compte qu'il lui faudra beaucoup travailler pour avoir quelque chose à enseigner à des élèves dont l'aînée a déjà plus de quatorze ans. Dès sa première lettre elle avoue : « *Quant à mes élèves, je me sens un peu gênée devant elles : elles sont trop avancées. Marie, l'aînée, fait les problèmes les plus difficiles ; et les petites ont presque ri quand je leur ai parlé des quatre règles. Aussi, pour répondre à la confiance et aux bontés de M. et Mme de Keréver, serai-je obligée de travailler sérieusement ; je n'ai ni maîtres pour m'expliquer, ni livres pour apprendre ; si encore je pouvais aller à Saint-Briec, je tâcherais de trouver des ouvrages qui me faciliteraient l'intelligence de ces études ; mais c'est impossible.* » En revanche l'accueil des Keréver la rassure : « *Que papa ne se tourmente pas ; M. et Mme de Keréver sont parfaits pour moi ; non seulement d'une exquise politesse, mais encore pleins d'affabilité, d'attentions et de prévenances. Ils m'ont fait l'accueil le plus affectueux et m'ont tout de suite mise à l'aise.* » Mais à sa sœur elle avoue aussi de petits froissements intimes : « *Les piqûres d'amour-propre ont déjà commencé pour moi ; il y a ici des ouvrières de Saint-Briec qui me regardent avec une mine stupéfaite et des yeux étonnés ! Qu'importe ! je*

veux être courageuse ; et cela m'est si doux de penser que je ne suis plus à la charge de nos bien-aimés parents ; ne leur parle pas de ceci, surtout. »

A peine deux mois après son arrivée, elle apprend la mort de son père, et reçoit la nouvelle trop tard pour pouvoir assister aux obsèques, comme ses deux aînés retenus à Paris. La douleur lui arrache une exclamation pessimiste qui ne lui ressemble guère : « *Nous sommes faits pour le malheur sous toutes les formes : il nous poursuit !* » mais très vite elle passe sur sa propre peine pour compatir à celle de sa soeur : « *à toi de consoler notre pauvre mère* » dit-elle dans la même lettre.

Quelques semaines plus tard elle a repris courage et décrit sa situation avec confiance : « *Je brode un petit bonnet pour le bébé qu'attend Mme de Keréver, et je travaille beaucoup pour mes élèves. Il n'y a plus que les chiffres qui me gênent encore un peu ; elles sont récalcitrantes à la littérature ; mais je tiens bon, car elles ne l'ont jamais étudiée ; et leur mère, au contraire, est très désireuse que je développe leur intelligence de ce côté.* » Elle continue à travailler avec acharnement pour mériter la confiance des Keréver : « *Je t'écris dans ma classe où je suis toute seule et souffrant quelque peu du froid. Je vais étudier ; mais si tu savais combien c'est difficile d'apprendre ainsi seule, sans maître. Je n'ai plus goût à la lecture ; et tous ces apprêts de bal m'ont déroutée. Je me voudrais à l'été, alors je pourrais sortir et je me trouverais moins triste.* » En effet cet hiver 1849, sans doute à cause de la grossesse de Mme de Keréver, la famille reste à Château Billy, qui est moins facile à chauffer qu'une maison en ville. Zénaïde se fait envoyer des documents : « *Ne pourrais-tu m'envoyer par l'abbé de Brémoy quelques jolis livres tels que **Souvenirs d'une mère de famille** et des vers ? c'est un appât auquel mes élèves commencent à mordre. Envoie-moi aussi mes livres d'étude, **Catéchisme de persévérance**, etc. ; tout cela fait diversion aux règles d'intérêt. Je vais étudier sérieusement, maintenant, car les jours allongent. Ne le ferais-je qu'une heure tous les matins, ce serait toujours autant.* »

Zénaïde entretient aussi sa sœur, en toute simplicité, de ses problèmes matériels. Elle n'a plus d'argent : elle a fait faire sa robe de deuil par une petite ouvrière qui l'a plutôt ratée, mais son vrai souci c'est sa robe de tous les jours : « *Figure-toi que cette mauvaise étoffe verte a été brûlée par la teinture, et que le bas s'est tout effilé ; impossible de repriser. L'aiguille faisait des trous, tellement l'étoffe était claire ;*

impossible aussi de rentrer, car alors ma jupe devenait trop courte. Je mourais de honte ; enfin j'ai pu tirer un morceau du devant que cache mon tablier, et qui m'a servi à raccommo-der le bas ; je souffre de me voir ainsi ; mais il faut se résigner et attendre la fin des premiers six mois, ainsi qu'il a été convenu. Je ne voudrais rien demander à ces bons amis avant le terme fixé. »

On trouve déjà dans cette correspondance la vivacité d'une plume qui sait peindre des tableaux vivants et pleins de relief avec les simples détails de la vie quotidienne. On remarque aussi ce caractère ferme et droit qui ne se révolte pas devant les épreuves mais les aborde de face avec un indéfectible fond d'optimisme, un solide équilibre moral et beaucoup d'énergie.

Zénaïde utilise comme papier à lettres les anciens devoirs de ses élèves, car elle a besoin d'écrire, d'écrire tout ce qu'elle a sur le cœur et ne peut exprimer librement que devant sa sœur.

« J'ai lu sans discernement, me dis-tu, ma chère Marie ; mais non ; je reconnais maintenant combien mes lectures me servent. Crois-tu qu'avec l'éducation négligée, tronquée, incomplète que j'ai reçue, je serais en état d'enseigner, si je n'avais parcouru ces ouvrages dont j'ai su exprimer le nécessaire et l'intéressant ? Non, ma chère sœur, et quoi qu'on dise, les bons livres instruisent toujours un peu ; je me trouve bien heureuse aujourd'hui de posséder ces connaissances de pacotille que je dois à mon goût pour la lecture.

« On s'étonne ici de ne pas me voir disposée à aller à Saint-Brieuc, et l'on me dit qu'il n'est pas naturel, à mon âge, de tant aimer la campagne et la solitude. Je ne puis cependant avouer que, par tempérament, j'aimais assez autrefois le monde et la ville, mais que mon cœur est à jamais fermé à la joie par notre ruine et nos malheurs : j'aime mieux passer pour sentimentale que me plaindre de ma destinée.

« Ne va pas croire, ma bonne Marie, que je suis jalouse des plaisirs que prennent les autres jeunes filles ; non, bien loin de là ; mais tu conviendras qu'il n'est pas gai, après avoir entendu parler fêtes et plaisirs, d'aller seule se creuser la tête sur des livres secs et arides, et de se retrouver pauvre institutrice, « la bonne d'école », comme

m'appellent les habitants de Ploufragan, bourg où se trouve notre paroisse. Mais qu'importe ! j'éprouve une sorte de joie austère devant ma jeunesse sans bonheur, éclosant sur les ruines de notre petite fortune. Que Dieu soit béni de tout ! cette vie n'est qu'une épreuve, on n'emporte que ses actes et ses souffrances. »

Malgré cette résignation chrétienne voulue, elle continue à entretenir sa sœur en détail de ses moindres soucis : une ancienne dette de quatre-vingt six francs et soixante-quinze centimes due par leur mère à la modiste de Saint-Brieuc, et que Zénaïde sait sa famille dans l'incapacité de payer ; la semelle de ses chaussures qui ne tiendra plus longtemps, et elle regrette de ne pouvoir envoyer un peu d'argent à son frère Jean-Marie, qui se trouve bien démuné à l'armée ; mais sa fierté lui interdit de se résigner à suivre les conseils de sa sœur : *« Tu me dis de demander à Mme de Keréver les petits objets qui me manquent, tels que gants, brodequins, etc. ; certainement, elle ne me refuserait pas ; mais cela me coûte tellement de demander, que je préfère m'en passer. »*

Dans les rares courriers de Zénaïde à sa mère, cités dans sa biographie, on est loin d'une telle intimité. Le ton est assez formel, il s'agit de lettres de vœux ou d'anniversaire, et la jeune fille s'adresse à sa mère comme à une enfant, elle lui rappelle que le prix des timbres l'empêche d'écrire d'avantage.

Après les soubresauts de la révolution de 1848 qui a chassé les Orléans du trône de France, la IIe République s'est établie, mais la vie de Zénaïde se déroule loin de cette agitation parisienne. En 1852, Le Palacret est vendu pour la somme, que Zénaïde affirme dérisoire, de onze mille cinquante francs (il est vrai que la propriété était hypothéquée). Cela ne suffit même pas à payer les dettes contractées auparavant.

Zénaïde partage complètement la vie des Keréver qui l'aiment beaucoup et l'ont tout à fait adoptée ; elle participe à leurs sorties mondaines quand elle ne peut y échapper, et reste préoccupée de sa famille éclatée : elle correspond avec Jean-Marie qui est dans l'armée française en Algérie ; elle est sans nouvelles de Théodose. Celui-ci a fini ses études de médecine mais n'ayant pu acheter de clientèle, est parti à l'étranger. François débute péniblement comme avocat à Lannion, leur mère est sans doute hébergée chez son frère à Saint-Laurent, et Marie pas loin de l'abbé de Brémoy puisque c'est par lui que

passent la plupart de leurs lettres (pour économiser le timbre, qui à l'époque était payé par le destinataire).

Petit à petit la situation s'améliore : on espère une place de juge de paix pour François, et Zénaïde multiplie les démarches pour la lui obtenir, mais même sans cela, son frère a réuni une clientèle suffisante pour envisager de prendre sa mère chez lui ; ce serait un soulagement pour tous de la tirer de la situation de dépendance humiliante dans laquelle elle se trouve.

On sent que la jeune fille a mûri ; c'est elle qui soutient sa sœur dans une période de dépression (année 1853). Elle s'est épanouie aussi : le ménage Keréver est de la même génération que Marie mais plus cultivé et plus ouvert et elle trouve chez eux des conseils qui lui permettent de se situer dans le monde moderne et de s'épanouir dans sa vocation. Car Zénaïde a un secret, qu'elle ne peut avouer à cette sœur aînée qui a tout fait pour la faire entrer dans le moule de l'éducation des jeunes filles de son siècle.

I. Naissance d'un auteur

Ecrire est un besoin

Un besoin intérieur

On a vu comment ses premiers essais littéraires ont été encouragés par son père, qui lui faisait miroiter un espoir de publication. Quand elle accepte cette tâche d'institutrice, elle a quelques phrases mystérieuses qui laissent percer un espoir d'entamer une carrière d'écrivain, espoir vite freiné par la timidité : *« Ah ! si j'avais un peu d'audace ! mais je reconnais mon incapacité, il faudra bien que je parviens à y remédier »* (lettre du 5 septembre 1849). On sait, par son élève Claire, que chez les Keréver, Zénaïde passait tous ses loisirs à écrire : *« Elle a écrit presque aussitôt son arrivée à la maison [...]. C'était le soir, lorsque les enfants étaient couchés et que mes*

parents faisaient leur partie de cartes, que Zénaïde écrivait sur ses genoux, au milieu des conversations auxquelles elle prenait part. » (lettre du 27 février 1895).

Mais la jeune fille cache ce loisir futile à sa sœur, tout en s'en défendant fort mal :

« On m'accuse de faire des vers ; je t'ai déjà dit que les petites filles m'avaient pillée, alors que j'étais sans méfiance, et qu'elles avaient trouvé des lambeaux de mes rimes ; on m'a plaisantée et j'ai ri la première de ces enfantillages ! Mme de Keréver s'est rappelé à ce sujet les jours de sa jeunesse où elle composait des romances, tandis que son amie de R... faisait des vers et des romans ; elle-même avoue que c'est un passe-temps comme un autre, et un passe-temps très innocent. Du reste je ne quitte jamais ces dames ; quand pourrais-je faire des vers ? tu vois, ma chère Marie, que tout cela est bien faux. » (lettre du 25 juillet 1850). On comprend surtout que le danger, aux yeux de Marie, n'est pas tant d'écrire que de poser à l'écrivain, avec le risque de transgresser les règles sociales du bon ton et le grand danger de passer pour « originale ». Bref de ne plus être une femme du « bon monde ».

Dans une lettre du 27 novembre 1851, elle annonce à sa sœur qu'elle fait jouer des fragments d'*Esther* à ses jeunes élèves, et s'abrite derrière la caution de l'abbé de Brémoy, mais elle se garde bien de lui dire par la suite qu'elle a écrit elle-même quelques pièces en un ou trois actes, en alexandrins ou en prose, qu'elle fait aussi jouer par les jeunes Keréver - et qui seront publiées en 1873.

Malgré le succès de ces représentations théâtrales tant auprès de ses élèves que de leur famille et des nombreux amis qui fréquentent leur salon, Zénaïde attendra plusieurs années avant de trouver le courage de tenter sa chance. Poussée par ses amis bien intentionnés, elle envoie une nouvelle « **La fontaine du moine rouge** » au concours 1857 de La France littéraire, artistique et scientifique. Cette revue publiée à Lyon par Adrien Péladan, un journaliste catholique légitimiste, venait de prendre la suite du Feuilleton (Lyon, 1856-1857) et devait être absorbée par La semaine religieuse de Lyon et de la province en 1867.

La nouvelle en question rapporte une légende locale. Elle emporte le premier prix « *malgré les nombreux concurrents masculins* » souligne son neveu.

Entre temps son frère Théodose est mort à l'étranger, au moment où il allait

revenir se fixer en Bretagne. Aucun courrier ne nous apprend dans quelles circonstances, et même le neveu du défunt n'en sait pas plus. François, qui a été nommé juge de paix à Plouaret en 1854, prend sa mère chez lui comme promis, délivrant ainsi la famille d'un grand souci. Puis en 1857, un beau mariage se présente pour lui : la jeune fille, Jenny Le Nouvel, est « *petite, assez bien de traits, a de beaux yeux, mais pas de teint. Elle est bonne, pieuse et fort intelligente, très aimée de son père et de ses frères. Elle a 26 ans.* » Et surtout « *une dot fort ronde* ». C'est dans ces termes que Zénaïde la présente à Marie, dans une lettre du 19 mars 1857, et elle suppose : « *Il est probable que tu pourras vivre avec eux, et aider notre jeune belle-sœur dans les soins de son intérieur* », sans même connaître l'avis des intéressés sur la question ; la solidarité familiale s'imposait pour elle comme une évidence.

La jeune fille a aussi une parenté tout à fait honorable, que Zénaïde détaille dans sa lettre car elle sait que ceci flattera sa sœur dans son snobisme gentiment provincial, et son besoin de reconnaissance sociale : « *Tu vois que cette noblesse n'a pas dédaigné le nom si honorable et si honoré que portait notre bien-aimé père.* » Le mariage est fixé au 21 avril 1857, soit un mois à peine après son annonce, et Zénaïde n'est pas sûre de pouvoir y assister.

Un courrier de Zénaïde, daté du 21 septembre 1857, nous apprend qu'elle est devenue intime avec sa belle-sœur à la suite d'un séjour chez les nouveaux mariés à Plouaret. Elle parle, à mots couverts comme il se doit, de la grossesse qui s'annonce : « *te voilà à peu près convaincue de cette espérance qui me rend toute heureuse* » ; et elle évoque sa première publication, avec toute la modestie qui convient : « *François a dû te parler de mon succès littéraire : il m'a beaucoup étonnée. Je ne pensais plus à cette feuille envoyée dans un moment perdu, et sans aucune idée de réussite.*

« *Je n'ai pas aperçu, heureusement, mon nom dans l'exemplaire qu'on m'a envoyé ; et j'ai écrit aujourd'hui même à Lyon, pour prier le Directeur de le garder pour lui : je tremblais de le voir apparaître sur un journal, car si j'écris pour me distraire, je ne veux pas me poser en femme auteur. Mme de Keréver assure que c'est pour ne pas éloigner les prétendants ; j'en ris, mais ne puis lui accorder cela, d'autant moins que j'allie avec mes goûts littéraires des goûts de ménage qui sont souvent plus utiles.* »

Un besoin financier

Cette posture, sûrement très « convenable », ne résiste pas à l'examen. Zénaïde espère bien faire une carrière littéraire, et dans une lettre du 8 juin 1858, elle laisse voir plus franchement ses projets à sa belle-sœur :

« Ma chère Jenny, je te demande instamment de m'envoyer la lettre du général de R..., car tu ne me dis rien de la façon dont elle est écrite, ni de ses appréciations sur ma nouvelle. Ce serait un hasard si je réussissais et, bien que je n'y compte guère, je fais tout pour que le succès vienne tôt ou tard. »

L'année suivante elle envoie au même journal, toujours pour le concours, une nouvelle, ***Une heure d'entraînement***, qui raconte une histoire sentimentale et morale où dans un moment de faiblesse le fiancé perd une grosse somme au jeu, la famille veut rompre les fiançailles mais la jeune fille, en tombant malade, obtient des parents que le mariage soit maintenu : les jeunes gens vivront simplement à la campagne le temps que leur fortune soit rétablie et l'amour l'emporte sur les intérêts financiers. Adrien Péladan voit dans cette nouvelle, qui est couronnée, « *une qualité rare aujourd'hui : c'est la sobriété. [...] Dans **Une heure d'entraînement** les caractères sont exactement profilés ; ils ne se démentent pas jusqu'à la fin. [...] Tout cela forme un thème excellent dont la moralité n'a rien d'apprêté. Nous en témoignons notre satisfaction à Mlle Anna Edianez (c'est le pseudonyme transparent qu'elle s'est choisi et derrière lequel elle s'abritera jusqu'en 1866), qui n'a qu'à persévérer dans cette voie pour arriver à un terme qui l'honorera et la placera au nombre de ces femmes d'élite, faites pour le labeur de la pensée, et qui, nous n'en doutons pas, ont une mission à remplir dans l'œuvre réparatrice de notre société finissante.* » On retrouve dans cette analyse le catastrophisme d'Adrien Péladan et la notion de « dévotion réparatrice » courante dans le catholicisme de l'époque.

Outre la nouvelle qui lui vaut ces précieux encouragements, Zénaïde a envoyé deux pièces de vers : un poème, ***Premier chagrin*** dédié à Mlle Louise de K..., et un sonnet ***Bretagne et Bretons*** dont Adrien Péladan, en lui attribuant le premier prix, dit que « *si la richesse des rimes laisse un peu à désirer [...] d'un autre côté ce sonnet a de*

l'énergie ; et c'est là ce qui a vraiment du mérite dans une femme auteur. »

Mais la joie de Zénaïde devant ce succès, cet espoir de carrière qui s'ouvre, est terni par un nouveau chagrin : sa belle-sœur meurt le 14 septembre 1858 d'un refroidissement. Elle avait à peine vingt-sept ans et laisse un orphelin de sept mois, Francis, celui-là même qui publiera plus tard la correspondance de sa tante.

Malgré ce deuil, Zénaïde, dont les élèves sont déjà grandes et n'ont presque plus besoin de son enseignement (Marie-Caroline a vingt-trois ans, Alix presque dix-huit ans, et Claire quinze ans), prend contact par correspondance avec des éditeurs parisiens (on ignore lesquels) et leur propose plusieurs ouvrages qu'elle tenait en réserve. Elle fait là son entrée dans le métier d'écrivain. Cette carrière dont nous suivrons le déroulement ultérieurement se déploie apparemment sans heurts depuis la publication en 1859 des *Souvenirs d'une douairière* qui arrange habilement en roman une succession de nouvelles, jusqu'à cet ultime ouvrage qu'elle travaillait depuis 1870 et qui selon sa demande ne fut publié qu'après sa mort : *Mon dernier livre*. Il est vrai que si nous connaissons une suite presque ininterrompue de parutions, nous ne savons rien des ouvrages qui ont été refusés, et des projets qui n'ont pas abouti - exception faite d'un courrier, conservé à la Bibliothèque Marguerite-Durand - à Paris dans lequel Zénaïde propose à l'éditeur Didot de faire une adaptation grand public de la correspondance entre la Comtesse de Marcy-Argentan et l'Impératrice Marie-Thérèse, qu'il avait publiée en trois volumes. On ne connaît pas la réponse de l'éditeur, mais on la suppose négative car ce projet ne vit jamais le jour.

Les *Souvenirs d'une douairière* paraissent donc d'abord chez Dentu, en 1859, dans une édition assez peu soignée : une liste d'errata l'accompagne, corrigeant des fautes assez impardonnables (par exemple : p. 68 ligne 16, au lieu de « le meilleur » lire « le malheureux »). Zénaïde ne connaissait pas le monde de l'édition ; elle s'était adressée à cet éditeur installé à Paris, Palais Royal, galerie vitrée 13 et à Lyon, rue Impériale 26, car c'était là que son père avait fait imprimer quelques unes des brochures qu'il écrivait et distribuait autour de lui. Mais dès 1860, pour la deuxième édition augmentée de deux autres nouvelles, ainsi que pour son nouveau recueil : *Marquise et pêcheur*, elle s'adresse à Ambroise Bray éditeur catholique qui, nous dit Francis, « *publiait alors les œuvres d'une femme de lettres au talent sain et justement estimé : Mme Bourdon* ». Mathilde

Bourdon (1817-1888), directrice du Journal des demoiselles est en effet l'auteur d'innombrables ouvrages pieux ou édifiants destinés à la jeunesse.

Doutant toujours d'elle-même, malgré ses récents succès, Zénaïde sollicite l'avis d'un homme dont elle admirait le caractère ferme et pour lequel, sans l'avoir rencontré, elle avait, d'après son neveu « *une estime profonde et comme une sorte de vénération* » : Alfred Nettement (1805-1869) catholique militant et légitimiste mais hostile à un retour à l'Ancien Régime, qui fonda en 1848 L'opinion publique, et fut député du Morbihan à l'Assemblée législative de 1849. Pierre Larousse, dans son dictionnaire, lui rend un hommage implicite malgré leurs divergences de vues : « *En défendant le trône et l'autel, M. Nettement ne se montra pas systématiquement hostile à plusieurs des grandes réformes accomplies par la Révolution, et il crut même, avec une parfaite bonne foi, que la monarchie de droit divin n'était pas absolument incompatible avec une certaine somme de libertés publiques.* »

Cet homme de lettres défendait, sur le terrain, les idées de la droite monarchiste, légitimiste et ultramontaine que Zénaïde partageait, et il venait de créer La semaine des familles : revue universelle illustrée qui parut d'octobre 1858 à mars 1896, avant d'être absorbée par la Revue Mame. Elle lui envoie les *Souvenirs d'une douairière* pour savoir si des travaux analogues pourraient entrer dans le cadre de sa nouvelle revue. Et de fait, dès août 1859, elle y fait son entrée avec un court roman : *Un projet d'avenir* qui sera suivi d'une succession ininterrompue de nouvelles, romans et articles jusqu'à sa mort en 1890.

Cette collaboration sera la grande chance de Zénaïde : elle rencontre en Alfred Nettement le mentor qui la guidera dans le métier d'écrivain et dans une carrière de femme de lettres. Les préjugés de son milieu provincial la privaient d'imaginer par elle-même un tel avenir. A l'automne 1860, Zénaïde fait un long séjour à Paris, et son neveu est curieusement évasif sur les intentions de sa tante. Elle aurait seulement voulu « *s'entendre verbalement avec ses éditeurs* ». Il faut souligner que le caractère spontané et affectueux de Zénaïde la portait à nouer des liens forts avec ceux à qui elle accordait sa confiance. Il note qu'elle était reçue intimement dans les familles Nettement, Bray, et Lecoffre – l'imprimeur de La semaine des familles qui sera plus tard l'un de ses éditeurs, et aussi chez M. et Mme Mathieu, dont la fille Eugénie avait épousé le peintre de la

cathédrale de Quimper, M. Yan d'Argent. « *Ce milieu artistique et littéraire* » lui plaisait beaucoup. Mais Francis n'évoque que brièvement la vraie raison de ce séjour parisien : elle suit le cours de Marie Pape-Carpantier afin d'y puiser « *d'utiles notions pour parfaire l'instruction de ses jeunes amies de Saint-Brieuc* » prétend-il. Or Marie Pape-Carpantier a créé depuis 1847 un « Cours pratique des salles d'asile » qui prépare les femmes à enseigner dans ce qui fut l'ancêtre des « jardins d'enfants », structure qui reçoit les petits de trois à sept ans. Il n'y a là rien qui puisse concerner les jeunes Keréver, dont la benjamine, Louise, a déjà dix ans. Pour Francis, la réputation de Marie Pape-Carpantier est un peu sulfureuse : son école n'est pas catholique mais publique, elle a collaboré avec le gouvernement issu de la Révolution de 1848 et, pire encore, elle est soupçonnée d'avoir des liens avec les fouriéristes et les francs-maçons. Si, plus tard, la famille a préféré gommer cette lubie d'une tante qui avait fait une si belle carrière, en 1860, Zénaïde, elle, avait un projet très précis, approuvé par ses amis Keréver, et qui montre à la fois son profond bon sens, sa liberté vis-à-vis des préjugés de son milieu et sa modernité. Au moment où Julie Daubie, qui sera la première femme bachelière en 1861, prépare encore son examen, Zénaïde consacre ses premiers gains à s'offrir une formation de quatre mois pour obtenir un diplôme officiel dans « *le seul établissement national laïque qui prépare les femmes à une carrière intellectuelle* ». Les élèves, plus d'une cinquantaine par session, sont pensionnaires pendant quatre mois, avec une règle qui ressemble à celle des pensionnats pour jeunes filles : lever à 6h, à 7h prières et lecture de l'Évangile, puis étude, à 8h déjeuner, ensuite couture et travail personnel ; de 9h à 10h cours théorique, ensuite assistance aux exercices pratiques à l'asile annexe qui sert d'école d'application. A midi dîner, cours jusqu'à 17h, ensuite souper, récréation, lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ*, étude, prière du soir, coucher à 21h, extinction des feux à 21h30. On le voit, il s'agit de l'enseignement public d'avant Jules Ferry ! L'examen d'entrée comportait un écrit : exercice d'écriture, dictée, arithmétique, et un oral : interrogation sur l'Histoire Sainte, le catéchisme et lecture à haute voix. De nombreuses religieuses, envoyées par leur congrégation, suivent ce cours pour obtenir le diplôme de directrice ou d'inspectrice de salle d'asile. Zénaïde s'initiera là à la musique, qui n'avait pas fait partie de son éducation, ni de celle qu'elle donnait à ses élèves. Elle est pensionnaire d'octobre 1860 à fin janvier 1861 au 10 rue des Ursulines, dans le Ve arrondissement et c'est seulement le dimanche qu'elle est invitée tantôt à la maison de campagne de Clamart de la famille

Bray, où la jeune Marie, 14 ans, l’emmène cueillir des bruyères, tantôt chez les Lecoffre ou chez les Nettement, dont elle aime beaucoup la fille, une petite Marie aussi, plus jeune que la précédente. Elle fait aussi l’expérience d’une certaine solitude, et elle qui a toujours vécu dans une famille nombreuse écrit à Claire qu’elle a été tout à fait seule pour le 1er janvier et n’a reçu comme étrennes qu’un paquet de fondants, délicate attention de M. Lecoffre qui la savait isolée .

Durant ce séjour Zénaïde visite Paris (La Madeleine, la Bourse, le boulevard Sébastopol, Saint Germain l’Auxerrois, Notre Dame des Victoires), va au Théâtre des Italiens, au Théâtre Français et aux concerts Padeloup. Elle continue aussi à écrire, demandant à Claire de lui faire envoyer une notice historique sur Notre Dame du Folgoat, pour une nouvelle qu’elle a promis, ou de retrouver ses manuscrits de *La femme laide* « dans le bas du fruitier où sont mes papiers », car elle voudrait le faire éditer. A Madame de Keréver, elle parle comme à une sœur des frais en robe, gants, chapeau, parapluie et voiture que lui occasionne ce séjour, de sa hâte de rentrer chez elle, de sa satisfaction d’avoir obtenu son diplôme d’inspectrice :

« Le but que je poursuivais, en suivant ces cours, est désormais atteint ; et je vous assure que je suis vraiment heureuse d’avoir ce parchemin qui me permettra de faire face à la mauvaise fortune, si mes productions littéraires ne me donnaient pas ce que l’on me fait espérer. Pour le moment, je suis enchantée ; j’ai traité à ma pleine satisfaction avec mes éditeurs. »

Mais si elle ne dépend plus du bon vouloir des Keréver, maintenant qu’elle détient un diplôme et qu’elle commence à gagner de l’argent avec ses publications, les liens du cœur l’attachent à cette famille chez qui s’est écoulée une part importante de sa jeunesse. Dès février 1861 Zénaïde retourne « chez elle » c'est-à-dire dans sa famille d’adoption où elle continue d’avoir sa chambre et de partager la vie commune.

Elle se consacre désormais complètement à l’écriture : elle collabore à la Semaine des familles, mais aussi au Journal des demoiselles de Mme Bourdon et à La Mode illustrée de Mme Emmeline Raymond. C’est une période d’intense travail littéraire qui s’ouvre alors : Zénaïde s’occupe de la publication de plusieurs ouvrages écrits précédemment, elle fournit de nombreux articles et poursuit en même temps l’écriture de

nouveaux ouvrages, nouvelles ou courts romans.

C'est ainsi qu'en 1861, Zénaïde publie un recueil de nouvelles, *Eve* chez Charles Dillet, autre éditeur catholique qui édite les ouvrages de nombreux ecclésiastiques, et deux romans chez Ambroise Bray *Une famille bretonne* (évocation très vivante de la vie quotidienne d'une famille nombreuse) dédié « à l'adolescence » et offert à Madame de K. et *La vie en famille* (sur le danger d'aller « dans le monde ») dédié à Madame Alfred Nettement. En 1862, c'est *Sans beauté* dont Zénaïde faisait chercher le manuscrit par Claire de Keréver, qui paraît chez Charles Dillet, pendant que ses *Causeries d'hiver* et *Babil d'été* paraissent dans la Semaine des familles, sous le nouveau pseudonyme de Camille du Royou. En 1863, un recueil de nouvelles *Histoires pour tous* chez Blériot (qui s'associera ensuite avec Gautier qui lui-même sera rejoint plus tard par Languereau), et deux romans : *Réséda* - paru en feuilleton dans la Semaine des familles – qui utilise sa récente expérience des « salles d'asile », chez Ambroise Bray et *Un cœur de mère* suivi de *Le premier tableau*, dédié à sa sœur Marie, chez Charles Dillet. En 1864, *Au hasard : causeries et nouvelles* chez Ambroise Bray et un roman historique situé durant la Terreur, *Yvonne de Coatmorvan*, chez Charles Dillet. En 1865, un roman plus long *Les Prévalonnais : scènes de province* chez Ambroise Bray, sorti précédemment en feuilleton toujours dans la Semaine des familles, sous le pseudonyme de Camille Valanguy. En 1866, quatre ouvrages : *Le chemin et le but* suivi de *Une saison au bord de la mer* (un parallèle entre deux mariages, l'un réussi, l'autre en danger, suivi d'un roman par lettres où une jeune fille, par naïve imprudence risque d'épouser un escroc) et *Sans nom* (histoire dramatique d'un jeune homme adopté et de ce fait rejeté par la « bonne société ») qui paraissent tous deux chez Ambroise Bray, et aussi *La clef d'or* (la place que prend l'argent dans le monde moderne, et la moralité de son usage) et *La Glorieuse* (une commerçante fait le malheur de sa fille en l'élevant au dessus de son milieu) chez Charles Dillet. Durant cette période elle écrit aussi *Une année de la vie d'une femme* (une jeune veuve, tombée sous la coupe d'une belle-mère difficile, encourage une amie à passer un diplôme pour acquérir son indépendance) et *Une chaîne invisible* (avec une folle cachée qui fait penser à *Jane Eyre*) qui paraîtront en 1867 chez Pierre Brunet, un nouvel éditeur qui publie des romans historiques et aussi de la vulgarisation scientifique avec une collection intitulée « Bibliothèque de la science pittoresque ». *L'Oncle trésor* (un oncle

élève sa nièce mais ne se préoccupe pas d'assurer son avenir) suivi de *Nos ennemis intimes*, volume réunissant deux courts romans, paraîtra chez Charles Dillet également au cours de l'année 1867.

Qu'est-ce qui motive ce rythme de parution soutenu ? La question d'argent n'y est pas étrangère. En février 1862, elle vient de rembourser une partie des dettes de son père et s'en réjouit avec sa sœur :

« Je suis heureuse de te causer cette joie, et s'il plaît à Dieu, je pourrais, avant très longtemps, solder ce qui reste encore dû ; mes mesures sont prises pour cela. Nous aurons fait de l'inattendu, car, certes, personne n'aurait prédit notre situation actuelle ; [...] J'ai pu envoyer aussi une petite somme à notre si cher Jean-Marie, qui paraît toujours se plaire à son rude métier de soldat, là-bas, en Algérie. »

En septembre 1866, elle se prépare à quitter les Keréver et à s'installer à Saint-Brieuc pour prendre en charge son neveu Francis qui a sept ans et demi. L'écriture est présentée d'abord comme une source de revenus :

« Je travaille terriblement, car ce surcroît de dépense pour le voyage, joint aux frais de mon installation à Saint-Brieuc, jette le désarroi dans mon petit budget. Et puis, j'ai promis d'acquitter le peu qui reste des dettes de notre père, et cela avant la fin de l'année : coûte que coûte, je veux tenir mes engagements. »

On le voit, si Zénaïde est heureuse de gagner de l'argent, c'est d'abord pour sa famille. Pour elle-même, elle ne change pas grand-chose à son train de vie ; elle tient avant tout aux liens du cœur, comme elle le disait à Madame de Keréver, en février 1862 au moment de retourner chez elle :

« Je serai tout à fait la Zaza du temps passé, un peu mieux mise, mais, autrement, bien pareille. Vous m'aimez comme cela et les vôtres aussi ; cela me suffit. »

Début juillet 1862, les Fleuriot apprennent le décès de Jean-Marie, tué dans une opération à la frontière de la Tunisie le 14 juin 1862. Il ne reste donc plus que François et Zénaïde pour faire vivre leur mère et leur sœur aînée. Zénaïde remplit consciencieusement ce devoir, mais on la sent sur la défensive quand elle parle de question d'argent avec sa sœur :

« Mais parlons de maman, car c'est surtout à cause d'elle que je t'écris ; tu me dis que son indisposition est tout à fait passée, mais je suis encore inquiète. Si elle a besoin de quelque chose, vins, liqueurs, fortifiants, écris-le moi je te l'enverrai aussitôt. Pour elle ne ménage rien, je payerai tout ce qui peut lui faire du bien et accélérer sa convalescence. Si l'ordre et l'économie sont mes lois, je m'en départirai pour procurer à maman tout ce qu'elle peut désirer, ou qui peut lui être salutaire. »

Elle s'en expliquera plus tard, dans une lettre datée du 4 septembre 1868 :

« J'ai été souvent accablée, énervée, car je ne suis pas seule : ma vieille mère, qui touche à quatre-vingt deux ans, croit toujours posséder sa bonne petite fortune ; j'ai une sœur de cinquante-six ans, la meilleure personne du monde, qui serait parfaite si elle savait un peu mieux compter.

« Mon frère et moi pourvoyons à ces deux existences ; mais ce que nous faisons, ce que nous pouvons faire, est toujours au-dessous de nos désirs et des leurs. Personnellement, l'argent m'est indifférent ; mais quand il faut entendre gémir et regretter une fortune dissoute, je voudrais être riche. »

Ecrire est un métier

Après le métier d'institutrice, qui lui assurait au moins le vivre et le couvert, Zénaïde s'est donc lancée dans celui d'écrivain, plus lucratif. Comme nous l'avons vu, il y a en elle un goût pour l'expression écrite et une réelle satisfaction à pouvoir ainsi gagner sa vie. A la lecture de ***La vie en famille*** il est difficile de ne pas voir une confiance de l'auteur dans le dialogue entre Elise et Mathilde :

« Dieu avait déposé ce goût là en moi, les circonstances l'ont développé. En ville, l'idée d'écrire ne me fût peut-être jamais venue ; à la campagne, j'en fis mon délassement le plus aimé. Qui m'eût dit alors que ce pouvait être une ressource contre les déceptions de l'avenir ? » dit Elise. Et son amie Mathilde renchérit *« retirer un pareil fruit d'un passe-temps ! »*. Puis Elise précise sa conception du métier d'écrivain :

« Servir, dans ma petite sphère, une grande cause. [...] Je n'ai pas d'autre

ambition. Cela ne me fera peut-être pas devenir célèbre, je ne sortirai pas du modeste cercle que je me suis tracé, car l'éclat me fait peur, et je n'ai pas en partage la présomption qui pousse tant d'autres en avant. Mon but n'en sera pas moins atteint. »

Et l'auteur ne s'exprime pas autrement que son personnage lorsqu'elle explique à sa sœur dans une lettre du 15 février 1862 :

« Je voudrais tant arriver à la hauteur de la mission que je me suis donnée : répandre, à l'aide de mes humbles livres, de belles et grandes vérités que tant de gens ignorent toute leur vie, et dont la connaissance, unie à la bonne volonté, empêcherait tant de souffrances inutiles.

Quel prix à la vie quand on comprend l'influence cachée que chacun de nous peut exercer dans sa sphère ! »

Sa conception du métier d'écrivain est avant tout militante ; il ne s'agit pas d'entrer dans la « grande » littérature, de se faire reconnaître comme un esprit supérieur. Elle aurait dû se tourner alors vers la poésie : on se souvient de l'ambition d'une Eugénie de Guérin qui dans une situation comparable à celle de Zénaïde, tentait sa chance aux Jeux floraux de Toulouse en 1825.

Mais Zénaïde est d'une autre génération : la société de ce milieu du XIXe siècle est demandeuse de distractions, il faut profiter de la frénésie de lecture qui s'est emparée de toutes les couches de la société pour combattre cet esprit de la Révolution qui, dans son milieu, est considéré comme responsable des malheurs du temps. La révolte contre les règles sociales, l'esprit de jalousie et d'envie, et surtout l'individualisme, synonyme pour elle d'égoïsme, sont, à ses yeux, les grands ennemis du bonheur humain. Zénaïde se donne pour mission de répandre sa recette du bonheur : mener une vie droite qui laisse la conscience tranquille, rester le plus proche possible de l'ordre naturel – d'où la valorisation de la vie à la campagne et un certain refus de l'ascension sociale – veiller au bonheur de ceux qui vous entourent, accepter les inévitables accidents de la vie d'un cœur égal, et rester à la place où Dieu vous a mise. Car Zénaïde est animée d'une sincère confiance en ce Dieu qui sait tout, voit tout, et donc peut seul être vraiment juste ; ce Dieu qui aime l'homme et veut son bonheur. Sa vie toute entière est bâtie sur ce modèle, aussi

ce n'est pas tant par des sermons qu'elle transmet ces convictions – encore qu'il lui échappe parfois des pages de ce style – mais par de petites touches discrètes qui imprègnent ses histoires, ses personnages.

Oser être romancière

Cette noble mission justifie donc qu'elle consacre son activité à un genre littéraire aussi « dangereux » que le roman. Car la lecture des romans est formellement déconseillée aux jeunes filles et aux femmes « sérieuses » : elle exalte les passions, dépeint un monde irréel et fausse le jugement. Quand Zénaïde affirme qu'elle a lu fort peu de romans, elle pense aux romans noirs et aux romans feuilletons qui ont abondamment fleuri au début du XIXe siècle. Il est difficile de savoir précisément lesquels, car dans ses condamnations des mauvaises lectures, elle évite de donner des titres, sachant bien que ce serait leur faire de la publicité. Elle cite tout de même *Les mystères d'Udolphe* d'Ann Radcliffe. Dans *Au hasard*, elle donne aussi l'exemple d'une femme aperçue à Vichy, visiblement très malade, souffrant beaucoup, mortellement triste, tenant à la main un livre jaune dont le titre explique tout : « *c'était un des plus mauvais romans d'Eugène Sue* » sans doute s'agit-il du *Juif errant*. Un peu plus loin Zénaïde s'indigne à la vue d'une jeune fille : « *Elle lisait Han d'Islande. Je ne connais pas Han d'Islande, mais comprenez-vous qu'on se permette avant vingt ans les romans de Victor Hugo ? Il en serait peut-être surpris lui-même.* » Cette condamnation du roman ne l'empêche pas d'approuver pour Claire de Keréver la lecture de Dickens : « *Non je ne connais pas encore M. Pickwick, mais je m'en rapporte à Dickens pour t'avoir amusée. C'est un auteur précieux pour la jeunesse et les moments de transition. Je l'aime, parce qu'il fait rire d'un bon rire, bien franc.* » A une autre correspondante elle disait : « *Il faut que je vous le dise sincèrement, je ne veux pas lire tout Balzac, comme vous me le conseillez ; mais j'ai lu Les Chouans, et je comprends que cet homme ait pris sa place parmi les géants. Seulement, il ose tout dire ; il fouille jusqu'au fond, et le fond est si étrange ! ...* » Le Walter Scott de son enfance ou Charles Dickens, à ses yeux, écrivent des histoires et

non des romans ; et elle-même, en parlant de ses publications, dit avoir écrit des « historiettes » ou des « petits livres ». Il est vrai qu'à son époque et dans son milieu, le terme de roman faisait référence à ces œuvres romantiques des années 1830 qui se complaisaient aux passions folles et aux désespoirs sans remède. Zénaïde, elle, entend n'user de cette forme littéraire que pour proposer à l'inverse des leçons de sagesse pratique.

Au début de sa carrière littéraire, dans la préface de *Eve*, elle annonçait clairement la couleur de son engagement : « *En ce monde, les choses infiniment petites elles-mêmes ont leur utilité, et dans cette phalange d'écrivains qui se consacrent à la défense de l'Autel et du Foyer [...] chacun combat dans la mesure de ses forces et avec l'arme qui lui convient. [...] L'ouvrage le plus futile en apparence, s'il se rattache aux principes sauveurs et s'il en est la glorification, acquiert par là même une certaine valeur morale qui lui sert de raison d'être.* » Mais de son propre aveu, elle eut parfois du mal à maintenir cette ligne de conduite : « *J'ai eu quelquefois des tentations de m'essayer dans le roman de passion. La vogue et l'argent suivent ces succès faciles ; et j'avais souvent, pour ma famille, un tel besoin d'argent ! J'ai résisté ; j'ai fui cette dangereuse et irrésistible Mme Sand qui avait demandé à me voir, et qui aurait pu prendre sur moi une immense et fâcheuse influence.* » On aimerait avoir des précisions sur cet épisode que soulignent tous ses biographes, mais ils se réfèrent tous à la lettre citée par Francis, sans citer aucune autre source !

Zénaïde n'est pas seule dans son combat. On a vu qu'à ses débuts elle s'est adressée à Alfred Nettement dont elle admirait l'engagement politique. Le journaliste heureux de leur communauté d'idées l'a aidée de toute son influence à ses débuts dans la carrière des lettres. Il lui ouvre largement les colonnes de son journal, et la donne en modèle de la romancière chrétienne dans un ouvrage où, réutilisant ses articles de critique littéraire, il analyse l'évolution du roman depuis la Révolution de février 1848. Faisant référence aux cinq ouvrages qu'elle a publiés il la présente ainsi :

« *Ses livres ont presque toujours plutôt une portée morale qu'ils ne contiennent une moralité positivement exprimée et dogmatique. C'est un charme de plus pour le lecteur un peu mondain qui se laisse aller au plaisir de suivre dans leurs développements ces aimables descriptions de la vie humaine dont la réalité, fidèlement*

étudiée par une observatrice sagace, s'éclaire des vives splendeurs de l'idéal. Le pur et limpide regard de mademoiselle Fleuriot aime mieux sonder les côtés honnêtes de la nature humaine que de plonger dans les ténèbres souillées où l'âme va se précipiter quand elle a descendu tous les degrés de la perversité. Son chaste pinceau cherche de préférence les vertus ; il ne recule pas devant les défauts, analyse finement les faiblesses, met spirituellement en saillie les travers et les ridicules, mais il a horreur des vices et des crimes, et, sans les cacher quand ils ressortent du sujet, il les relègue avec une répugnance instinctive sur l'arrière-plan du tableau. La blanche hermine ne peut supporter le contact de la boue. »

Tous ces compliments tendent à démontrer la possibilité d'un réalisme chrétien contrebalançant l'autre, celui qui se complaît dans la description du « demi-monde » et de la bohème. Mais Alfred Nettement ajoute, en forme de conseil, que si « *aux dons heureux que mademoiselle Fleuriot possède, elle ajoute un sentiment un peu plus vif du drame et des combinaisons plus savantes dans la composition, elle prendra sa place au premier rang* ».

Il s'agit de faire progresser la jeune provinciale bien douée et de ne pas la laisser stagner dans les succès faciles. Un autre homme partage ce rôle de mentor, M. Lecoffre, ami d'Alfred Nettement, et éditeur catholique. C'était chez lui, rue Bonaparte, que descendait l'écrivain lors de ses séjours parisiens. A la mort de M. Lecoffre, en janvier 1866, Zénaïde décrit ainsi leurs relations : « *Il m'a témoigné une affection vraiment paternelle ; et il y avait entre nous cette sympathie de goûts et d'idées, qui forme les amitiés réelles. C'était pour moi un appui, un conseil. Tout ce qu'il disait était marqué au coin de la plus haute sagesse et de la plus profonde expérience. Je comptais sur lui. Il allait prendre en mains mes affaires littéraires, et comme il était très religieux et très consciencieux, je n'avais qu'à le laisser faire.* »

Zénaïde reste en relation avec la famille Lecoffre. Au carême 1866, lors de son séjour annuel à Paris, elle est reçue avec son frère François chez Madame Lecoffre et c'est leur fils Victor qui publiera désormais la plupart de ses romans. C'est chez eux aussi qu'elle rencontre des personnalités du monde littéraire catholique telle Marie de Guérin, sœur du poète Maurice de Guérin et surtout d'Eugénie de Guérin dont les poèmes et plus récemment le *Journal* faisaient les délices des jeunes provinciales, et même des moins

jeunes. Zénaïde s'empresse de décrire à sa sœur cette « Mimin » connue par les œuvres d'Eugénie.

En cette année 1866 tout semble donc aller pour le mieux : Zénaïde va pouvoir finir de rembourser les dettes de son père, elle est entourée d'amis qui l'aident dans la carrière des lettres, elle a sa place comme amie intime chez les Keréver, elle a déjà publié seize ouvrages, le courrier des lecteurs des revues auxquelles elle collabore l'encourage à continuer et l'invitation de George Sand, même refusée, lui apporte comme une consécration : la certitude d'être reconnue pour ses qualités littéraires et non seulement pour ses idées.

Une crise se dessine

Pourtant on voit déjà quelques failles dans ce tableau idyllique. Six ans de production intensive ont dû mener Zénaïde au bord du surmenage. Lors de son séjour parisien de 1866, il est pour la première fois fait mention d'une « fatigue » que Madame Lecoffre soigne avec de grands bols de café, des laits de poule et des vins fins.

Pour scolariser au collège Saint-Charles de Saint-Brieuc son neveu Francis, sept ans et demi – qui aux yeux de la famille ne peut être élevé à l'école de Plouaret – Zénaïde se résout à quitter les Keréver et envisage une installation à Saint-Brieuc. Chez les Keréver, Marie a dépassé trente ans, Fernand se marie, Alix, Claire et Louise atteignent respectivement vingt-cinq, vingt-quatre et seize ans, elles n'ont plus aucun besoin d'une institutrice. Zénaïde, elle, a trente-six ans, c'est la première fois qu'elle va vivre seule et affronter son célibat.

La vie sentimentale de Zénaïde est un sujet sur lequel nous avons très peu de renseignements. On sait qu'une partie des papiers familiaux a été jetée à la mer par Zénaïde après la mort de sa sœur et les lettres publiées par son neveu ne laissent filtrer que peu de choses. Il y a cette déclaration qu'elle lui aurait faite lorsqu'il lui suggérait d'écrire ses mémoires : « *Personne n'a connu le fond, le fin fond, le drame intime, les douleurs de ma vie ; tout ce que je désire, c'est qu'on n'écrive jamais rien sur moi après*

ma mort ; qu'on laisse parler mes pauvres ouvrages, petits grains qui n'auront empoisonné personne, mais au contraire, fait germer de bonnes pensées et de bons sentiments en plusieurs. »

Si l'on suit ses conseils et qu'on se tourne vers ses romans, on peut détecter une amertume personnelle dans la déception de Blanche Duchâtenel qui, courtisée par un riche jeune homme, apprend qu'il renonce à l'épouser parce qu'elle n'a pas de dot. « *Oh que je le méprise !* » s'exclame-t-elle. Et le dialogue entre M. de Blanguyon, le prétendant en question, et sa cousine qui le sonde sur ses intentions a des accents de vérité qui sentent l'expérience vécue :

« - *Blanche vous est donc indifférente ?*

« - *Indifférente, non, ma cousine ; mais, vous le savez on n'épouse guère jamais son idéal, il a souvent un tort.*

« - *Lequel ?*

« - *Celui de n'avoir pas assez de fortune.*

« - *Mais vous en avez pour deux, mon cousin.*

« - *Vous plaisantez ! ce que j'ai me suffit à peine. Comment voulez-vous que j'aie me mettre en ménage sans ajouter une dot convenable à ma fortune personnelle. Tôt ou tard il faudrait en arriver aux privations, et je n'en veux ni pour moi ni pour les miens.*

« - *Oh ! je vous arrête là : privations, dites-vous ? quelque chose de moins accordé au luxe serait mieux dit. »*

On pourrait étudier le statut du mariage dans les œuvres de jeunesse et le comparer à celui des œuvres de la maturité. Mais cela ne nous permettrait pas de discerner avec certitude ce qui tient de l'autobiographie et ce qui relève de la création romanesque. Nous nous contenterons de relever un exemple de mariage particulièrement réussi dans ***Le chemin et le but*** : Laure Boismorel épouse Georges Marival contre l'avis de sa tante. Il est sans fortune mais la jeune fille est sûre de son caractère, ce qui lui semble plus important pour son bonheur futur. L'avenir lui donne d'ailleurs parfaitement raison et nous voyons un ménage dans lequel les décisions sont prises en commun, dans lequel le

mari encourage sa femme à prendre des initiatives : le jour où, en son absence, elle vend le fourrage, il est si content du résultat qu'il lui confie désormais cette responsabilité. Inversement la sœur de Laure, Fanny, qui a épousé un brillant jeune homme sans bien le connaître sera ruinée, son mari ne la tient au courant de rien et Laure confie à son mari :

« Vois-tu Georges, cela prouve clairement une chose qui, si j'étais à la place de Fanny, me rendrait bien malheureuse.

« - Quoi donc, Laure ?

« - Ah ! s'il ne lui confie ni ses succès, ni ses revers, ni ses espérances, ni ses pertes, c'est qu'il n'a pas confiance en elle. »

Si l'on s'en tient aux rares allusions faites par Zénaïde dans la partie de sa correspondance qui est publiée, on peut retenir deux épisodes. Dans une lettre du 4 septembre 1868 elle confie, en parlant des erreurs que sa foi lui a évitées :

« Une fois, entre autres, un monsieur perfide s'éprend pour moi d'une belle passion, au nez de sa femme, plus jeune et bien plus jolie que moi. Pour nous, Bretonnes, un homme marié et un prêtre, c'est tout comme ; et je ne me défiais pas d'abord. Il était charmant, il papillonnait sous mes yeux : mais je l'ai aussitôt détesté par conscience. Hélas ! en Bretagne, nous péchons comme les autres, mais nous laissons au mal toute sa laideur. Dans le monde civilisé, on le pare, on l'embellit, on le rend dangereusement séduisant. »

Et lors d'une retraite en octobre-novembre 1868, faisant un bilan de sa vie, elle note dans un carnet :

« Ardente, aimante, imprudente par ignorance, assez bien douée extérieurement pour plaire, j'aurais pu, comme tant d'autres, errer du côté de l'esprit ou du côté du cœur.

« J'ai effleuré la jalousie, l'hypocrisie, mais toujours quelque révélation providentielle venait m'éclairer et éteindre les fausses lumières. Mon cœur, très fidèle, a souffert de certaines laideurs ; mais ne s'étant jamais absolument engagé, n'a eu à briser que de généreuses illusions.

« Je ne me suis pas mariée parce que Dieu ne l'a pas voulu. Un seul projet de ce genre m'avait ébranlée. Le jour où j'avais écrit un oui formel, celui qui devait m'épouser mourait subitement.

« Dans cet événement absolument imprévu, je reconnus le doigt de Dieu. Or on a beau faire : ce que Dieu ne veut pas ne s'accomplit pas. »

En l'absence d'archives familiales connues autres que celles publiées par son neveu Francis, il est impossible d'en savoir plus sur une vie sentimentale dont le secret a été pudiquement et soigneusement protégé.

II. La maturité

Crise et remise en cause

A la rentrée d'octobre 1866, Zénaïde s'installe donc en célibataire à Saint-Brieuc, rue Notre-Dame, tout contre un couvent. Après quelques déboires domestiques, elle a trouvé pour la servir une « perle », une certaine Jeanne-Marie :

« ... une fille pieuse, naturellement douce et bien élevée, qui me va comme un gant. Elle a ses petites imperfections, mais je n'en suis pas moins dans le paradis, après ces deux ennuyeuses et ennuyées. Il aurait fallu des distractions à ces dames, de bons dîners et le reste. Celle-ci s'amuse à son travail et s'accommode de tout ».

Il a fallu retarder l'arrivée de Francis à cause d'une épidémie de choléra qui sévit en Bretagne fin 1866, mais en novembre il fait enfin sa rentrée en huitième au collège Saint-Charles, en bas de la rue. Alix, Claire et Louise, qui passent l'hiver à Saint-Brieuc, viennent tous les jours en visite. Zénaïde travaille, revoit les épreuves de deux ouvrages

qui doivent sortir dans les premiers jours de 1867, sa nouvelle vie semble partie sur de bons rails, quand brusquement un événement imprévu fait tout basculer. Le 13 février 1867 au petit matin, Alix de Keréver est atteinte par le choléra, elle en meurt le soir même. La soudaineté de ce décès ébranle tout le monde, et tout particulièrement Zénaïde. Alix était sa « fille de cœur » et elle l'a soignée tout au long de cette dure journée, sans craindre la contagion. Francis est renvoyé à Plouaret. La famille de Keréver, accompagnée de Zénaïde qui ne peut les quitter dans cette épreuve, se réfugie à Château-Billy, mais quinze jours plus tard Madame de Keréver s'y éteint, atteinte elle aussi du choléra. Zénaïde paraît au premier abord se résigner chrétiennement à la perte de son élève préférée ; elle affirme à sa sœur Marie :

« J'accepte, avec résignation et foi, l'immense chagrin que Dieu m'envoie, mais je souffre beaucoup. [...] Je suis très forte, mais aussi désolée qu'on peut l'être. » (lettre du 15 février 1867)

Et quelques jours plus tard :

« Je te le répète, ma chère Marie, j'ai un immense chagrin, mais ma foi me soutient. La vie est un tissu d'épreuves, et Dieu est si bon, si miséricordieux, qu'il accorde toutes les forces, quand on a la raison de se résigner. On souffre et l'on est cependant en paix. » (lettre du 22 février 1867)

Le décès de madame de Keréver lui porte un coup supplémentaire :

« Pour moi, je regrette sincèrement l'amie avec laquelle j'ai vécu côte à côte pendant dix-huit ans, la mère dévouée, qui non seulement m'a confié le cœur et l'intelligence de ses filles pour les former, mais encore a permis que son toit devint le mien, que sa famille fût la mienne. »

Zénaïde retourne toute seule chez elle à Saint-Brieuc, mais malgré sa volonté d'être forte, elle ne peut se relever de ce coup, et le deuil d'Alix déclenche une crise plus profonde. Zénaïde ne peut plus écrire et pour la première fois sa santé inquiète ses amis. Pour la sortir de ce qu'on appellerait aujourd'hui une dépression, son entourage la pousse à voyager. Pourquoi pas en Italie, puisqu'elle en avouait le désir dans les dernières lignes de *Au hasard* ?

C'est un véritable tournant que prend alors la vie de notre auteur. Début juin 1867,

elle part à Paris et s'installe chez ses amis Lecoffre, rue Bonaparte. Sur les conseils d'une pieuse amie de Saint-Brieuc, elle prend contact avec une nouvelle congrégation parisienne les Auxiliatrices des âmes du purgatoire, fondées en 1856 par Eugénie Smet : « *cet Ordre, entièrement dévoué au soulagement des âmes du Purgatoire, admet à titre de membres honoraires de pauvres mondaines crucifiées comme moi par la perte d'un être tendrement aimé. [...] Je voudrais pouvoir faire une retraite dans cette maison ; et là, dans le silence et le recueillement, demander à Dieu quelle sera désormais ma voie, et quel est le secret de l'épreuve qu'il m'a envoyée.* » écrit-elle à sa sœur. Rue Barouillère (actuellement rue Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle), elle est reçue par une religieuse qui n'est nommée que « Mère Marie de *** » dans sa correspondance mais que Anne Le Drunot identifie comme « Mère Saint Pierre ». Une fois de plus Zénaïde donne spontanément sa confiance, comme d'instinct : « *Chose singulière ! je pense constamment à cette femme à la voix grave et douce, que je ne connaissais pas hier ; il me semble que je ne saurais plus l'oublier. Quelle influence aura-t-elle donc sur ma destinée ?* » (lettre du 9 juin 1867). Et c'est en effet une nouvelle amitié qui commence et qui durera toute la vie de Zénaïde. C'est aussi, sans qu'elle le sache, le début d'une nouvelle vie. Les sœurs de la rue Barouillère ont comme aumônier le supérieur des Jésuites de la rue de Sèvres, le Père Pierre Olivaint (1816-1871), un normalien converti au catholicisme en 1837. Un moment intéressé par Lacordaire, il est finalement séduit par la prédication du Père de Ravignan et entre au noviciat jésuite en 1845, en pleine crise anti-jésuite. C'est un militant, et un missionnaire dans l'âme. On ne compte plus les œuvres qu'il a fondées ou dirigées. Il a exercé durant 13 ans différentes fonctions au collège de Vaugirard, ce qui lui a permis de tisser un réseau serré de relations dans le grand monde catholique parisien, et en même temps de créer plusieurs mouvements au service des ouvriers de Vaugirard ou des jeunes filles pauvres. C'est dans son cercle d'influence que Zénaïde vient de mettre le pied. Mère Saint-Pierre la voit tellement désolée encore par son deuil, qu'elle lui déconseille de faire une retraite dans l'immédiat, elle l'encourage elle aussi à faire un voyage en Italie, mais elle ne se contente pas de donner ce conseil, elle met en branle tout le réseau de solidarité qui parcourt ce milieu catholique parisien lié aux jésuites. Le père Célestin-Joseph Félix, un célèbre prédicateur jésuite – dont le genre d'éloquence était fort peu goûté par Pierre Larousse si l'on en croit le ton de la notice qu'il lui consacre dans son dictionnaire du XIXe siècle– introduit Zénaïde auprès de la marquise de Blocqueville. Cette jeune

femme, qui à 32 ans est déjà auteur de quatre ouvrages, est la dernière fille du maréchal Davout ; son salon est un des plus littéraires et des plus artistiques de Paris. Pierre Larousse compare l'un de ses romans au *Lélia* de Georges Sand, mais relève chez elle de « *mystiques tendances* » qu'il désapprouve. Si le père Félix envoie Zénaïde chez elle, c'est peut-être pour faire se rencontrer les deux écrivains catholiques, mais surtout pour que la marquise introduise Zénaïde auprès de ses nombreuses connaissances romaines, et l'aide à organiser son voyage à Rome. Il est d'abord question qu'elle parte avec l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, et Madame de Ladoucette, une amie de cette Madame Craven dont le *Récit d'une sœur* est un vrai succès de librairie. Madame Augustus Craven, née Pauline de la Ferronays était la fille d'un ambassadeur de France à Rome. Son ouvrage raconte la joyeuse jeunesse et la mort précoce mais édifiante de ses frères et sœurs, tous atteints de tuberculose ; deux jours avant sa mort, Alix lisait justement le deuxième volume chez Zénaïde et affirmait envier le sort de ces héros morts jeunes ! Mais le délai pour l'obtention de son passeport ne lui permet pas de se joindre à eux.

Zénaïde ne perd pas son temps. Elle a rencontré le Père Olivaint, dans la foulée de sa visite chez les Auxiliatrices ; elle effectue des démarches pour son voyage à Rome, elle cherche un logement pour le séjour que son frère nouvellement remarié va faire à Paris, et en même temps elle réfléchit à la proposition qui lui est faite de prendre la direction d'un journal (aucune précision sur ce projet sinon qu'en août l'affaire est manquée). Elle rencontre de nombreuses personnes qui lui sont présentées, notamment une Irlandaise qui lui trouve un logement à Rome : chez Mlle Langdale, via della Vite (sic), 58. Peut-être s'agit-il d'une pension de famille de bonne réputation mais plus vraisemblablement d'un hébergement à titre gracieux, car une fois à Rome Zénaïde mentionne les « amies irlandaises » chez qui elle habite. En tout cas, pour une provinciale qui jusqu'à présent n'a pas dépassé Paris, c'est une aide précieuse. Zénaïde semble donc un peu sortie de son marasme. Elle est assurée que Francis qui a été mis en pension pour la durée de son absence s'y plaît bien. Et elle est assez flattée de l'accueil qui lui est fait dans ce grand monde dans lequel elle n'avait jamais été introduite jusqu'à maintenant. Elle le dit très sincèrement dans une lettre affectueuse à M. de Keréver : « *A propos de mon voyage à Rome, je vois toutes sortes de grands personnages qui me témoignent une sympathie très vive. J'ai rendu visite à la marquise de Blocqueville, fille du maréchal Davout, prince*

d'Eckmühl [...] Cette grande dame s'est montrée charmante, et m'a remis une lettre pour une de ses amies qui habite la Ville éternelle. C'est la savante Princesse de Sayn Wittgenstein Berlebourg, une femme que l'on dit être vraiment supérieure. Il y a six mois, j'aurais bien joui de tout cela : mais hélas ! maintenant, combien tout est changé ! »

C'est finalement avec M. l'abbé Sire, directeur du séminaire de Saint-Sulpice, qu'elle partira. Celui-ci apporte au Pape la bulle sur l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge (dogme proclamé en 1854) qu'il avait traduite dans toutes les langues. Elle arrive à Rome le 24 ou 25 juin, et prend immédiatement contact avec la Princesse de Sayn-Wittgenstein.

Cette grande dame catholique, d'origine ukrainienne et mal mariée par son père à un prince russe protestant, avait eu une vie mouvementée. Depuis 1847 elle entretenait avec le musicien Franz Liszt une relation amoureuse qui dura jusqu'à leur mort. Elle possédait une immense fortune mais avait dû en abandonner une grande part en fuyant son mari. Après un long séjour à Weimar, où elle fut l'égérie de Liszt, elle se réfugia à Rome en 1860. Sa demande de déclaration de nullité de son mariage forcé avait fini par aboutir, mais sa famille polonaise et russe y avait mis tellement d'obstacles jusqu'à la dernière minute, qu'elle renonça à épouser Liszt. Quand Zénaïde est reçue chez elle, la Princesse est veuve depuis trois ans, mais si elle entretient toujours une relation proche avec le musicien (ils déjeunent ensemble presque tous les jours et s'écrivent énormément), elle a tourné sa vaste intelligence vers la politique vaticane et, par le biais de son salon, joue un certain rôle dans les affaires de l'Eglise. Elle était sans illusions sur son physique et annonçant à Zénaïde la prochaine exposition au Salon, à Paris, de son portrait par le peintre Hébert elle précise : « *il vous persuadera que s'il est un point de ressemblance entre votre amie et Mme de Staël, c'est bien le manque de beauté !* » Mais c'était une intelligence supérieure, passionnée de mathématiques, de philosophie, de musique et de peinture. Juste avant le départ de Zénaïde pour Rome, on parlait beaucoup de la brochure qu'elle venait de publier sur la Chapelle Sixtine. Sa manière de faire visiter ce chef d'œuvre de la Renaissance avait rempli Zénaïde d'admiration, et elle se trouvait bien insignifiante avec sa petite notoriété de romancière populaire face à une personne aussi

brillante intellectuellement que socialement.

La relation qui se noue entre ces deux femmes sera extrêmement bénéfique pour la jeune bretonne. La Princesse la complimente un peu sur ses romans mais lui fait entrevoir tout le travail qu'il lui reste à fournir pour améliorer ses œuvres et progresser dans l'art littéraire. Etant elle-même engagée dans la diffusion des idées chrétiennes (elle est en train de préparer *La Vie chrétienne au milieu du monde et en notre siècle*, livre d'entretiens qui aura un grand retentissement), elle prend à cœur de faire progresser cette jeune provinciale douée qui lui fait toute confiance pour la guider dans la cour des grands.

Après avoir visité Rome, rencontré le pape Pie IX et porté son hommage à François II de Bourbon-Parme, jeune souverain de Naples réfugié à Rome depuis que la réunification de l'Italie l'avait chassé de son trône, Zénaïde rentre à Paris avec Mme de Cathelineau.

Le 30 juillet elle écrit une longue lettre de remerciement à la Princesse. On y sent toute la gratitude qu'elle a pour l'accueil chaleureux qui lui a été fait, sa reconnaissance pour les procédés délicats qu'a eus la Princesse envers elle. A nouveau, Zénaïde donne toute son amitié et sa confiance, avec une pointe d'inquiétude : « *Vous ne m'oublierez pas, chère madame, vous ne serez pas perfide pour moi, comme on l'est trop souvent dans le grand monde ? Quand à moi, je n'oublierai jamais votre bienveillante amitié [...] quand l'affection se joint à l'admiration, cela constitue un sentiment qui n'est point éphémère.* » La correspondance qui s'engage entre elles durera 20 ans et ne s'achèvera qu'à la mort de la Princesse en mars 1887.

La découverte de sa notoriété dans le monde catholique et le soutien de la Princesse poussent Zénaïde à continuer sa carrière d'écrivain. Cependant, la mort d'Alix reste toujours pour elle un signe du ciel : il faut quitter ce monde et ne plus s'occuper que de son salut et celui de ses proches. Dès son retour à Paris, Zénaïde fait donc une semaine de retraite chez les Auxiliatrices. Semaine qui s'achève le 15 août 1867 par cette résolution, inspirée par le père Olivaint, de ne prendre aucune décision grave dans l'immédiat et d'attendre au moins la fin de son année de deuil avant de fixer son avenir. Cette durée d'une année que Zénaïde fixe elle-même pour son deuil est la preuve qu'elle considérait Alix et sa mère comme des membres de sa famille proche.

Sous le regard de Dieu

Zénaïde finit l'été 1867 en famille à Plouaret. Son voyage à Rome a opéré une excellente diversion à son chagrin. Elle a repris des forces physiquement et moralement. Mais elle va atteindre 38 ans, et jusque là sa vie a été guidée par les circonstances. Elle a su écouter les avis de son entourage et saisir les occasions qui se présentaient, mais n'a jamais vraiment décidé librement de l'orientation de sa destinée. Plusieurs voies s'ouvrent devant elle : elle peut continuer à écrire et, grâce à ses nouvelles relations, faire carrière dans les salons parisiens ; elle se sent attirée par la vie religieuse, à cause de la vive sympathie qu'elle ressent pour Sœur Saint-Pierre, et pour se retirer d'un monde que la mort si brusque d'Alix lui fait voir comme fragile et fugitif ; mais on lui propose aussi des mariages, qui lui permettraient de rentrer dans le moule de la vie de province et de faire comme tout le monde autour d'elle. Elle a acquis par son travail l'indépendance financière, et malgré l'affection qu'elle a pour sa famille, elle se sent bien seule au seuil de cette nouvelle phase de sa vie. Elle s'en ouvre à la Princesse de Sayn-Wittgenstein, qui l'a si bien comprise à Rome.

« Comme j'aurais besoin de votre esprit profond et de vos yeux lumineux, pour avancer hardiment dans la voie littéraire, où j'ai marché un peu à l'aventure. Vos encouragements porteront leurs fruits, si je continue à écrire. [...] »

« Dans le monde des âmes, je vis au milieu de personnes qui me tiennent par le sang et qui ont des qualités diverses ; mais au fond je suis seule. Rien ne vibre à l'unisson ; c'est l'isolement moral. Il faut bien en prendre son parti ; et je le prends [...] en me rejetant sur les enfants. » (lettre du 25 août 1867)

Il ne s'agit pas seulement de se réfugier dans la solitude pour y nourrir sa peine : Zénaïde mène aussi une réflexion en profondeur sur l'orientation qu'elle veut donner à sa vie, comme le montre cette lettre envoyée quelques mois plus tard.

« Oui, chère Princesse, j'ai appris à être seule, et cela m'a peu coûté dans l'état actuel de mon esprit ; le banal et le faux m'ennuient maintenant plus que jamais. »

« Seulement, je dois vous l'avouer, cette claustration me mène au cloître. Il me »

prend une sérieuse envie d'abandonner le monde et de prendre le joug d'une règle. Mon cœur a une vie qu'il faudra bien occuper ; et si Dieu s'en empare, pourquoi rester majestueusement isolée, vivant dans le monde et n'en étant plus ? Il est donc probable que ma destinée se fixera avant peu.

Les mariages dont on me parle ne me conviennent pas. En ce moment, on me propose un gentilhomme pauvre, encore assez jeune, officier de marine. J'aurais pu accepter gaiement cette vie à vingt ans, et la supporter vaillamment ; mais maintenant ! Je prie de mon mieux, et j'attends dans le plus grand calme, me préparant simplement à suivre la volonté de Dieu clairement manifestée. » (lettre du 12 décembre 1867)

Après un court séjour avec Francis chez ses amis de Kerigant, au château Grenieux, à Quintin, Zénaïde, depuis la rentrée scolaire, s'est installée à nouveau dans son appartement de la rue Notre-Dame, tout contre le couvent de Montbareil. Mais elle sait tout cela provisoire : *« J'ai un certain bonheur à m'occuper de mon petit neveu, mais il ne faut pas que je m'y attache trop. Son père, d'un jour à l'autre, peut être nommé dans une ville où il y aura un collège, et alors il me le reprendra. »*

Au bout de huit mois d'interruption, Zénaïde craint que sa plume ne soit un peu rouillée mais elle se remet au travail et pour exorciser son chagrin, elle veut écrire un ouvrage sur Alix. Le 25 septembre elle confie : *« M. Nettement m'a dit que ce serait pour moi un soulagement. Mais je n'avance pas, c'est trop récent ; je souffre beaucoup et je finis par jeter ma plume et par aller coudre. »* Pourtant, début novembre 1867, la première partie de son ouvrage est déjà brochée (mais pas encore en vente), et le 28 décembre 1867, **Alix** commence à paraître dans *la Semaine des familles*.

Zénaïde continue à parer son mal-être des oripeaux d'une douleur romantique, mais son entourage semble penser que cela suffit et que la perte, même soudaine, d'une élève, même aimée comme une fille, ne doit pas briser ainsi sa vie. La Princesse le lui dit avec délicatesse : *« On n'a point été aussi tendrement aimée sans être une très belle âme, et les belles âmes vont droit à Dieu ; il ne faut pas attrister leur bonheur par le spectacle de nos larmes. »* Et Mgr de Saint-Brieuc (Mgr Augustin David, évêque de Saint-Brieuc du 14 janvier 1862 au 27 juillet 1882) - on nommait encore les évêques par leur lieu de leur

ministère – le dit plus fermement encore. Zénaïde revient toute remuée d'une entrevue avec lui, elle le raconte ainsi à la Princesse : « *Il désire vivement recevoir votre livre : **La vie chrétienne au milieu du monde**. Il m'a dit que vous étiez un des premiers esprits de notre siècle. Il m'a ensuite parlé de mes ouvrages de façon à seconder votre action. Il m'a grondée, encouragée, par de très profondes paroles. Monseigneur veut que j'étudie, et il semble, ainsi que vous, regarder comme un instrument à la gloire de Dieu cette pauvre plume que je maniais par pur attrait. Mais personne n'admet les grands brisements et l'on s'étonne de la persistance des regrets. D'après ce que je vois, il faut marcher sur son cœur et servir, les yeux secs, ce qu'on appelle la société. » (C'est nous qui soulignons) Elle perçoit bien l'intention du parti conservateur de faire d'elle une anti-Georges Sand, mais elle tient à garder sa liberté de pensée et si elle reprend sa plume, ce sera pour servir ses idées à sa façon.*

D'ailleurs la vie continue : Zénaïde a recommencé à écrire. En février 1868 elle fait son séjour annuel à Paris, prenant pension cette fois-ci à l'Abbaye-aux-Bois. Elle traite avec ses éditeurs, mais elle visite aussi la marquise de Blocqueville et ses chères sœurs du couvent des Auxiliatrices. Cette année-là paraîtront trois ouvrages. ***Histoire intime***, publié en 1866 dans la Semaine des familles sous le pseudonyme de Calixte de Valanguy, est édité chez P. Brunet ; ce roman dédié à son amie d'enfance Mme de Kerigant, raconte la vie solitaire à la campagne d'une jeune fille, Alix, dont le père, député, est ruiné ; elle se consacre à son père et à un beau-frère alcoolique. L'auteur juge utile de préciser que la majeure partie de son récit a été composée avant la parution du ***Journal*** d'Eugénie de Guérin, dont il n'est pas par conséquent une imitation. ***Petite Belle***, dédié à Alix, paraît chez Lecoffre fils et raconte la difficile adaptation d'une enfant sauvage, spoliée de son héritage, qui est hébergée chez des parents très âgés à Rennes, et son idylle avec un jeune clerc de notaire qui rêve d'être sculpteur. ***Alix***, enfin est édité par le même Lecoffre. Une jeune fille, Paule de Valanguy, seule à Paris, décide de se rapprocher de ses jeunes demi-frère et sœur qui vivent en Bretagne. La jeune Alix se laisse difficilement séduire, mais ensuite une grande intimité s'établit entre les deux sœurs, jusqu'au décès subit de la plus jeune. On trouve dans ce roman les textes écrits sous le coup de la douleur à la mort d'Alix, mais aussi des aperçus pleins d'ironie sur les

présentations faites en vue de mariages. Cet ouvrage est de tous ceux qu'elle écrira celui qui se rapproche le plus d'une autobiographie, car si le lieu et les milieux ont été changés, les noms eux sont transparents : Valanguy est un des pseudonymes de Zénaïde et Paule est le prénom dont elle a rebaptisé son amie Paméla de Servigny, une parente des Cathelineau, rencontrée à Rome et chez qui elle fera de fréquents séjours en Normandie au château de Bois-Roger à Méry Corbon près de Lisieux. La lecture de cet ouvrage permet de comprendre l'intensité de sentiment que mettait notre auteur dans ses amitiés.

Avec l'arrivée de l'été, un changement s'amorce : François Fleuriot est nommé à Quimperlé ; la famille déménage et Francis ira au collège près de chez lui. Zénaïde se démène pour le faire accepter chez les jésuites de Vannes : depuis que les religieuses lui ont fait rencontrer les jésuites de la rue de Sèvres, elle est convaincue que là seulement il recevra une éducation vraiment chrétienne. Zénaïde rend l'appartement qu'elle louait à Saint-Brieuc, partage son été entre son amie de Kerigant à Quintin, sa famille à Quimperlé et un séjour dans la propriété de son amie Paule de Servigny. Paule mène une vie de célibataire, dévouée à la prière et aux bonnes œuvres ; elle représente pour notre auteur qui cherche à fixer sa vie un des modèles qu'elle pourrait suivre. Mais Zénaïde ne prend encore aucune décision : « *Je me trouve tout naturellement disposée à suivre votre conseil, à ne me jeter sur rien, à ne m'empresser vers rien. J'ai beaucoup moins d'empressement que par le passé, et je rougis un peu en pensant à quel point j'en avais. Mon cœur flambait toujours, à vide, c'est vrai, mais un rien l'allumait.* »

C'est en octobre 1868 que Zénaïde se rend à Paris pour suivre cette retraite de discernement que ses conseillers avaient repoussé à plus tard. Pendant une douzaine de jours, du 30 octobre au 10 novembre, elle suit les exercices de la retraite spirituelle de Saint Ignace, à l'issue desquels elle fait un examen de vie qu'elle soumet au père Olivaint. A la lumière de ce qu'elle avait écrit, il lui répond de façon très nette : « *Non ; ma chère fille, je ne vous crois pas appelée à la vie religieuse. Vivez dans le monde en vraie chrétienne ; et servez Dieu par votre plume. Votre nature, habituée à l'indépendance, ne supporterait pas les bandelettes de l'enfance religieuse ; elle aurait des soubresauts qui les briseraient et vous en concevriez ensuite des remords. [...] Demandez, de ma part, à votre chère mère Marie de *** [...] de vous recevoir sans inquiétude au parloir, fût-ce même plus souvent et plus longtemps que d'autres. En élevant votre esprit, en éclairant*

vosre foi, en élargissant votre cœur par une charité de plus en plus universelle, elle fera en même temps du bien à vos 500 000 lecteurs. »

Zénaïde est donc certaine maintenant de sa vocation : par sa plume elle popularisera une vision résolument chrétienne du monde. Cela ne change pas fondamentalement l'orientation de son œuvre, mais elle est appelée à approfondir personnellement sa foi et à la vivre plus intensément pour la proposer dans sa zone d'influence. Son but n'est pas de promouvoir un nouvel art de vivre, mais plutôt de défendre la part de vérité que contiennent les traditions si vigoureusement bouleversées par l'esprit des Lumières. Il ne s'agit pas d'un combat d'arrière-garde contre le progrès en marche, mais d'un regard libre sur la société de son temps pour accueillir ce qui est une véritable avancée pour l'homme et pointer du doigt les nouveaux esclavages qui se dessinent. Dans les années à venir on retrouvera dans son œuvre des romans condamnant l'égoïsme des pratiques boursières (*Aigle et colombe* en 1873, *Sous le joug* en 1883), les dangers de l'industrialisation pour les campagnes (*Aventures d'un rural*, 1878, où le maire du village explique : « *l'industrie et le commerce font surtout les grandes fortunes particulières. L'agriculture est plus saine pour les masses.* ») ; et on retrouve la même idée dans *Désertion*, 1884, et *Ces bons Rosaec*, 1885). Zénaïde a beau œuvrer au quotidien avec des catholiques engagés dans la question sociale, qui veulent agir sur la société moderne en train de naître, « sa » solution à elle pour régler les problèmes du temps reste et restera la société agricole.

La confirmation de sa vocation d'écrivain par les autorités ecclésiastiques n'est pas pour autant une inféodation, et Zénaïde reste pleinement maîtresse et responsable de tout ce qu'elle écrit. Il n'y a pas trace chez elle d'influence ecclésiastique directe comme celle qu'a exercé Mgr de Ségur sur certaines œuvres de sa mère. D'ailleurs, on trouve la preuve de son indépendance dans un courrier adressé à la Princesse, où elle parle d'un projet avorté de cohabitation avec un autre écrivain catholique : « *Si je n'avais pas ce projet en vue [celui d'un appartement dans une maison dépendant du couvent des Auxiliatrices], j'aurais essayé de réaliser une sorte de vie commune et indépendante avec Mme de *** ; elle a le caractère aimable ; je crois que nous aurions fait bon ménage. La confection de ses livres eût peut-être été un sujet délicat. Après avoir reconnu qu'elle écrivait avec intérêt, et lui en avoir fait sincèrement compliment,*

*j'apprends que Monseigneur de *** et un certain chanoine lui viennent en aide.*

« Un jour, elle prend une page et me prie de lui dire mon sentiment, et la corrige sous ma critique. Dans cette page-là, il n'y avait plus un mot d'elle. Et tout en souriant, je me disais que cette manière d'écrire pourrait bien amener quelques nuages entre nous. Mon verre est bien petit et de matière commune, mais je bois dans mon verre. »

Notre romancière publie cette année 1869 deux ouvrages qui sont bien d'elle seule : ***Deux bijoux***, chez Lecoffre (une jeune femme, par légèreté et frivolité se brouille avec ses belles-filles et met en danger sa famille ; après avoir fait son malheur et celui de ses proches elle finit par se convertir à la vie sérieuse et essaie de réparer le mal fait), elle réutilise habilement des articles parus dans la Semaine des familles dans la trame du roman pour étoffer un peu sa copie : on reconnaît en particulier un commentaire de tableau - ***La cueillette des nénuphars*** déjà publié en 1868 ; paraît aussi chez P. Brunet ***Mon sillon***, publié dans la Semaine des familles en 1865 sous le titre ***Les deux clercs*** (histoires parallèles de deux jeunes gens qui vont chercher fortune à Paris : l'un se laisse griser par la vie mondaine et échoue, l'autre, grâce à un travail acharné pourra finalement épouser celle qu'il aime). Au début de l'année 1870, ce sont ***Ce pauvre vieux***, chez Lecoffre (un grand-père, essaie de protéger l'héritage de sa petite fille contre l'égoïsme inconscient et l'incurie de son gendre et de la fille que celui-ci a eu d'un premier mariage) et ***Notre passé*** chez P. Brunet, paru dans la Semaine des familles en 1865 sous le titre ***Souvenirs d'un vieux campagnard*** (pour aider une amie d'enfance qui a des difficultés dans l'éducation de son fils, un vieillard revient sur un épisode de sa propre jeunesse).

Fin 1869 disparaît Alfred Nettement : c'est encore un père que perd Zénaïde. Elle l'écrit, toujours à la Princesse : *« Je puis vous dire que j'ai regretté M. Nettement comme une fille, sans penser une fois que c'était un conseil, un appui qui allaient me manquer. »* Mais il l'a si bien introduite dans le monde des lettres qu'elle s'est acquise un public et peut désormais gérer seule sa carrière.

L'œil des critiques

En effet chacun de ses romans est accueilli par des recensions dans des revues qui lui sont fidèles. En particulier dans la Revue de Bretagne et de Vendée qui salue ses

ouvrages dès 1860, et au chapitre « Bibliographie populaire » du Bulletin de la société bibliographique universelle. Certains auteurs analysent son œuvre de façon assez fouillée, en général ils sont plutôt élogieux. Si Zénaïde avait des détracteurs, son neveu ne les signale pas, et personne n'a dépouillé l'ensemble des chroniques littéraires contemporaines.

Les articles de l'époque

Dans ses Nouveaux Samedis, Armand de Pontmartin (1811-1890), critique littéraire et romancier avignonnais, et donc peu susceptible de favoriser Zénaïde par solidarité bretonne, salue ainsi le roman **Marga** : « *Et maintenant permettez-moi de vous associer à mes respectueuses sympathies pour ces conteurs qui nous offrent des modèles d'abnégation. Assez spirituels pour savoir à quel prix s'obtiennent les succès d'argent et de tapage, ils se placent résolument à l'extrémité contraire, s'y font les volontaires, j'allais dire les martyrs de la vertu, et réussissent à nous émouvoir en réduisant des trois quarts les ressorts ordinaires de la fiction romanesque. Lorsque Paganini, après nous avoir éblouis des prodiges de sa virtuosité fantastique, se mettait à jouer la **Prière de Moïse**, sur la quatrième corde de son violon, après avoir brisé devant nous les trois autres, nous disions : « C'est beaucoup plus beau, c'est beaucoup plus difficile. » Eh bien ! c'est avec la quatrième corde que mademoiselle Fleuriot nous compose ces intéressantes et charmantes histoires : **Aigle et Colombe, Sans beauté, Réséda, Ce pauvre vieux, Marga.** » On remarquera qu'il n'est pas question ici de littérature destinée à la jeunesse ; pour le critique littéraire, les ouvrages qu'il cite sont comparables à ceux de Balzac (qu'il apprécie fort peu) ; ce qu'il admire c'est la capacité de séduire un public adulte sans les piments de la passion amoureuse et du vice.*

Plus proche, on l'a vu, de notre romancière, Alfred Nettement lui consacre tout un chapitre dans son histoire du roman contemporain : après avoir parlé du sensualisme et du réalisme dans le roman, puis de la réaction contre le roman réaliste, il situe, sans surprise, Zénaïde dans une partie consacrée à « l'idée catholique dans le roman ». Ce qu'il loue chez elle c'est qu'elle s'écarte du roman dit « de piété » : « *Dans ses romans, l'enseignement est indirect, et l'on n'y trouve pas ces citations pieuses, ces appels à*

l'écriture qui naissent naturellement sous la plume d'une madame Bourdon. [...] Ses livres ont presque toujours plutôt une portée morale qu'ils ne contiennent une moralité positivement exprimée et dogmatique. C'est un charme de plus pour le lecteur un peu mondain [...]. Le pur et limpide regard de mademoiselle Fleuriot aime mieux sonder les côtés honnêtes de la nature humaine que de plonger dans les ténèbres souillées où l'âme va se précipiter quand elle a descendu tous les degrés de la perversité. Son chaste pinceau cherche de préférence les vertus ; il ne recule pas devant les défauts, analyse finement les faiblesses, met spirituellement en saillie les travers et les ridicules, mais il a horreur des vices et des crimes, et, sans les cacher quand ils ressortent du sujet, il les relègue avec une répugnance instinctive sur l'arrière-plan du tableau. »

Outre cet aspect moral, il relève aussi des qualités proprement littéraires : « *ce don d'observation si rare, cet art de saisir et de peindre les scènes d'intérieur, le discernement et la reproduction fidèle des caractères, ces fines analyses du cœur humain, l'intelligence élevée des beautés du paysage, sans cette vaine recherche qui, chez beaucoup d'écrivains de nos jours, dégénère en afféterie, enfin la notion vraie de la vie réelle avec un sentiment suffisant de l'idéal.* » Et la comparant à une autre romancière catholique, il analyse : « *Plusieurs fois en lisant **la Vie en famille**, je me suis rappelé les tableaux d'intérieur que mademoiselle Frédérica Bremer, un des plus renommés écrivains de la Suède contemporaine, a introduit dans le meilleur de ses romans, **les Voisins**. Il y a moins de fantaisie, moins de rêverie, et aussi moins d'étrangeté dans le talent de mademoiselle Fleuriot que dans celui de la célèbre Suédoise [...] mais, quant à la vérité des tableaux de mœurs, au talent d'observation, à l'art déployé dans la peinture des caractères, au naturel, à l'élévation du sentiment moral, à la fermeté du style, l'écrivain français n'est nullement au-dessous de l'écrivain suédois.* »

Mais s'il la compare à d'autres romanciers de son temps c'est pour souligner à nouveau sa supériorité morale (valeur qui prime pour lui sur la qualité littéraire) : « [en lisant les **Souvenirs d'une douairière**] *Je me sentais à cent lieues de Mürger, de Champfleury et de tous les romanciers de la bohème, encore plus loin de MM. Feydeau et Flaubert, les romanciers du réalisme corrompu et corrupteur, de MM. Hugo et Michelet, les suprêmes directeurs de la propagande du mal. C'était un autre monde.* » Et s'il compare le provincialisme de Zénaïde à celui de George Sand, c'est bien sûr pour

souligner que la première a su éviter les errements de la seconde : « *Je me rappelai qu'aux jours de ma jeunesse, madame George Sand, qui a puisé aux eaux troublées de la passion et de la colère des inspirations malfaisantes au point de vue moral, mais remarquables au point de vue littéraire, nous était venue des plaines du Berry.* » Alors que Zénaïde elle : « *ne surfait ni la société, ni les personnages qu'elle introduit sur la scène, ni la vie humaine qu'elle peint telle qu'elle est ; il n'y a chez elle ni Grandisson, ni Clarisse, ni Monte-Cristo, ni Jean-Diable, ni Valjean, ni Fantine. Elle peint les hommes et elle laisse les géants à la fable ; elle met le vice à sa place et elle laisse la vertu à la sienne.* »

Et il conclut par un conseil, qu'il avait déjà dû lui exprimer en privé et qui montre l'importance qu'il attachait à ce que les romanciers catholiques soient inattaquables au point de vue de la qualité littéraire : « *Qu'aux dons heureux que mademoiselle Fleuriot possède, elle ajoute un sentiment un peu plus vif du drame et des combinaisons plus savantes dans la composition, elle prendra sa place au premier rang.* »

Dans le même registre, un autre critique littéraire, catholique social, qui ne semble pas avoir connu Zénaïde personnellement, Henry Jouin, consacre un ouvrage à l'analyse de son œuvre. Dans la préface, il réclame une littérature populaire destinée aux ouvriers, et au lendemain de la Commune, brosse un tableau apocalyptique de la situation : « *L'humanité ne cesse pas de se diviser en deux camps ; mais entre les deux armées constamment en présence se trouve placé l'ouvrier, que les hommes des ténèbres sollicitent à la débauche et au matérialisme abject, tandis que les hommes de foi, d'honneur et de conviction se penchent vers lui pour essayer de l'instruire, de le ramener à Dieu et de lui faire dès ici-bas une vie consolée, prélude d'une vie heureuse qui doit durer autant que l'éternité.* » Dans ce système manichéen, Zénaïde est, bien entendu, du côté des combattants de la lumière ! Il voudrait créer une ligue d'écrivains catholiques et les regrouper autour d'elle, et il explique sans ambages ce qu'il pense des romans écrits par des femmes chez les éditeurs catholiques les plus connus : « *Le style en est lâche et maniéré, l'intrigue en est vulgaire et le raisonnement y fait toujours défaut. Je ne veux pas dire tout ce que coûtent d'ennui certains livres signés par des femmes et publiés par la Bibliothèque de Tours et celle de Lille. Dieu préserve jamais un homme privé de la foi d'ouvrir un de ces ouvrages insipides à travers lesquels la religion comme la vertu*

n'apparaît que sous des dehors rebutants. » Il explique son choix de Zénaïde pour chef de file en la situant par rapport aux autres écrivains catholiques de son temps : Madame Swetchine, Eugénie de Guérin, Madame Augustus Craven, la Princesse de Broglie ont « *noblement vengé leur sexe sous le rapport du talent* », mais « *leurs écrits, très philosophiques, seraient, aujourd'hui du moins, trop relevés pour l'ouvrier. Il faut étudier [dans les cercles d'ouvriers] des écrivains plus humbles (mais pas de second ordre) qui préparent le terrain pour la compréhension des livres plus forts.* » Les ouvrages de Zénaïde sont, à ses yeux, un modèle du genre : « *Compris de l'enfant ou de la jeune fille, ils peuvent encore satisfaire l'homme d'étude qui y découvre alors tout ce que l'auteur y a déposé de philosophie chrétienne.* » Il achève son ouvrage par une bibliographie commentée qui fait ressortir l'utilisation possible des romans de Zénaïde dans les cercles d'ouvriers dont il s'occupe. Par exemple, à propos de *Une année dans la vie d'une femme*, roman écrit « *pour les riches* », il souligne : « *Il n'y a pas un personnage dans ce livre qui touche de près ou de loin au peuple, et je gagerais pourtant que, lu par des ouvriers, ce roman les intéressera vivement. Plus d'un moraliste serait fier d'avoir raconté d'une manière aussi naturelle et aussi palpitante, les souffrances intimes de deux âmes ; chose toujours difficile à peindre avec tact et mesure.* » Les notes de lectures d'Henry Jouin donnent un aperçu intéressant des attentes des lecteurs contemporains. A propos de *Marquise et pêcheur*, il s'exclame « *la prose de Mademoiselle Fleuriot n'est pas moins émouvante que les vers de Victor Hugo* », et pour *Sans beauté* : « *Monsieur Emile Augier, dans ses meilleurs jours, a choisi le même thème que Mademoiselle Fleuriot, et, ce qu'elle a enfermé dans un livre, lui, l'a transporté sur la scène. Mais bien que Philiberte ou la laide soit une des plus charmantes conceptions du poète, je lui préfère Sans beauté. La première de ces deux œuvres est écrite avec l'esprit, c'est le cœur qui domine dans la seconde.* »

Zénaïde ne se laisse pas tourner la tête par tous ces compliments, et si elle est contente du succès de ses œuvres, elle préserve jalousement son indépendance et ne se laisse dicter sa conduite par personne. Elle reste libre vis-à-vis de toutes les récupérations. Ce qui la guide c'est avant tout le message qu'elle veut faire passer à son public : « *J'ai peu de zèle pour le public restreint, blasé ; celui-là tourne et retourne un livre entre ses mains satinées pour l'éplucher, le critiquer, l'approuver du bout des lèvres, et puis le*

rejeter sans que l'idée qu'il contient ait produit une ombre d'action sur son esprit. L'autre, le grand public, se laisse influencer ; le livre lui fait du mal ou du bien. La fille d'un général américain ne m'a-t-elle pas fait dire, par la femme d'un attaché d'ambassade, qu'elle me devait d'être ce qu'elle était. Suivaient des détails intimes qui prouvent combien il faut peu de chose pour arrêter ou pour pousser les esprits tentés. »

En octobre 1871, elle sollicite l'avis de Claire de Keréver qui représente assez bien le public auquel elle souhaite s'adresser : *« J'ai bien envie que tu lises **Marga**, la suite de **Ce pauvre vieux**. Tu me diras si j'ai réussi, si j'ai pu, dans ce bavardage d'imagination, jeter deux ou trois bonnes semences. Je te demande, dès maintenant, de le parcourir très lentement, un crayon à la main, et de m'analyser l'impression qu'il t'aura laissée [...] au point de vue réel, pratique, religieux.*

« Mon genre d'apostolat voulu est d'envelopper sous une coque d'agréable aspect des vérités dont l'application aura dans les âmes un retentissement éternel ; mais il faut que je sache si, la coque brisée, on a mangé l'amande, ou si l'âme y a trouvé seulement une de ces petites pelures racornies qu'on rencontre parfois dans celles qui ont la plus belle apparence. »

Elle aime avant tout la vérité et sait solliciter et recueillir les avis de ceux en qui elle reconnaît la même exigence du vrai. Leur ayant donné sa confiance, elle est prête à écouter leurs avis. Ceux de la Princesse Wittgenstein ont une valeur particulière à ses yeux, d'autant qu'ils interviennent parfois au cours de l'élaboration de ses œuvres.

Echanges avec la Princesse

On a vu dans quelles circonstances a commencé cette correspondance littéraire avec un des grands esprits de son époque. Pour Zénaïde, qui avait du talent mais aucune formation artistique sérieuse, ce fut une grande chance. Elle est éblouie par la justesse et la précision de ses remarques :

« Si je vous avais connue, il y a trois ans, j'aurais certainement grandi intellectuellement. Tout ce que vous me dites sur mes ouvrages est d'une vérité qui me

saisit. J'avais pensé que ces défauts existaient, j'avais trouvé que ces scènes, que vous voulez bien louer, étaient réussies.

Jamais personne n'a mis ainsi le doigt sur la plaie de l'imperfection ou sur la corde qui a résonné juste.

Mes lecteurs m'ont beaucoup louée en masse ; mais cela ne m'apprenait rien sur l'art ni sur moi-même. Tandis que vous voyez tout : ensemble et détails. » (lettre du 9 novembre 1867)

La Princesse savait pointer du doigt les améliorations possibles sans décourager l'auteur et leur relation s'était établie sur un pied de sincérité qui ne permettait pas les louanges hypocrites ou les pieux mensonges. Elle a avant tout le souci de faire progresser la romancière ; elle écrit, à propos des **Prévalonnais** :

« Le dialogue des deux sœurs, auxquelles Joseph rappelle des souvenirs si différents, est un petit chef-d'œuvre ; cet ouvrage abonde en tableaux ravissants ; il y a une finesse de pinceau rare, l'entrée en scène est des plus heureuses. Ce mariage qui, en se défaisant, ne brouille pas les familles, c'est pur, c'est frais, c'est naturel. Si le critique parlait, il pourrait dire que le rôle de Valentine est peut-être trop effacé ; il manque de relief en proportion du premier plan ; cela tient, non plus au sentiment, au talent, mais à l'art de la composition qui demande une certaine harmonie entre les divers groupes du tableau général. Du moment qu'un coin est très détaillé, il faut que le reste soit en équilibre, et que l'ombre d'effacement n'arrive pas trop subitement. Il ne faut surtout pas préparer certains effets, puis escamoter, en quelque sorte, les grandes scènes, se tenant quitte pour quelques coups de crayon. » Octobre 1867.

Zénaïde tient beaucoup à ces analyses sincères de ses ouvrages et chaque fois que c'est possible, elle utilise les commentaires de la Princesse dans les journaux auxquels elle collabore.

*« Vos lignes sur **Petite Belle** m'ont ravie ; vous me faites aimer mes livres et vous les faites aimer à bien d'autres. En vous lisant, ici ou là, dans vos ouvrages, dans vos lettres, j'ai comme des épanouissements d'intelligence. »* Avril 1868.

Cinq ans plus tard, leur relation est toujours au beau fixe. La Princesse est satisfaite des progrès de sa disciple et heureuse de pouvoir signifier son approbation à la parution des *Pieds d'argile* : « Rien de faux, rien de manqué ni dans les situations ni dans les caractères. Les incroyables ne sont point caricaturés ; les croyants ne sont point apothéosés. C'est bien pourtant la nature humaine, avec ses forces et ses faiblesses diversement réparties. Faiblesses fortifiées par la foi, forces affaiblies par l'incroyance. » Et elle se souvient d'un conseil donné à Zénaïde quelques années auparavant : « je vous disais qu'on se trompait fort en croyant que les passions nées de l'amour étaient les plus poignantes de toutes, et que, si nous ne vous sentiez pas le goût de le repeindre pour une cent-millionième fois, sans y mettre rien de nouveau, vous deviez chercher d'autres filons dans le cœur humain, qui renferme encore tant d'éléments volcaniques aux explosions terribles. [...] Le mélange, si heureusement indiqué, de la passion filiale et de la passion du propriétaire dans le cœur d'Armelle, est quelque chose de neuf en littérature. » Août 1873.

La romancière admire tant la critique littéraire qu'elle lui soumet même le plan de la suite des *Pieds d'argile* avant de l'avoir écrite, mais elle se rend vite compte qu'il y a une limite même aux compétences des plus doués, et l'on voit finalement Zénaïde refuser les propositions de la Princesse et s'en tenir à son idée initiale, montrant indirectement la vraie liberté qui régnait dans leurs rapports : « En post-scriptum, je vous envoie mon plan ; il me paraît plus à ma taille que le vôtre, et c'est pourquoi je le lui préfère » écrit-elle le 16 août 1873.

Ce à quoi la Princesse répond : « je suis ravie de voir que votre plan est naturellement et de beaucoup préférable à mes idées incohérentes. J'ai donc eu raison de renoncer au roman et au paysage ! Car j'en ai fait, en somme ! Personne n'a eu occasion d'encourager ma plume, que je jetai moi-même aux chiens. Mais on voulait me pousser dans le paysage, lorsque, après bien des illusions écartées, je finis par m'écrier un jour : Non ; jamais je ne ferai d'épinards ! Et voilà comment j'en suis venue à écrire de la philosophie et de la métaphysique, faute de mieux. Revenons à vous, mon cher auteur ; votre plan est parfait ! Quand au titre ; *Une idole*, je ne voudrais pas de ce nom, c'est vieillot et rappelle Ducange, dont vous n'avez jamais entendu parler, mais qui a existé,

disent les vieux catalogues. Votre canevas est des plus heureux ! Pour le remplir, je vous en prie, pas de poltronnerie ; ne reculez pas devant les scènes intéressantes, pas de défaillances dans les moments difficiles. Quand le canevas présente un passage dur à travailler, ne collez pas dessus un morceau de papier gris.

« Pour la première partie, je suis tranquille ; cela marchera, trottera, courra, bondira, volera de soi ; mais pour la seconde partie, ne vous contentez pas de silhouettes, et ne pensez pas déjà tenir un nouvel ouvrage. Soignez votre fin, car c'est toujours vers la fin que votre main faiblit dans l'écheveau, et n'en débrouille plus patiemment les fils. »

Et une fois **Armelle Trahec** terminé, en janvier 1874, la Princesse reprend son rôle de juge et de conseiller littéraire : *« Voici une véritable œuvre d'artiste ! la même tonalité y est gardée en tout. Pas de heurts, de soubresauts, de transitions oubliées, d'accords sautés à pieds joints ; c'est d'un coloris doux, égal, partout profond sans être creux. Ce qu'il y a de plus remarquable dans votre **Armelle**, c'est son contraste avec les **Pieds d'argile**. Ce qui est vraiment attractif dans le second roman, c'est qu'il est l'envers du premier. La fille, devenue mère, voulant être aimée de son fils comme elle aimait son père, et n'y réussissant pas.*

*« La fatalité de cette transposition, funeste à la nature, a quelque chose de tragique qui saisit et émeut le lecteur. C'est un coup d'œil philosophiquement jeté dans l'âme humaine. Mais vous comprenez que si vous séparez **Armelle** des **Pieds d'argile**, ce contraste ne frappant plus le lecteur, il ne reste plus qu'une mère égoïste qui n'intéresse que médiocrement. Aussi ne manquez pas à mettre sur la couverture : **Armelle Trahec, suite des Pieds d'argile**. »*

S'il fallait résumer le rôle de ce conseiller exceptionnel dans la carrière de notre romancière, on peut dire qu'elle s'est attachée à freiner l'auteur dans ses tentations de suivre la pente de la facilité. Et quand Zénaïde s'emballe et semble reprendre le rythme effréné qui l'avait amenée à la grande crise de 1867, elle tire la sonnette d'alarme, avançant les arguments spirituels les plus susceptibles d'être entendus de Zénaïde :

« Vous me dites que vos éditeurs vous harcèlent pour avoir la fin de vos romans, ce que je

n'admets en aucune façon du moment que votre pain quotidien est assuré et que Dieu vous a donné de si admirables moyens d'action sur votre prochain. Dans ce cas, se contenter de moins quand on peut faire plus, c'est dire tacitement à Dieu : Vous m'offrez bien d'entrer dans votre pensée et de travailler en sous-œuvre avec vous, comme une architecte qui comprend son maître ; mais je me contente de faire le maçon ou le décorateur, en mettant, machinalement, une pierre sur l'autre, ou un petit feston près de l'autre ; cela suffit ! Le bon Dieu nous laisse faire, car, avant tout, il respecte notre liberté [...] Je voudrais vous rendre indépendante de vos éditeurs et de vos lecteurs ; il ne faut pas plus contenter l'impatience des uns que des autres. »

Heureux les auteurs qui trouvent de si sages conseillers pour accompagner leur carrière ! Voyons maintenant comment notre romancière, désormais sortie de sa période dépressive, organise sa vie à Paris.

III. L'épanouissement

L'irruption de l'Histoire

Zénaïde a du mal à se résoudre à une vie absolument solitaire. Elle s'installe en novembre 1869 dans une pension pour dames seules, tenue par une madame Murray, fille du dernier gouverneur général que l'Angleterre ait eu en Amérique. Dans ce milieu choisi, elle rencontre des femmes d'autres pays et découvre un peu ce monde qu'elle a si peu visité. Elle a choisi une vie calme et régulière : lever à 6h, méditation et prière à la chapelle des Auxiliatrices jusqu'à 9h ; ensuite elle écrit toute la matinée, fait des visites, promenades et bonnes œuvres l'après-midi, puis une heure ou deux d'écriture, dîner à 18h30, un peu de conversation au salon et coucher à 21h. Cette vie presque monacale est en parfait contraste avec la vie de ses contemporains. C'est la période où le Tout-Paris se bouscule aux représentations des opérettes d'Offenbach et rit sans aucune prémonition en chantant avec *Les brigands* : « J'entends un bruit de bottes, de bottes, de bottes ».

Le concile Vatican I

De graves événements se préparent, auxquels notre romancière sera mêlée, du moins comme observateur. Pie IX a convoqué le concile Vatican I le 8 décembre 1869, comme il l'avait annoncé dès 1868. Le concile avait pour premier but de lutter contre les erreurs du temps et de réfléchir au fonctionnement de l'Eglise (notamment le partage des pouvoirs entre centre romain et diocèses), mais très vite la question de l'infaillibilité pontificale occupe le devant de la scène. L'agitation est extrême dans les salons romains où les luttes d'influence font rage entre "infaillibilistes" (partisans de la définition

dogmatique de l'infaillibilité pontificale, eux-mêmes divisés en courants ; les uns voulant l'infaillibilité totale et absolue, d'autres limitée) et "anti-infaillibilistes" (opposants à cette définition, également plus ou moins divisés, les uns absolument hostiles, les autres réservés, les derniers défavorables pour des raisons d'inopportunité politique).

En France, ces distinctions recourent partiellement l'opposition entre deux courants, dont l'un l'a emporté sur l'autre depuis une dizaine d'années. Les "ultramontains" ou romains, qui sont influents depuis le milieu des années 1850 avec l'appui de Pie IX, ont voulu romaniser l'Eglise de France en lui faisant adopter le droit canonique romain, la liturgie romaine, l'habit romain, accepter les décisions des congrégations de la Curie et se soumettre en tout au pape, notamment dans le combat contre la société moderne et l'Etat libéral issus de la Révolution de 1789. Ils sont intransigeants dans les rapports à établir avec la société moderne. Les "gallicans" entendaient, eux, préserver les spécificités de l'Eglise de France, et répugnent à s'aligner en tout sur Rome. Ils sont plus facilement libéraux en ce qui concerne les relations avec le pouvoir temporel. Le pouvoir politique tend toujours à les favoriser, en nommant des évêques à tendance gallicane, afin de maintenir un contrôle plus fort sur l'Eglise. Les romains français sont plutôt infaillibilistes, les gallicans plutôt anti-infaillibilistes.

Depuis la publication d'un article de la revue jésuite italienne la *Civiltà cattolica*, le 6 février 1869, alors que le concile n'est pas encore réuni, les polémiques sont intenses dans le monde catholique sur l'opportunité de la définition dogmatique de l'infaillibilité pontificale.

C'est dans ce contexte difficile que Zénaïde entreprend, avec son amie Paule de Sérigny, un nouveau voyage à Rome. Elle vient en quelque sorte comme reporter pour la Semaine des familles à laquelle elle doit envoyer des comptes-rendus réguliers de la situation romaine. Elle retrouve avec bonheur la Princesse de Sayn-Wittgenstein. Grâce aux hautes relations de celle-ci, Zénaïde est reçue dans tous les salons où les débats au sujet du concile font rage. Au travers de sa correspondance avec sa directrice spirituelle, Mère Saint-Pierre, on comprend que cette dernière était inquiète pour sa fille spirituelle des dangers de cette vie brillante, animée et très agitée. Zénaïde paraît en effet toute émoustillée et très tentée de jouer un rôle en vue. Mais elle résiste à la tentation : *« Hélas ! ma Mère, comment se guérit-on d'être ardente ? Je le serais à flamber, sans*

vous. » dit-elle le 21 mars, et le 23 : « *Je demeure tout à fait calme, je vous assure, au milieu d'un déchaînement d'exaltation à propos du Concile. Oh ! que vous m'êtes utile ! Quelle tentation c'eût été pour moi d'entrer dans l'une ou l'autre de ces ligues ; j'aurais été la plus jeune des ligueuses, et le diable y eût trouvé son compte. Je me répands en actes de contrition quand j'ai voulu faire de l'éblouissement.* » Sa correspondante ne doit pas être suffisamment tranquillisée car le 4 avril, Zénaïde lui répond encore : « *Rassurez-vous, ma Mère ; je puis le dire, rien ne m'entame ; tout glisse sur la cuirasse de foi et d'amour que je porte. J'ai refusé bien des choses tentantes, par respect pour l'opinion du révérend père Olivaint. Comme Mgr Forcade [l'évêque de Nevers], je trouve absurdes les femmes qui se mêlent de prêcher les évêques ; mais ici tout est en fièvre. On pourrait bien attendre, cependant, que l'Eglise ait décidé. Les femmes vraiment distinguées restent chez elles pour faire leur propagande, les autres discutent sur les marches de Saint-Pierre ; j'en ai été bien attristée.* » Et le 6 avril elle met les choses au point face à des ragots parvenus jusqu'à Paris, montrant bien les difficultés auxquelles une femme seule se heurtait à cette époque dans sa vie sociale : « *Oui, ma chère Mère, je vais prendre mes mesures. Je vous aurais parlé de ces ennuis de restaurant si je n'avais craint de vous inquiéter. Ces Italiens sont si ardents et si étranges ! Et moi, je suis vraiment par trop naïve ! Mes amis de Saint-Maclou m'emmènent chaque jour, pour déjeuner avec eux ; mais comme après le repas ils restent longtemps à causer de ce qu'ils ont vu et de ce qu'ils vont voir, la conversation s'anime, et votre pauvre fille aussi. Elle a bien remarqué que, dans la salle, on faisait parfois silence pour l'écouter, ce qui l'agaçait un peu ; mais comment l'éviter ? La pièce est petite ; y passer inaperçue est impossible. Ah ! si j'avais un père, une mère, un frère avec moi, ce remarqué (sic) les flatterait, et personne n'en parlerait : mon genre est très aimé quand il anime une famille.*

« *Je trouve étrange ce qu'on vous a écrit ; je ne sais même pas comment la chose a pu être traduite ; mais je vous assure que ces étrangers sont parfaitement respectueux. Je pense que cette attention prêtée à mes récits vient surtout d'un air national très accusé. En me voyant, en m'entendant, on dit : Une Française ! Une Italienne fort ordinaire, mais parfaitement italienne, produirait la même impression dans un restaurant français. Néanmoins, comme je ne puis, durant les repas, baisser mon voile et me taire, je vais prendre mes précautions ; et si les échos redisent encore de ces*

aimables récits, je repars aussitôt. [...] Peut-être me fallait-il cette souffrance ? car ce voyage avait eu son prestige, par toutes les admirations et les louanges qui m'étaient prodiguées. Désormais je déjeunerai chez moi, avec du pain sec et des figues pour ne pas sortir. [...] Je me doute bien d'où peut venir le reproche de me mêler aux personnes de toutes les opinions ; mais je ne puis vraiment pas partager absolument les orgueilleuses et folles exagérations des partis. [...] quand il s'agit de certaines questions, ici, on perd la tête. Me voyez-vous proclamant l'Infaillibilité, sans y rien comprendre ? Elles font cela ; elles vont proclamant et déchirant tous ceux qui ne s'exaltent pas. Peut-on croire à la vérité absolue de pareils échos ? Non ! je ne puis accepter ces critiques inacceptables. »

On le voit, la provinciale naïve à la jeunesse très prolongée a disparu ; Zénaïde est maintenant une femme en pleine maturité, sachant ce qu'elle vaut, en pleine possession de ses moyens, prête à entendre des conseils bien intentionnés, à avancer dans la voie qu'elle a choisie mais librement, en écoutant avant tout sa conscience. Attirée par des projets à Paris, elle renonce à suivre Paule de Sérigny qui part à Jérusalem. En mai 1870 nous la retrouvons faisant une nouvelle retraite au couvent des Auxiliatrices.

Sous l'impulsion du père Olivaint, un tournant se dessine dans la vie de ces religieuses auxquelles Zénaïde s'est fortement attachée. Poussé par son zèle apostolique, l'aumônier a convaincu la fondatrice, Mère Marie de la Providence, que les dames du monde éplorées par un deuil qu'elles hébergeaient pouvaient très bien se débrouiller sans leur aide, et qu'elles feraient un meilleur usage de leurs locaux en ouvrant une école professionnelle pour les filles d'ouvriers qui couraient de « si grands dangers » (pour leur foi et leur moralité) en étant mêlées dès 14 ans à la vie des ateliers parisiens. Il a réussi à intéresser à son projet le Comité laïque, présidé par Mme Davillier, femme du Régent de la Banque de France. Les fonds manquaient encore, mais Zénaïde avait été pressentie pour diriger cette école populaire hébergée par les sœurs mais dont le personnel devait être laïc. Grâce à son séjour chez Marie Pape-Carpentier, elle possédait en effet un diplôme qui attestait de ses capacités à remplir cette fonction. En attendant la création de cette œuvre, Zénaïde se familiarisait avec ce genre d'école en allant faire des lectures aux jeunes apprenties de l'école de la rue des Lions-Saint-Paul dans le IV^e arrondissement. Elle entra ainsi en relation avec Madame Marie Legentil, une riche bienfaitrice, sans

enfants, dont le mari, face au désastre de Sedan, eut l'idée fin 1870 de consacrer la France au Sacré-cœur en construisant une basilique sur la butte Montmartre, en expiation des fautes de la France.

La guerre franco-prussienne et le siège de Paris

Car les événements politiques marchent à grands pas. A la mi-juillet 1870, Napoléon III déclare la guerre à la Prusse. Mal préparée, mal organisée, mal débutée, elle tourne à la déroute pour l'Empire. Le 2 septembre, c'est la défaite de Sedan et la capture de Napoléon III. La nouvelle est connue à Paris le 4. La République est alors proclamée, un gouvernement provisoire constitué, mais la guerre continue, et les défaites s'enchaînent. Les troupes germano-prussiennes font le siège de Paris qui capitulera en janvier 1871. Bismarck refusant de traiter de conditions de paix avec des responsables politiques sans légitimité électorale, des élections sont organisées en février. Elles donnent la majorité aux candidats monarchistes. Face à la politique du nouveau gouvernement dirigé par Adolphe Thiers, l'agitation patriotique et républicaine radicale à Paris croît, jusqu'à déboucher dans la constitution d'une Commune insurrectionnelle. Le gouvernement se réfugie à Versailles, pendant que la Commune applique son programme républicain, comprenant notamment la Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Avec l'appui de Bismarck, Thiers entreprend la reconquête de Paris à la fin du mois de mai. La « Semaine sanglante », reprise méthodique de Paris où les « versaillais » s'emparent une à une des barricades, et fusillent les insurgés ; ceux-ci répliquent à ces massacres en exécutant sommairement ceux qu'ils ont emprisonnés comme otages (notamment des religieux et des prêtres, dont Mgr Darboy, archevêque de Paris). La semaine s'achève par l'extermination systématique des derniers Parisiens insurgés au cimetière du Père Lachaise et la déportation par milliers d'autres.

Que fait Zénaïde pendant ce temps là ? Elle est partie en vacances à Quimperlé où elle espère se reposer dans le calme des agitations parisiennes. Elle fait même la leçon à sa sœur Marie, car l'entente familiale entre la belle-mère, la vieille et la jeune belle-sœur qui cohabitent dans la même maison et s'occupent ensemble des cinq garçons, a l'air de

poser quelques problèmes si l'on en croit la lettre que Zénaïde envoie le 10 juillet 1870 peu avant son arrivée : « *Oui, les vacances me sont nécessaires ; mais je devrai travailler ; donc, un peu de douceur et de patience dans la maison, s'il vous plaît ? Laissons la guerre entre les Français et les Prussiens, et écoutons-nous parler en paix. La vie sérieuse, c'est-à-dire composée de mille petits sacrifices faits de bonne grâce, est encore ce qui rend le plus heureux. Prudence et silence devant les enfants, ma chère Marie ; j'ai hâte de les retrouver. Puissent-ils accepter le joug bien doux de mes ordres qui ont tous une portée, et sont basés sur le désir que j'ai de leur bonheur !* »

Mais les nouvelles du front sont si mauvaises, et arrivent si tard en Bretagne que Zénaïde ne peut y tenir. Après les défaites de Wissembourg le 4 août, de Reichshoffen et Forbach le 6 août, apprenant que l'ennemi a passé la frontière, elle retourne à Paris pour suivre les événements de plus près. Elle veut aussi y régler quelques affaires d'intérêt. Elle retire à Brunet un manuscrit qu'il ne peut publier, manque M. Lecoffre qui s'est replié sur son établissement lyonnais. Elle décrit un Paris abattu, désert, une rue du Bac sans autre voiture que l'omnibus. Puis arrivent les réfugiés de l'Est. On met à l'abri les tableaux du Louvre et l'on travaille aux fortifications, en abattant toutes les maisons qui gêneraient la manœuvre. Paris a déjà l'air d'une ville en guerre. En faisant des courses au Bon Marché avec la marquise de Blocqueville, Zénaïde s'aperçoit qu'on refuse désormais les billets de banque. Tout le monde fait la queue à la Banque de France et à la Préfecture de la Seine : l'argent et les passeports sont les principales préoccupations du moment.

Le projet d'école professionnelle est suspendu ; à la suite d'une entrevue avec le père Olivaint, qui lui confirme : « *tout est à craindre : la famine, les obus, l'incendie ; il y a certainement danger, donc il vous est temps de partir : voilà mon avis* », Zénaïde décide de rester : « *S'il y a danger, je ne partirai pas, car je puis être utile.* »

Que fait-elle dans ce Paris bientôt assiégé ? Elle réunit des observations qui nourriront ses romans des années suivantes. Les journaux ne prennent plus de feuilletons alors elle écrit des vers ; un recueil de ses poèmes anciens et plus récents, *A l'aventure*, paraît chez Lecoffre en 1870. Elle met en vers la lettre d'un conscrit à sa mère et la lettre de cette mère, *Entre absents*, Lecoffre, 1871. Elle prépare quelques romans qui paraîtront les années suivantes et qui dépeignent le siège de Paris : *Une parisienne sous la foudre* chez Plon en 1871 (une femme qui perd ses quatre enfants dans la tourmente, et met tout

son temps et ses biens à la disposition des combattants), *Les mauvais jours, notes d'un bourru sur le siège de Paris* chez Charles Dillet en 1872 (sorte de reportage qui reprend les courriers qu'elle envoyait à sa famille « par ballon monté » durant le siège et qui décrivait la situation au jour le jour) .

Elle travaille aussi à un roman particulier, qu'elle décrit ainsi à son frère : « *un livre qui me tient fort au cœur, dont je voudrais faire un chef-d'œuvre, et que je ne publierai qu'à la fin de ma carrière littéraire, pour en être comme le couronnement.* » Elle reparlera ultérieurement de ce roman, dans lequel elle veut aller au fond de l'âme humaine et dire tout ce sur quoi elle glisse légèrement dans ses œuvres populaires. Son public ne le découvrira qu'en 1897, lorsque Oudin publiera *Mon dernier livre*, dont Francis avait trouvé le manuscrit achevé dans les papiers de sa tante. Il s'agit d'une transcription tellement transparente de son aventure intérieure et de la direction spirituelle de sœur Saint-Pierre que l'on comprend qu'elle n'ait pas voulu le publier de son vivant, même si elle pensait avoir approché de la littérature « sérieuse » qu'elle admirait mais qui n'était pas ce que son public attendait.

Mais Zénaïde n'est pas restée à Paris dans le danger pour écrire ; elle accompagne les sœurs Auxiliatrices dans leurs visites charitables, car la misère est grande dans Paris assiégé. Elle n'a pas beaucoup d'argent à donner, mais n'est pas avare de son temps. Elle visite les familles pauvres et les isolés, soigne les malades et bientôt aide les sœurs à accueillir les blessés dans l'ambulance qu'elles ont ouverte dans leur couvent. Elle se rend utile comme elle en avait exprimé l'intention à sa soeur dès le 10 septembre : « *Si on me chasse comme bouche inutile, je m'en irai avec joie, je ne le cache pas ; autrement, je reste jusqu'au bout. Ceci n'exclut pas la prudence .Je suis éloignée des quartiers dangereux ; j'ai une bonne santé, bon pied, bon oeil, et dans une bagarre, je sais et je puis me sauver ; ainsi, à la garde de Dieu !* » Par son attitude pendant cette période difficile, on voit que Zénaïde ne se payait pas de mots et qu'à l'occasion ses actes étaient à la hauteur des belles paroles qu'elle écrivait.

La Commune de Paris

Les premiers frémissements de la Commune l'indignent : « *Je viens de lire des placards tellement rouges que j'en ai vraiment comme des voiles sanglants sur les yeux. « Nous ! » disent-ils toujours : « nous ». Eh ! messieurs les forcenés, et nous ?* » et elle ironise sur les belles déclarations de fraternité si peu suivies d'effets : « *Les maires affichent, affichent, affichent, composent, composent, composent ; et à la porte des misérables boucheries municipales, les épouses et les mères du peuple souverain grelottent et bleuissent. Que ne suis-je une de ces souveraines ? Je me dresserais devant mon frère le citoyen maire, et lui dirais : « Citoyen, tu nous as enseigné la haine des abus ; te plaît-il de faire cesser celui-ci ? Tu nous a appris le mépris de l'autorité, est-ce pour qu'on respecte la tienne ? Avise bien vite à faire servir le pot-au-feu de ton souverain, ou nous nous ruons sur ta boucherie, que ton écharpe ne protégera pas. Nous avons juré haine à tous les tyrans, qu'ils portent une couronne ou un bonnet de coton. »*

La Commune servira de cadre à plusieurs de ses romans : dans ***Bonasse*** (Lecoffre, 1881), une jeune ouvrière malade est envoyée chez son grand-père en Bretagne, là elle découvre la vie saine de la campagne et reçoit l'enseignement chrétien qui lui permettra de faire du bien à son entourage de retour à Paris. On la voit agir avec une charité discrète mais pleine de zèle pendant les excès de la Commune. Elle recueille ensuite ses nièces dont le père a été déporté, mais sait les rendre lors du retour du condamné gracié. Dans ***Monsieur Nostradamus*** (Hachette, 1875) Berthe et son grand-père vivent aussi les bouleversements de la Commune, mais c'est dans ***Aigle et Colombe*** (Firmin Didot, 1873) que l'auteur nous livre le plus clairement son opinion sur ces événements. Anne Darganec quitte son Quimperlé natal pour protéger par sa présence son frère Hervé entraîné à Paris dans les affaires de MM. Drassard (qui incarnent les républicains et leur programme très radical). Anne est choquée par beaucoup d'aspects de la vie parisienne qu'elle découvre et en particulier par l'éducation déraisonnable et la passion politique de Noémie Drassard. Celle-ci, poussée par son père et surtout son oncle, s'enflamme de plus en plus pour les idées socialistes, et elle tombe de haut quand elle découvre que ses parents abandonnent cyniquement le peuple dès qu'ils n'ont plus rien à gagner à le soutenir.

Zénaïde lui fait alors exprimer ses propres sentiments de dégoût face au mensonge, au cynisme et au mépris des vrais intérêts du peuple, des agitateurs de l'ombre : *« Mais c'est odieux ! odieux ! Voilà un peuple entier que vous avez soulevé ; j'ai vu créer ce journal, j'ai vu semer cette traînée de poudre ; le feu a été mis dans les veines de ce peuple : il vous a cru, il s'est levé en armes pour mettre en pratique les théories séduisantes que votre intelligence jetait en pâture à son intelligence, et vous fuyez, vous l'abandonnez, le jour même où vous lui faites le serment de ne pas désertier votre poste ! »* Ce à quoi son oncle répond froidement : *« Tout homme intelligent, ami de ses intérêts, aide au mouvement des masses, le provoque même parfois, c'est certain ; mais c'est aux masses à savoir maîtriser les événements et à triompher des résistances. Cette révolution s'annonçait bien, et j'ai suivi le torrent, espérant toujours qu'un homme nous viendrait et régulariserait à temps, pour nos intérêts, les forces sociales soulevées. Il n'est pas venu, et nous nous trouvons en face d'un tas de bêtes féroces démuselées ; il n'y a plus qu'à se tirer de leurs griffes, et c'est ce que je fais. »* En fait Zénaïde n'a pas assisté elle-même aux événements de la Commune : écœurée par cette lutte entre Français, par le cynisme des uns et la violence des autres, elle s'est réfugiée en Bretagne le 22 mars 1871. C'est là-bas qu'elle apprendra l'arrestation et l'exécution sommaire du Père Olivaint dans le massacre de la rue Haxo. En effet, aspirant au martyr depuis sa conversion, le jésuite avait refusé de quitter Paris après l'insurrection de la Commune. Emprisonné comme otage par les Communards – il était religieux de la pire espèce pour un républicain radical : jésuite – il est mis à mort avec d'autres otages au cours de la « Semaine sanglante », le 26 mai.

La paix retrouvée

Après cette période riche en événements, une ère plus calme s'ouvre devant Zénaïde. Mais sa vie n'en reste pas moins extrêmement active et bien remplie.

L'école professionnelle

Dès le mois de juin 1871, Zénaïde est de retour à Paris. La mort du Père Olivaint, perçue comme un martyr, a stimulé les bonnes volontés et l'école professionnelle de la rue du Cherche-Midi va voir le jour. La Maréchale de Mac-Mahon sera la présidente de l'œuvre – c'est dire l'importance sociale de ceux qui la soutiennent, et la rentrée est fixée au mois d'octobre. Zénaïde est la directrice de l'école, elle dispose d'un salon, d'une chambre et d'un cabinet de toilette au premier étage, au-dessus du salon de vente. Elle ne tarit pas d'éloges, dans ses courriers, sur les bénévoles qui se dévouent à ce projet, en particulier les Legentil, qui sont des chrétiens selon son cœur : *« M. et Mme Legentil, n'ayant pas eu d'enfant, ont adopté les pauvres, et consacrent leur vie à la charité sous toutes ses formes. La Providence leur a donné la richesse ; mais contrairement à tant d'heureux ici-bas, qui ne pensant qu'à leur propre bonheur, insultent par leur luxe à la misère des malheureux, ceux-là se refusent toute jouissance superflue. Ils se condamnent à la simplicité, pour donner, selon l'axiome de la générosité chrétienne, la plus grande partie de leurs biens à leurs frères moins privilégiés. M. Legentil, un de ces rares millionnaires qu'on ne voit ni au club, ni aux courses, est un homme d'une intelligence élevée, d'un esprit cultivé, d'une conversation souvent brillante, toujours intéressante. [...] [Mme Legentil est] grande et mince, toujours simplement vêtue de gris ou de noir, son exquise distinction n'était jamais rehaussée par une fleur, une dentelle ou un bijou. Je m'aperçus bientôt du grand ascendant moral qu'elle exerçait sur les enfants, leur lisant des livres qu'elle et son mari avaient soigneusement annotés, sans que les plus turbulentes et les plus dissipées songeassent seulement à manquer d'attention. »* Mais elle ne dit pas toute la peine qu'elle prend elle-même pour cette école. Elle décrit ainsi le recrutement des premières élèves : *« Pour réunir les jeunes filles auxquelles nous voulons nous dévouer, nous avons pris le moyen le plus simple : ma chère mère Marie de *** et moi avons battu le quartier, parcouru les rues et les boulevards avoisinants, demandant à Dieu de mettre sur notre chemin les petites âmes qu'il nous avaient destinées. Quand nous voyions une fillette de douze à quatorze ans flâner sur le trottoir, le nez le plus souvent collé à la devanture des marchands de journaux ou aux vitres des magasins, je l'interpellais sans cérémonie et j'entrais en conversation : « Ma petit fille, quel est votre âge ? Avez-vous fait votre première communion ? Continuez-vous d'aller à l'école ? Etes*

–vous en apprentissage ? » A cette dernière question, lorsque l'enfant me disait qu'elle devait y aller, mais que ses parents ne savaient où l'envoyer, je l'invitais à venir, avec sa mère, rue du Cherche-Midi, 116, pour y choisir un atelier selon son goût. »

Cette école n'est pas un cas unique, beaucoup d'autres projets similaires ont vu le jour à cette époque, et dans tous les partis. En tout cas la méthode est payante puisqu'à la rentrée sœur Saint-Pierre et Zénaïde ont réuni vingt-cinq élèves à qui elles offrent une formation variée : cours d'anglais, de comptabilité et de commerce, ateliers de mode, de robes, de fleurs, de dessin et de peinture sur porcelaine. Et le dimanche, catéchisme et chant. Zénaïde continue à écrire le matin mais dès 11h30 elle se consacre aux jeunes filles, supervisant le déjeuner et pourvoyant discrètement à celui des moins gâtées, parlant et jouant avec elles pendant la récréation. Certaines élèves témoigneront plus tard de l'effet qu'elle leur faisait : « *Nous n'en revenions pas de voir tant de simplicité dans cette demoiselle, dont le nom était si connu qu'il se lisait chez tous les marchands de livres et de journaux. Nous ne la regardions pas comme une personne ordinaire.* »

Entre sa plume et ses élèves, la vie de l'écrivain se poursuit sans heurts. Ses ouvrages continuent à paraître régulièrement en feuillets dans les journaux puis en volumes. En 1872, en plus des *Mauvais jours*, et de *Rome notre capitale*, déjà cités, paraissent : *Marga*, suite de *Ce pauvre vieux*, avec des aperçus intéressants sur la dignité du travail féminin salarié, et *Mes héritages*, chez Lecoffre : Claire, mal aimée par sa belle-mère et ses demi-frères et sœurs est ballottée entre différents oncles et tantes, mais le personnage principal est Loeïzan, une tisserande au grand cœur qui sera la véritable éducatrice de la jeune fille ; première apparition de ce type de femme du peuple à la belle âme qui transcende toute la hiérarchie sociale et que notre romancière affectionnera particulièrement.

Le 8 mai 1872, Zénaïde perd sa mère, âgée de 83 ans. Aucun document ne nous apprend quels furent ses sentiments à cette occasion.

Au mois d'août de cette même année, elle reçoit la bénédiction (qu'elle avait sollicitée) du pape Pie IX pour l'école professionnelle catholique de la rue du Cherche-midi et en décembre c'est un « bref » du pape Pie IX qui la remercie de l'envoi de son ouvrage *Notre Capitale Rome*, et approuve le dessein qu'elle s'est fixé en écrivant : « [...]

composer parfois des récits de faits imaginaires [...] donner à des histoires véritables l'attrait de la fiction, dans le but d'éloigner par là les hommes de la lecture des livres impies et de jeter dans leurs cœurs, en quelque sorte à leur insu, des semences de piété [...] ». Cette approbation était pour elle une sorte de consécration, la preuve qu'elle avait atteint son but, que l'Église reconnaissait son ministère d'écrivain.

Le prix de l'Académie française et l'entrée chez Hachette

L'année 1873 marque une ultime étape dans la carrière littéraire de l'auteur : son roman ***Aigle et Colombe***, reçoit le prix de l'Académie Française, un prix de 1500 francs. Aux félicitations de la Princesse, elle répond franchement : *« J'ai refusé de faire une démarche, d'écrire à n'importe quel immortel ou de lui faire parler en ma faveur. Le livre s'est présenté seul, et le jugement qui en a été porté revêt certains caractères d'indépendance qui m'ont réjouie. Je crois, aussi, que l'effet est très bon pour le public, car la vente a doublé. Je désire le succès, c'est vrai ; non pour ma propre réputation, car je ne cherche pas le bonheur dans la fumée, mais pour me faire accepter comme écrivain catholique. Je vous le répète, j'ai la passion de la vérité, et la pensée que je puis la dire à tant d'êtres est mon principal stimulant. »* Et le jugement porté par le secrétaire perpétuel de l'Académie, Henri Patin (1793-1876), ancien élève de l'École Normale, professeur d'éloquence et de poésie latine à la faculté des lettres de Paris, souligne avec discrétion la gêne que provoque dans le monde des lettres l'entêtement, tout breton, de notre auteur à se proclamer catholique envers et contre tout :

« Mlle Zénaïde Fleuriot, douée d'une imagination féconde, avait déjà plus d'une fois appelé l'attention de l'Académie. Le moment était arrivé où elle devait atteindre à une récompense poursuivie par de si constants et si louables efforts, et dont elle avait toujours fort approché. Son nouveau roman est écrit, comme tous ceux qui sont sortis de sa plume, dans une excellente intention morale, et il reçoit, des faits de notre histoire contemporaine qui en forment comme le cadre, un bien sérieux intérêt.

« Une fable simple y donne lieu à d'agréables, à de vives peintures de mœurs et de caractères, à des scènes bien posées, bien développées ; le style est animé, élégant,

spirituel, trop spirituel, si on peut le dire... » (c'est nous qui soulignons).

Les termes de ce discours laissent percevoir ce qui est en jeu dans cette distinction : ce qui est récompensé dans son roman c'est sa contribution à l'ordre moral en train de s'établir.

Au début de l'année elle reçoit un courrier de M. Templier annonçant son entrée comme auteur chez Hachette : *« Nous sommes heureux, mademoiselle, d'avoir votre collaboration pour nos bibliothèques. Vos ouvrages pourront paraître tout d'abord dans notre **Journal de la Jeunesse**, et formeront ensuite des volumes in-8° illustrés.*

« J'ai lu votre manuscrit, et je crois que nous pourrons très bien le publier dans la «Bibliothèque rose» lorsqu'il sera fini ; n'eût-il pas été fâcheux que vous l'eussiez remporté l'autre jour, en renonçant à tout jamais à la librairie Hachette, à son journal et à ses bibliothèques ?... »

Est-ce Zénaïde elle-même qui était allée prospecter un nouvel éditeur ? La librairie Hachette, qui avait perdu la Comtesse de Ségur en 1870, cherchait-elle quelqu'un pour prendre sa suite ? Nous ne le savons, mais ce qui est certain c'est qu'avec ce manuscrit du ***Petit chef de famille***, Zénaïde fait son entrée dans la littérature de jeunesse. Désormais, sans abandonner son public populaire, elle s'adressera aussi spécifiquement aux 8-12 ans, ce que le père Chervoillot appelle l'âge de la première adolescence. Que change-t-elle pour s'adapter à ce nouveau public ?

Il y a toujours eu des enfants, et une peinture très juste de leurs sentiments d'enfants dans les ouvrages de Zénaïde Fleuriot, mais dans le même roman sont évoquées à la fois leur enfance, leur adolescence et leur entrée dans la vie adulte. Désormais la vie des ses héros sera détaillée en plusieurs volumes.

Essentiellement elle évite de leur parler des passions adultes, et par passion il ne faut pas entendre seulement l'amour mais également l'orgueil, l'ambition, l'avarice, etc. Zénaïde explique clairement les intérêts qu'elle voit à entrer en littérature de jeunesse : *« Vous avez raison de m'encourager à écrire pour les enfants, c'est tout à fait mon attrait ; 1° parce que je les aime ; 2° parce qu'ils m'introduisent chez le roi des libraires ; 3° parce qu'ils me préparent un public. Oui, l'enfance est profanée ; et je*

*reprends les bonnes traditions qui sont de la laisser à sa pure ignorance. J'ai débattu cette question avec l'éditeur. Il est convenu que mes enfants seront des enfants ; et si je les fais parler trop sérieusement, ce sera sur des sujets à leur portée. Je suis contente des succès du **Petit chef de famille**. La première édition a été de 6000 exemplaires ; et le prochain tirage sera de 10000. On désire me voir remplacer la comtesse de Ségur qui a passionné toute une génération, avec ses ouvrages pleins de verve. Je crains de paraître fade auprès d'elle. Son style aux libres allures ne s'embarrassait de rien. »*

Zénaïde qui noue spontanément des liens affectifs même dans ses relations de travail, donne toute sa confiance à René Fouret, le directeur du Journal de la jeunesse. Comme le dit son neveu, c'était « *un critique aussi bienveillant que sévère, à qui elle aimait à soumettre ses ouvrages, sachant à l'avance que bien des observations judicieuses lui seraient faites, ce qui la rassurait sur la facilité avec laquelle courait sa plume. A peine si elle se relisait. Jamais elle ne faisait copier son manuscrit, et c'est ce premier jet qu'elle soumettait à son éditeur. « Il connaît son public, disait-elle, et je sens que j'ai en lui un critique, mais mieux encore, un ami ! » »*

Cette entrée chez Hachette amène une gestion plus moderne de l'œuvre de notre auteur. C'est toute une stratégie commerciale qui est mise en place, comme le fait remarquer Laurence Chaffin-Lévêque. Après parution en feuilleton dans le Journal de la jeunesse, ses romans pour les plus jeunes paraissent dans la «Bibliothèque rose», ou en grands in-8°. Mais Zénaïde écrit maintenant la vie de ses héros en deux ou trois volumes ; ceux qui concernent leur adolescence sont alors publiés dans la « Nouvelle collection pour la jeunesse », puis, pour leur entrée dans la vie adulte, dans la « Petite bibliothèque pour la famille ». Et si Hachette ne prend pas ces suites, elle les donne à Lecoffre. Zénaïde Fleuriot s'essaie aussi aux conventions de la littérature de jeunesse de son époque, mais son journal d'une poupée, **Bouche en cœur**, ou ses mémoires d'une poule, **Bigarette**, même s'ils ont plus de relief que d'autres ouvrages comparables, restent très convenus. C'est dans la peinture des caractères et de la vie quotidienne, surtout des classes moyennes et paysannes qu'elle continue à briller de tous ses charmes.

Entre Paris et la Bretagne

La prospérité matérielle, relative, qui suivit cette nouvelle orientation permet à Zénaïde de réaliser un rêve caressé depuis des vacances passées à Locmariaquer, près de Vannes : posséder un petit coin de cette terre bretonne à laquelle elle était si attachée. Elle achète là un terrain en bordure de mer et se fait construire un pavillon, plus tard flanqué de deux tours qui l'agrandissent et lui permettent de réunir toute sa famille. C'est le seul des endroits où elle ait vécu qui ne soit pas en ruines. Elle partage désormais son temps entre son école professionnelle à Paris et Locmariaquer trouvant ici et là-bas l'inspiration pour ses nouveaux romans. Car c'est un flot ininterrompu d'histoires qui s'écoule de sa plume jusqu'à sa mort.

Les années passent, assez uniformes, ponctuées par la vente de charité annuelle du comité Davillier qui se tient chaque année au ministère de la Justice. En cette occasion Zénaïde, revêtue de sa plus belle robe, tenait un stand sur lequel elle vendait ses livres. Elle était assaillie de demandes de dédicaces et s'étonne elle-même de sa renommée : « *J'ai été couverte de compliments sympathiques. Françaises, Américaines, Polonaises, Anglaises, me prouvaient par leurs paroles que mes petits livres font le tour du monde, et que certains types sont devenus familiers partout. Une grande Américaine m'a raconté ce qu'elle appelait **Le vieux bonhomme**, et m'a fidèlement retracé tous les traits de **Ce pauvre vieux** ».* En 1873, outre le roman primé par l'Académie Française, ***Aigle et Colombe***, et son plus grand succès éditorial : ***Le petit chef de famille*** (trois petits orphelins font face aux difficultés de leur vie, les deux aînés s'occupant attentivement de leur petite sœur Lotte, au caractère très marqué - c'est un des personnages d'enfants les plus réussis de la romancière), Zénaïde fait paraître chez Lecoffre ***Les pieds d'argile*** (l'amour passionné d'une jeune femme pour son père) et un recueil de saynètes ou pièces de salon : le ***Théâtre chez soi***, on y remarque entre autres une comédie en un acte, ***Fais ce que dois, advienne que pourra***, qui montre le rôle prépondérant des femmes dans le suffrage universel, alors même qu'elles n'ont pas le droit de vote (ce sont la mère et la fille qui obtienne que père, frère et gendre renoncent à la chasse pour aller déposer leur bulletin en ville) ! Et elle doit fournir trois feuilletons à la fois : ***Miss Idéal***, suite de ***Mes héritages*** dans La Mode illustrée, ***Armelle Trahec*** suite des ***Pieds d'argile*** dans la Semaine des familles, et ***En congé*** dans le Journal de la jeunesse.

En 1874 c'est *Bigarette* (les mémoires d'une poule) et *En congé* (inspiré par les vacances de ses neveux à Locmariaquer), qui paraissent chez Hachette dans la «Bibliothèque rose», *Armelle Trahec* suite de *Les Pieds d'argile* en volume chez Lecoffre (on a vu tout le cas que faisait la Princesse Wittgenstein de ces deux romans) ainsi que *Miss Idéal*, suite de *Mes héritages* (Claire femme mûre, très heureuse en ménage, tient un journal dont le ton annonce celui des *Brigitte* de Berthe Bernage). Cette année-là également Zénaïde accepte de prendre la direction de La Semaine des familles, mais au bout de presque quatre ans, elle se rend compte que ce travail l'épuise ; la lecture de nombreux manuscrits l'empêche de poursuivre sa propre œuvre, et d'un commun accord avec M. Lecoffre, en 1878, elle renonce à cette responsabilité.

Un article publié dans les Cahiers de l'Iroise, montre que la position de directrice du journal n'a pas dû lui faire que des amis. Gabriel de La Landelle, romancier breton prolifique mais qui n'avait pas obtenu le succès que connaissait Zénaïde, semble avoir accumulé les griefs contre elle. Dans la correspondance qu'il échange avec son ami Hippolyte Violeau, il se plaint de retards de parutions et de refus : « *La Zénaïde Fleuriot, embusquée dans la place, est-elle innocente de ce préjudiciable retard ?* » (lettre du 23 janvier 1878). « *Je vous félicite grandement de vos affaires avec la Maison Lecoffre. C'est excellent ! ... Vous y entrez enfin, quand moi j'en sors par une porte regrettable. La Zénaïde Fleuriot en est cause. En se permettant de tronquer ma prose, elle a excité mon juste mécontentement, qu'on me pardonne qu'à demi d'avoir énergiquement manifesté.* » La partie de la correspondance de Zénaïde publiée par son neveu ne fait nul état de conflits durant l'exercice de sa responsabilité éditoriale, et l'on ne saura vraisemblablement jamais si La Landelle se créait des ennemis imaginaires ou si réellement il a existé une lutte d'influence entre eux. Mais on comprend mieux en quoi la direction de la Semaine des familles en plus de celle de l'école professionnelle pouvait représenter une charge écrasante.

Zénaïde fait aussi un court voyage en Angleterre, avec quelques-unes des sœurs Auxiliatrices, elle y rencontre Lady Fullerton (1812-1885), une romancière anglaise, convertie au catholicisme, très liée aux sœurs de la rue Barouillère, et que Zénaïde admirait beaucoup. Sans doute voit-elle aussi « *la Miss de Mme de **** » qui sollicite l'autorisation de faire traduire quatre de ses « *Contes exceptionnels* ». En 1875 paraît

Monsieur Nostradamus, déjà évoqué plus haut à propos de la Commune, et *Plus tard ou le jeune chef de famille*, suite du *Petit chef de famille*, tous deux chez Hachette. En 1876, *La petite duchesse*, une de ses rares histoires située dans la grande noblesse parisienne, toujours publiée par Hachette. En 1877, *Un enfant gâté* (une éducation à refaire) dans la «Bibliothèque rose», et *Un fruit sec*, roman en deux volumes chez Lecoffre, (histoire très sombre, sur fond de secrets de famille : M. Danguebel séparé de sa femme, prend en charge sa fille Odile négligée par sa mère mais se lance dans des affaires risquées et finit par provoquer la mort de la jeune fille.) La même année, Zénaïde fait un autre séjour à Londres et un voyage en Belgique.

En 1878 sortent *Grandcoeur*, chez Hachette (un capitaine de long courrier à la retraite s'engage pour défendre la France envahie par l'armée prussienne, il s'attache, sans savoir qui il est, au petit-neveu dont il refusait de connaître l'existence ; le roman est surtout prétexte à de pittoresques descriptions de la vie en Bretagne puis d'un épisode de la guerre de 1870) et *Aventures d'un rural* (les manoeuvres de la vie politique subies par un député breton honnête mais naïf) chez Lecoffre. En 1879, trois romans chez Hachette : *Raoul Daubry chef de famille* (fin de la trilogie commencée avec *le Petit chef de famille*), *Mandarine*, (une jeune orpheline dépouillée de sa fortune et adoptée par un ancien matelot de son père qui l'élève avec sa nombreuse famille, mais en respectant son rang social !) et *Tranquille et Tourbillon* (l'enfance d'un cousin et d'une cousine de caractères très différents, qui n'est pas sans parenté avec le début d'*Après la pluie le beau temps* de la Comtesse de Ségur). En 1880 *Cadette* en «Bibliothèque rose» (le journal de Germaine, objet d'une lutte d'influence entre sa grand-mère qui l'élève et sa mère, en train de se remarier et qui voudrait bien la reprendre chez elle malgré la naissance d'une petite fille), et *La rustaude* (qui démontre la supériorité de la vie paysanne sur la vie ouvrière) chez Victor Palmé. En 1881, *Alberte* suite de *La petite duchesse* (où Alberte, après avoir hésité à accepter d'épouser un nabab, choisit un officier pauvre, mais français et noble), *Bonasse*, cité plus haut, et un recueil de nouvelles *Charybde et Scylla*, chez Lecoffre, *Cadok*, (un jeune orphelin recueilli par une tante très originale au fin fond de la Bretagne se prend d'une passion sauvage pour la mer, il lui faut pourtant recevoir une éducation au collège) et *Tombée du nid*, suite de *Mandarine*, chez Hachette.

Cette même année, Zénaïde entame une collaboration avec la revue catholique *L'ouvrier* qui tire à 80 000 exemplaires toutes les semaines. Cette revue avait été créée par le Père Paul Alexandre de Kersolon (1817-1888), avec son père, sous le patronage de Mgr de Ségur ; le premier numéro était sorti le 4 mai 1860. On peut s'étonner que la collaboration de Zénaïde n'ait pas été sollicitée plus tôt pour cette publication dont le but est « *d'offrir des lectures de qualité et moralement saines aux couches populaires devenues grandes lectrices de romans feuilleton* ». En réalité, malgré leurs similitudes de vues et leur proximité géographique (la comtesse faisait de longs séjours chez sa fille et son gendre Fresneau à Kermadio) les deux auteurs pour la jeunesse les plus prolifiques de cette deuxième moitié du XIXe siècle semblent bien ne s'être jamais rencontrés. De plus le cœur de Zénaïde allait d'abord au monde rural, sa première idée était de favoriser le retour des ouvriers à la saine vie des champs ; ses années de vie parisienne et d'engagement sur le terrain ne l'ont amenée que peu à peu à considérer les ouvriers autrement que comme des paysans égarés.

En 1882 sortent *Bouche en cœur* (le journal d'une poupée) dans la «Bibliothèque rose» et *Faraude*, (une pauvre sabotière bretonne, Marion Rouxel, en service dans différentes familles, témoigne que l'intelligence et la noblesse du cœur sont des qualités qui dépassent toutes les autres) chez Lecoffre. En 1883, c'est, chez Hachette, *Caline*, (Pascaline, orpheline arrive bien malgré eux chez un oncle et une tante qui ont cultivé l'égoïsme comme un art de vivre) et *L'Héritier de Kerguignon*, suite de *Cadok*, et, chez Lecoffre, *Sous le joug* (les responsabilités et les dangers de la vie boursière, on dirait aujourd'hui l'investissement socialement responsable). En 1884, *Désertion* chez Lecoffre (faut-il continuer à cultiver la terre avec un faible rendement ou réaliser ses capitaux pour les investir en bourse ?) et dans la « Bibliothèque rose » *Feu et Flamme* (un petit garçon élevé en fille par sa mère malade devient un vrai casse-cou après la mort de celle-ci). Zénaïde, accompagnée de son neveu Francis fait un bref voyage dans le Midi pour visiter l'exposition internationale de Nice.

En 1885, *Ces bons Rosaec*, suite de *Désertion*, chez Gautier-Languereau, avec un personnage d'avare assez remarquable, et *Gildas l'intraitable* en «Bibliothèque rose», qui raconte l'enfance des personnages de *Sous le joug*, mais semble avoir été écrit après.

Aucun roman ne paraît en 1886, du moins en volume, mais en 1887 nous voyons arriver quatre titres chez Hachette : *Le cœur et la tête*, suite de *Tranquille et Tourbillon*, *Le clan des têtes chaudes*, suivi de *Au Galadoc* (vie d'une famille nombreuse, bretonne, avec des aînés au caractère très marqué, un père perdu par son veuvage, et une petite sœur qui doit remplacer la mère auprès du bébé et être raisonnable pour tout le monde), et *Parisiens et Montagnards* (le seul roman de notre auteur à évoquer une villégiature en Suisse, où elle semble ne jamais s'être rendue). Cette année est celle du « début de la fin » : Zénaïde doit faire face au décès de sa sœur, puis à celui de son mentor, la Princesse de Sayn-Wittgenstein, et enfin à la maladie qui la touche pour la première fois de sa vie : elle subit une crise cardiaque et doit désormais prendre de grands ménagements avec sa santé, ce dont elle n'avait pas l'habitude. La disparition de ses correspondantes habituelles nous prive malheureusement d'informations sur ses sentiments intimes.

Pourtant sa production ne ralentit pas. En 1888 sortent *L'exilée du Val Argand*, fin de la trilogie commencée avec *Tranquille et Tourbillon*, chez Lecoffre, *De trop* (les enfants d'Argency, remontés par une vieille tante contre leur jeune belle-mère font tout pour échapper à sa douce influence) et *Les premières pages* (Bénédicte, livrée à une tante indélicate qui veut favoriser ses enfants, espère sauver la propriété bretonne de son grand-père à laquelle elle est très attachée) chez Hachette. En 1889 *Cœur muet* (l'idiot du village recueille et soigne la petite fille d'un saltimbanque de passage, un noble déchu devenu artiste photographe, mais plus tard le père veut récupérer sa fille) et *Loyauté* (une jeune fille, par fidélité à sa meilleure amie, veut renoncer au jeune homme qu'elles aiment toutes les deux) chez Hachette. En 1890 *Bengale*, fin de la trilogie commencée avec *Le Clan des têtes chaudes*, et *Rayon de Soleil* (Amélie, élevée par ses grands-parents, retourne dans sa nombreuse famille qui a bien besoin de son influence apaisante).

Zénaïde s'éteint le 19 décembre de cette année là. « *La veille de sa mort*, [nous dit son neveu], *malgré un froid intense, elle passa une partie de la journée à faire des démarches pour venir en aide à une ancienne élève de l'Ecole professionnelle, qui, mal mariée, courait de grands dangers pour son âme. La pauvre jeune femme était venue avec confiance frapper à sa porte. N'écoutant que son zèle apostolique Zénaïde voulut s'occuper elle-même de cette infortune. S'exposant à la température trop rigoureuse pour son état de santé, elle rentra bien malade et se coucha de bonne heure.* » Le lendemain

matin sa domestique la trouva inconsciente, le médecin ne put rien faire pour la ranimer, et c'est l'abbé Graffin, de l'Institut Catholique qui venant célébrer la messe au couvent, accompagna son agonie de ses prières, avec Mère Saint Pierre. Ses obsèques furent célébrées à l'église Saint François-Xavier, sa paroisse, par le curé et l'abbé Fonssagrives, aumônier du Cercle Catholique du Luxembourg (un groupement d'étudiants animé par les jésuites). Le cercueil fut ensuite transporté à la gare Montparnasse et avant son départ pour la Bretagne deux discours furent prononcés. Le comte de Larmandie, délégué de l'Association des gens de lettres, salua en elle « *une infatigable ouvrière de la plume* » soulignant la difficulté de son engagement auprès des jeunes : « *La distinction et l'honnêteté de son talent la vouaient à un ordre de travaux aussi difficiles que modestes. Elle ne tenait point aux faveurs de la multitude dévergondée ; elle voulait que ses écrits fussent à la portée des jeunes âmes, pour les instruire sans les dévoyer, pour les émouvoir sans les flétrir. [...] Ce fut une ardente chrétienne.* » Et il ne lui fait pas grief d'avoir arboré si ouvertement ses options religieuses : « *La société des gens de lettres admet toutes les convictions. Sur le vaste champ où l'on moissonne la pensée, nous ne repoussons aucun symbole, aucune croyance* ».

M. Terrat, président du Cercle Catholique des Etudiants, lui, rapporte une confidence de Zénaïde, faite une semaine avant sa mort ; confidence qui est une des clés de lecture de son œuvre : « *C'est une terrible responsabilité que d'écrire pour la jeunesse ! Qui sait si, par un seul mot, on n'a pas froissé, on n'a pas abaissé pour la vie ces âmes en formation ? Du moins, quand je m'examine froidement, sincèrement, je puis me rendre cette justice de n'avoir pas écrit une phrase qui ne fût pour l'amélioration des âmes.* »

Zénaïde fut ensuite inhumée au cimetière de Locmariaquer. Son neveu y fit transporter aussi les restes de sa mère et de sa sœur. On peut voir aujourd'hui encore sa tombe de granit, ornée d'un menhir qui abrite un crucifix.

En 1891 Hachette publie encore *Papillonne* (pour la première fois, on voit l'héroïne se révolter contre un père inexcusable dont l'incurie provoque la ruine familiale) dont le manuscrit avait été envoyé par Zénaïde quelques jours avant sa mort. Comme nous l'avons dit, c'est en 1897 seulement que paraîtra *Mon dernier livre* chez Oudin. En 1950, sous le titre de *Caline jeune fille*, Hachette éditera une suite de *Caline* ; achevée par une

soi-disant nièce nommée Marie-Zénaïde (une invention de l'éditeur ?), le texte est d'une banalité décourageante, et on n'y reconnaît rien du ton de l'auteur. Mais la tentation était grande sans doute pour Hachette de commercialiser un nouveau titre d'un auteur dont l'œuvre était encore un succès de librairie un demi-siècle après sa mort.

Epilogue

En effet, l'ensemble de son œuvre survivra longtemps à Zénaïde et fera les délices des jeunes (et moins jeunes) lecteurs pendant plusieurs générations. Laurence Chaffin montre comment Georges Fleuriot, l'un des neveux de la romancière, a su négocier avec Hachette pour faire fructifier, au profit de toute la famille, le potentiel économique que représentait son œuvre. Quand en 1866, Zénaïde saluait la disparition de M. Lecoffre par ce compliment sincère : « *Il laisse une magnifique fortune à ses enfants ; ils la lui doivent tout entière, car elle était le résultat d'une activité prodigieuse, d'un remarquable sens pratique des affaires, de l'emploi intelligent de son autorité qu'il ne compromettrait jamais* », elle était bien loin d'imaginer qu'à sa propre mort ses neveux pourraient lui adresser les mêmes remerciements.

Un succès durable de 1890 à 1940

Aujourd'hui tombée dans le domaine public, son œuvre romanesque fut rééditée, pour la plus grande partie, jusque dans les années 30 en France. En Angleterre, six titres furent traduits de son vivant de 1873 à 1888, mais apparemment sans rééditions. En Allemagne, on identifie huit traductions qui commencent en 1877 mais dont les rééditions cessent avec la Première guerre mondiale. En Italie c'est aussi huit titres qui seront traduits, à partir de 1881, et l'on trouve des rééditions jusqu'en 1966. En Espagne on trouve dix-neuf titres de notre romancière, qui sont essentiellement diffusés depuis la Deuxième guerre mondiale et jusqu'en 1963 : l'ordre moral du franquisme semble avoir apprécié les options politiques et religieuses de la romancière bretonne, et la population espagnole encore très rurale pouvait s'identifier à un modèle social passé de mode en d'autres lieux.

Les témoignages abondent pour prouver le succès de Zénaïde pendant cette

période. La duchesse d'Uzès-Mortemart, qui connaissait la romancière pour avoir partagé son engagement dans les écoles professionnelles, déclarait en 1898 : « *Quelle est celle d'entre nous, femmes aujourd'hui mère, grand'mère même, à qui ces titres : **Alix, le Petit chef de famille, Ce pauvre vieux, Marga, Mandarine, Monsieur Nostradamus, et tant d'autres, ne rappellent des heures de jeunesse délicieuses ? La liste s'est encore accrue depuis ; et après nous avoir charmées, Zénaïde Fleuriot a charmé nos filles. Elle charmera encore nos petites-filles, car ses livres, conservés dans nos bibliothèques aux meilleures places, sont de ceux dont deux ou trois générations de lectrices n'épuisent pas l'intérêt toujours jeune, comme les sources d'où il émane : la foi, le besoin d'idéal, la bonté.*** » Il est intéressant de noter que c'est avec le même argument du plaisir de lecture que la Duchesse recommande les romans de Zénaïde Fleuriot aux jeunes filles de l'aristocratie et Henry Jouin aux jeunes gens des cercles ouvriers.

Dans les archives de la famille Puel, on lit dans la correspondance échangée par deux cousines qui avaient 15 ans en 1891, de nombreuses allusions aux romans de Zénaïde, qui semblent faire partie de leur quotidien : « *Maman m'a donné **En congé par Mademoiselle Fleuriot**. Il a l'air très intéressant. L'histoire se passe en Bretagne.* » (lettre du 13 mai 1891) « *Je viens de lire **Réséda** . Je suis sûre que cela te plaira, c'est très joli et peut être lu par des jeunes filles de notre âge. On dirait qu'une partie de ce livre a été écrite pour des enfants. La scène se passe comme toujours en Bretagne, mais il n'y a pas là une jeune fille de grande beauté, et presque aucun type de Mademoiselle Fleuriot. Si, cependant, les demoiselles de Castelcoz sont la représentation de Mlle Antoinette et de ses sœurs dans **Un fruit sec**.* » (lettre du 8 janvier 1893) « *J'ai lu **Faraude**, c'est charmant et j'ai ri de bon cœur à certains passages.* » (lettre de février 1893) « *J'ai lu **Eugénie de Bauval** , quelle monotonie ! Jamais on ne vous raconte un fait, on croirait plutôt lire un rapport. Et les quelques mots prétendus spirituels sont terriblement bêtes. Et puis cette idée de faire enterrer le cœur de Marie dans un parc, je trouve cela affreux. Je viens de lire **Bengale**, c'est ça qui est intéressant. A présent, je voudrais avoir **Au Galadoc**.* (lettre du 30 avril 1894)

François Mauriac (1885-1970) a une attitude plus ambiguë lorsque, devenu vieux, il parle de ses lectures de jeunesse. Il se souvient que sa mère allait lui choisir des lectures à « l'Œuvre des bons livres », en se posant la question « Est-ce pour lui ? » et, nous dit Mauriac, « *ses scrupules rendaient la réponse redoutable : ils me condamnaient à Zénaïde Fleuriot* ». Pourtant il avoue à Jean Lacouture que la lecture des ***Pieds d'argile*** lui avait ouvert des horizons sur la psychologie féminine.

*« Aucun livre ne m'a plus profondément ému qu'un très chaste roman que j'adorais quand l'avais 14 ans et qui s'appelait les **Pieds d'argile**. C'était l'œuvre d'une vieille demoiselle pleine de vertu mais aussi d'imagination et de sensibilité : Zénaïde Fleuriot. L'héroïne des **Pieds d'argile** répondait au beau nom d'Armelle Trahec. C'était une jeune personne rousse avec des taches sur la figure... Quand un journaliste me demande quels maîtres m'ont le plus influencé, je parle de Balzac et de Dostoïevski, mais je n'ose pas parler de Mademoiselle Fleuriot ».*

Max Jacob (1876-1944) se confiant à René Villard, l'académicien Alain Decaux (1925-) ou Simone de Beauvoir (1908-1986) dans ses ***Mémoires d'une jeune fille rangée***, se souviennent de l'avoir lue enfant.

Dans les Cahiers de l'Iroise, pour le centenaire de la mort de Zénaïde, Jehan Despert évoque avec émotion ses souvenirs de lecture : « *Votre langue me plaisait, tant sa simplicité et sa clarté étaient évidentes, et je me jetais littéralement sur tous les livres de vous qu'il m'était permis d'acquérir. Ils coûtaient deux francs en 1930, si mes souvenirs sont exacts, et je guettais avec impatience le moment où ma tirelire contiendrait cette somme pour acheter, « chez Thomas », le livre longtemps convoité. [...] Et surtout qu'on ne vienne pas me dire qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Toute votre vie et toute votre œuvre nous prouvent le contraire. Merci, Zénaïde Fleuriot ! »*

D'ailleurs dans la première moitié du XXe siècle, la romancière est tellement connue que son nom semble passé en proverbe. Francis Jammes la cite de façon

incongrue dans l'*Elégie seconde* du *Deuil des primevères*.

« *Et si tu n'as pas vu ce joli sentiment / que Zénaïde Fleuriot a nommé l'amour / je te l'expliquerai lentement, lentement, / comme si tu hisçais ta bouche vers ma bouche, / avec tes genoux ronds pressés à mes genoux. / Alors, tu verras ce sentiment qui est l'amour, / que l'on cache beaucoup et dont on parle tant.* »

On trouve aussi une allusion à Zénaïde dans le *Knock* de Jules Romains en 1923, mais là l'intention est nettement satirique. La femme du docteur Parpalaid profère des banalités pour détourner l'attention du docteur Knock : « *Sur le parcours le paysage est délicieux. Zénaïde Fleuriot l'a décrit dans un des ses plus beaux romans, dont j'ai oublié le titre.* » Et Annie Angremy explique en note : « *Zénaïde Fleuriot (1829-1990), auteur d'une bonne centaine de romans et nouvelles à tendance chrétienne et moralisatrice, connut un grand succès auprès du public féminin, instaurant une "littérature pour jeunes filles", qui devint très vite une référence caricaturale. Jules Romains, bien évidemment, ne fait là allusion à aucune œuvre précise de Zénaïde Fleuriot. Quelques décennies plus tard, les œuvres des très prolixes romanciers qui signaient Delly seront citées dans la même perspective.* »

Des anecdotes couraient en effet, dans les milieux anti-cléricaux. Dans un article conservé à la Bibliothèque Marguerite-Durand à Paris, Lucien Descaves en 1934 ironise sur les rééditions de Hachette : « *Elle a encore des lectrices !* » et il rapporte une anecdote, invérifiable mais qui montre bien quel était l'angle d'attaque de ses opposants qui font d'elle une vieille fille bigote : « *Elle dirigeait aussi une Semaine des familles à laquelle Paul Féval, converti, donnait de la copie. C'est à lui qu'arriva cette aimable aventure. En adressant à l'auteur du **Bossu**, des épreuves à corriger, Mlle Fleuriot lui demanda d'en enlever le mot luxure condamné par saint Paul ajoutait-elle. Féval qui avait beaucoup d'esprit et du meilleur, s'exécuta aussitôt en ces termes : « Prière à MM. les compositeurs de prendre ce mot avec des pincettes et de le reporter dans le **Catéchisme du diocèse de Paris**, où je l'ai trouvé. »*

Sans doute y eut-il d'autres critiques, dont nous n'avons pas connaissance, car l'abbé Bethléem qui à partir de 1905 a publié des listes de livres à lire ou à proscrire, affirme : « *On a fait observer justement que, si cette romancière avait été immorale comme George Sand, elle eût été célébrée comme une femme de génie ; mais elle fut*

chrétienne, et la réclame, presque exclusivement faite par des hérauts boulevardiers, l'a ignorée et laissé ignorer. » Lui en revanche entreprend de classer les romans en six catégories, « selon qu'ils respectent plus ou moins les prescriptions de l'Eglise et les lois de la morale chrétienne ». L'œuvre de Zénaïde est presque tout entière répartie dans les trois dernières catégories : « Romans honnêtes qui peuvent être lus sans danger par des jeunes gens et jeunes filles sagement formés », « Romans propres à intéresser la jeunesse et qui peuvent être généralement laissés entre toutes les mains », « Romans enfantins ou histoires amusantes pour les petits jeunes gens, les petites filles et les enfants ». Encore émet-il des réserves quant à certains romans comme la **Vie en Famille** : « A noter qu'un certain nombre de ces livres renferment des descriptions de fêtes mondaines, dont l'abondance et l'éclat pourraient inquiéter des personnes peu instruites et les gens de la campagne. » Cette légère critique vient du souci de ne pas risquer d'enflammer les imaginations et d'éveiller l'envie. Mais l'approbation globale qu'il donne à l'œuvre de Zénaïde permettait aux parents de joindre l'utile à l'agréable et d'offrir à leurs enfants des livres, certes validés par un censeur rigoureux, mais que les enfants avaient, nous l'avons vu, plaisir à lire.

Loin des polémiques, les historiens de la littérature de jeunesse, dans la première moitié du XIXe siècle, lui attribuent un rôle important dans l'évolution des livres destinés aux jeunes.

Marie-Thérèse Latzarus, dans sa thèse en 1923, après avoir étudié la comtesse de Ségur dans le chapitre des « tendances réalistes », classe Zénaïde dans celui des « tendances idéalistes ». Elle note la propension de la romancière à l'autobiographie : « Il semble que ce soit presque uniquement dans sa propre vie et dans celle de ceux qui l'entourent que Zénaïde Fleuriot ait trouvé les éléments de la plupart de ses romans » et constatant son succès persistant, l'attribue « à ce que les enfants qu'elle met en scène accomplissent des besognes d'homme avec les faibles ressources dont leur âge dispose. » Elle émet tout de même quelques réserves : « La foi, la famille et la nature, semblent être vraiment les trois cordes de sa lyre. On ne saurait se dissimuler que, de ce fait, ses ouvrages sont quelque peu uniformes et que bon nombre de ses héros et de ses héroïnes se ressemblent à s'y méprendre. Ce qui change c'est la vie de ses personnages plutôt que leurs attitudes ou le cadre dans lequel ils se meuvent. » Malgré tout elle admire en

particulier chez Zénaïde les personnages de servantes, et ces héros « *énergiques et tendres, chez lesquels la vie du cœur a une remarquable intensité.* » Et elle situe ainsi l'apport de la romancière dans la littérature de jeunesse : « *Elle a mis dans la littérature enfantine, non pas ce caractère romanesque qui n'apparaîtra que plus tard, mais ce mouvement, cette vie qui manquaient aux œuvres de ses prédécesseurs.* » Et la prépondérance donnée par Zénaïde à la moralité est telle que Thérèse Latzarus conclut : « *Elle a fait plus et mieux, car elle a su maintenir ses héros à ce qu'elle appelait cette « altitude intérieure » qui fait que l'enfant ne peut lire ses œuvres sans se sentir meilleur. Le secret de cette influence réside, sans nul doute, dans « cette perpétuelle jeunesse et cet irrassiable amour d'idéal » qu'elle reconnaît en elle.* »

En 1950, Jean de Trigon dans son *Histoire de la littérature enfantine*, fait encore une bonne place à notre romancière. Il affirme même que ses livres pour enfants (en écartant ceux destinés aux jeunes filles), « *sont encore avec ceux de la comtesse de Ségur et de Mme Colomb, les plus demandés dans les bibliothèques et les librairies.* » Et contre les critiques qui se faisaient jour il proteste : « *Il y a un certain mordant, une acuité contenue en ces histoires que l'on a voulu ranger dans la littérature à l'eau de rose, et la connaissance des âmes y est assez profonde, surtout en ce qui concerne les subtilités féminines avec leurs délicatesses, leurs dissimulations et leurs élans. Il y a des silhouettes de vieilles dames et de servantes qui vivent intensément. [...] Elle est vivante, elle sait conter, ses personnages sont bien campés ; on les voit, on les entend, on les connaît. Son style, sans grande originalité, est agréable, coulant, suffisamment classique et clair, alors que tant d'auteurs pour collections « toutes mains » répandent aujourd'hui une prose huileuse, farcie d'épithètes, truffées d'images usées, parfois même de lourdes fautes. Jamais Zénaïde Fleuriot ne nous laisse aux lèvres ce goût de crème douceâtre et vaguement tournée qui écœure, car sa phrase est nette, sans prétention et il y transparait une sensibilité sans faiblesse bâtie sur les assises d'une morale droite.* »

Une condamnation sans appel : les années 1960-1970

Cet aspect incontournable de la morale chrétienne dans l'œuvre de Zénaïde a fait son succès ou induit son rejet, selon les valeurs admises par les générations successives. Car dans les années 1960 le ton change radicalement. La morale chrétienne traditionnelle est ouvertement remise en cause dans les milieux catholiques français ; et Hachette cesse de rééditer les romans de Zénaïde qui ne sont plus portés par des prescripteurs.

Dès 1959, c'est une condamnation sans appel qui tombe des lèvres de Marc Soriano dans son *Guide de la littérature enfantine* : il parle de son "manque de cœur", de sa "sensibilité à fleur de larmes" et de sa "volonté d'ignorer les vrais problèmes". D'ailleurs il englobe dans le même opprobre Julie Gouraud, Victorine Monniot et la comtesse de Ségur. Et dans la réédition de 1974, Zénaïde figure encore à l'index, mais la référence ne correspond plus à rien, sa notice a disparu.

C'est encore plus net avec François Caradec. Dans son *Histoire de la littérature enfantine*, l'anathème est jeté définitivement sur cette romancière, et la notice qu'il lui consacre est un chef d'œuvre de parti pris et de mauvaise foi. On peut y lire que : « *Née à Saint-Brieuc, elle écrivit d'abord sous le pseudonyme anagrammatique et prétentieux d'Anna Ediane de Saint-B. Ses œuvres resteront le type des « romans pour jeunes filles » ; c'est une conteuse, mais à l'eau de rose. Elle eut un grand succès, parce qu'elle avait son public de fillettes élevées chrétiennement et bourgeoisement au couvent.* »

Et dans l'Espagne post-franquiste, c'est le même son de cloche ; Carmen Bravo-Villasante, dans son dictionnaire des auteurs de la littérature enfantine mondiale, définit Zénaïde comme « *Autora de numerosas obras para jovencitas, en el estilo que podría clasificarse como novela rosa* ». Il n'est pas besoin de traduire pour comprendre que son oeuvre est condamnée là aussi sous l'étiquette infamante de « romans à l'eau de rose ».

Denise Dupont-Escarpit est plus nuancée dans son ouvrage sur la *Littérature d'enfance et de jeunesse* : elle parle, de façon subjective, d'une « *lecture qui fait naître l'ennui* » par « *un désir d'édification permanent* » qui « *ne peut se faire oublier* » ; mais elle reconnaît tout de même chez Zénaïde des qualités littéraires en particulier « *un sens du récit et de l'expression enfantine dans les dialogues* ».

Ces dialogues, Ganna Ottevaere-van Praag les étudie dans *Le roman pour la jeunesse*. Elle trouve que Zénaïde « *donne trop de poids à la conversation qui, dans ses*

œuvres est rarement anodine, mais au contraire, exagérément prodigue de données choisies en fonction d'un combat idéologique ». Elle prend aussi pour exemple l'explication du jeune Raoul Daubry à propos de l'Alsace et la Lorraine : « *C'est le nom de deux provinces que l'Allemagne a volées à la France* ». Au lieu d'y voir avec elle une intention de l'auteur, on pourrait rétorquer que dans la bouche d'un garçonnet d'une dizaine d'années, vers 1873 cette réplique est parfaitement vraisemblable. Elle reconnaît tout de même que « *lorsque les enfants parlent entre eux, une impression de spontanéité se dégage parfois du dialogue, entre autres [...] quand les petits conversent de ce qui les intéresse : jeux et joujoux, animaux...* »

Une redécouverte ?

Dès 1985 pourtant, Jacques Chupeau rend sa juste place à Zénaïde dans une contribution d'une trentaine de pages à un ouvrage collectif sur ***L'enfance et les ouvrages d'éducation***. Se situant au-delà des vieilles polémiques entre laïcs et cléricaux, il présente objectivement son œuvre avec ses qualités, ses défauts, son succès passé et surtout l'intérêt qu'elle présente aujourd'hui pour l'historien de la littérature. Il se dit par exemple « *frappé par le souci que Zénaïde Fleuriot a manifesté, tout au long de son œuvre, d'ouvrir le roman pour la jeunesse aux difficultés de la vie. Les problèmes d'argent sont abordés avec franchise en vue d'initier les lecteurs aux responsabilités de la gestion domestique, et la question du travail féminin n'est pas éludée.* »

Mais le grand « réhabilitateur » de Zénaïde, c'est certainement Francis Marcoin. Loin des préjugés, il tente de cerner la personnalité littéraire de Zénaïde, notamment en la comparant à la comtesse de Ségur : « *Plus sentimentale, plus portée vers la dévotion ou vers la nostalgie de l'ancien temps, elle se révèle en même temps plus éprise de pittoresque ; nombre des ses livres, par exemple **Cadok**, se situent en Bretagne au bord de la mer : originalité des paysages, mais aussi des personnages et de leur parler. Elle est tout aussi capable d'attendrissement naïf et de style caustique et nerveux. Il y a du Balzac chez elle, beaucoup plus que chez la Comtesse.* » En 1992, sous la rubrique ***Lecture anachronique***, il propose dans la Revue des livres pour enfants, une présentation de

Cadok, ce « roman étonnant, qui conforte et détruit à la fois l'attente que nous pouvons avoir en ouvrant un livre de Zénaïde Fleuriot ». L'une des idées que développe Francis Marcoin en toute occasion est que le cas de Zénaïde est plus complexe qu'il n'y paraît, et présente des ambiguïtés qu'il serait intéressant d'étudier. D'ailleurs il dirige Cécile Akil-Plessix, à l'université d'Artois, dans la préparation d'une thèse à l'intitulé prometteur : « Zénaïde Fleuriot, une écriture de la contradiction ».

Même en dehors du monde universitaire, certains découvrent avec bonheur la saveur des romans de Zénaïde Fleuriot. En 1993, dans la Chronique de Landévennec, Frère Marc fait part de son enthousiasme pour la romancière et la rattache même à la grande tradition des Anciens : « Là où elle excelle, [...] c'est à retracer les sentiments intimes de ses personnages et leur évolution au fil de l'action : bourgeois et bourgeoises compassées, avaricieux, mégalomanes, capricieux, servantes futées, enfants gâtés, tout cela est fort bien croqué. Il y a chez elle du La Bruyère ; elle a d'ailleurs toujours porté sur le monde qui l'entoure un regard légèrement ironique : comédie humaine ! »

Petit à petit, en même temps que la littérature de jeunesse devient un objet d'étude reconnu, Zénaïde, commence à retrouver la place qui lui est due dans l'histoire de la littérature. Ainsi en 2001 dans un numéro des Cahiers Robinson consacré à Hector Malot, Cécile Akil-Plessix propose une étude comparative entre *Sans nom* (1866), ouvrage peu connu de Zénaïde et le célèbre *Sans famille* (1878) ; pour conclure d'ailleurs à un certain nombre de similitudes et de motifs communs.

Laurence Chaffin-Lévêque a soutenu en 2001 un mémoire, déjà cité, *Zénaïde Fleuriot ou de l'éducation des filles par le roman*, dans lequel elle étudie entre autres les contrats passés entre la romancière et la maison Hachette. Son analyse de l'oeuvre de Zénaïde souligne bien l'ampleur du champ qui reste à explorer.

Et même aux Etats-Unis, Zénaïde suscite sympathie et intérêt. Une enseignante de français et d'espagnol au Lycoming College en Pennsylvanie, Amy Cartal-Falk, va faire paraître prochainement un article qui sera intitulé *La petite Fadette and Les petites filles modestes : George Sand and Zénaïde Fleuriot*, fruit d'une communication faite lors d'un colloque organisé par les Amis de George Sand. Ayant découvert Zénaïde par la médiation d'un professeur de français, au cours de ses études, elle lui a consacré sa thèse

en 2002.

Ce mouvement pourrait se poursuivre. En France deux éditeurs ont proposé récemment des rééditions, parfaitement anecdotiques : Casterman en 1994 avec *Le petit chef de famille*, dans la collection « Des grands classiques à découvrir ou à redécouvrir » et L'Harmattan en juin 2004, *Raoul Daubry chef de famille* dans la collection « Les introuvables ».

Mais grâce à la Bibliothèque nationale de France et à la Bibliothèque numérique Gallica, ce patrimoine est progressivement rendu à nouveau disponible : au début du mois de septembre 2005, neuf romans et la biographie écrite par son neveu étaient déjà consultables en ligne. Il reste à espérer que la totalité de ses quatre-vingt-deux ouvrages soient un jour ainsi mis à la disposition des chercheurs du monde entier, et non pas seulement les titres encore présents chez de nombreux bouquinistes.

Conclusion

Il faudrait un travail beaucoup plus long pour cerner tous les aspects de cette vie riche. Nous n'avons trouvé aucune étude sur l'impact de son œuvre dans les pays où elle a été traduite. Il nous a manqué également une biographie étoffée sur la Princesse de Sayn-Wittgenstein et le rôle qu'elle a joué dans les lettres et les arts au XIXe siècle ; un tel ouvrage permettrait peut-être de comprendre quelle place occupait dans son esprit la jeune romancière bretonne que lui recommandaient les jésuites.

A l'issue de ce travail, nous ne pouvons que déplorer également que ses livres ne soient plus présents que chez les bouquinistes, et encore de façon partielle. Le besoin se fait sentir d'une édition complète de son œuvre dans le genre de celles que les éditions Laffont font paraître dans la collection Bouquins. Cet important corpus, réuni en quelques volumes offrirait une mine aux chercheurs. On peut déplorer que l'auteur n'ait pas eu l'idée géniale de Balzac de mettre en relation les personnages de son œuvre, la galerie de portraits qu'elle a croqués en aurait pris beaucoup de relief.

Et l'on se prend à rêver à tous les aspects de cette œuvre que l'on pourrait alors étudier commodément.

1) Des études factuelles

- la guerre de 70 et la Commune pour les historiens
- la vie quotidienne au XIXe pour les sociologues : la médecine, l'argent, les vacances
- la représentation de la Bretagne

2) Des études sur la psychologie et la sociologie

- les portraits de femmes dans ses romans
- le rôle des hommes
- l'éducation des enfants : formation intellectuelle, formation morale, hygiène de vie
- les rapports mère-fils (d'une peinture à l'évidence pré-freudienne !)
- les rapports mère-fille (tout aussi pré-freudiens !)
- les relations à l'intérieur des familles
- la peinture du mariage

3) Des études sur la conception philosophique de la vie

- l'optimisme / pessimisme dans cette oeuvre
- le statut de la beauté physique
- signification et symbolique de l'opposition de la ville et de la campagne

4) Des études littéraires

- Comparaison avec les romans d'Honoré de Balzac ou de George Sand : une manière différente de traiter les mêmes questions.
- Comparaison avec les romans de Jeanne Colomb (1833-1892), fille d'un médecin protestant et auteur de romans bretons

Ce parcours achevé, nous espérons avoir montré l'injustice qu'il y a à cantonner l'œuvre de Zénaïde Fleuriot dans la définition « d'oeuvres pour jeunes filles » ou de « bluettes sentimentales ». On peut ne pas apprécier les options militantes affichées par l'auteur, mais il y aurait mauvaise foi à ne pas reconnaître l'ampleur et l'impact de son

œuvre. La verve gentiment caustique avec laquelle elle croque ses contemporains pourrait faire les délices de nouvelles générations en mal de racines et qui découvrirait là un art de vivre en société.

Bibliographie "primaire"

Nous présentons en première partie, par ordre chronologique, ce que Zénaïde Fleuriot a fait paraître dans différents journaux et revues, d'après le dépouillement fait par René Kerviler dans les *Bio-bibliographies bretonnes*. Il reste à dépouiller Le journal de la jeunesse, de 1875 à 1890. Cette liste ne prétend pas à l'exhaustivité.

En deuxième partie nous présentons ses livres par ordre chronologique. Lorsqu'il y a divergence entre la date de parution indiquée par René Kerviler et celle que nous avons pu constater dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de France, nous donnons la préférence à ce dernier, qui se fonde sur le dépôt légal. Cette liste de livres est exhaustive et comporte 82 ouvrages, dont 75 romans ou recueils de nouvelles, 2 livres de poèmes, 1 recueil de pièces de théâtre, 3 reportages et 1 recueil d'articles.

En troisième partie nous présentons les rééditions faites au XXe siècle, mais sans mentionner les nombreuses rééditions faites par la librairie Hachette, qui dans les années 1930 a donné une nouvelle vie à ce corpus en faisant ré-illustrer les romans de Zénaïde Fleuriot par des illustrateurs contemporains. On peut noter deux parutions, sous des titres différents de celui d'origine, dans la revue Foyer-romans éditée à Reims, et un hapax, chez Casterman.

En quatrième partie, dans les rééditions du XXIe siècle, on note un autre hapax (mais sur un siècle qui ne compte encore que 5 ans, le terme d'hapax est peut-être prématuré), et une offre numérique dont on peut espérer qu'elle tendra à l'exhaustivité dans les années à venir.

En cinquième et dernière partie nous avons regroupé les traductions. La consultation du Karlsruher Virtueller Katalog (<http://www.ubka.uni-karlsruhe.de>) qui interroge les catalogues des bibliothèques allemandes, autrichiennes et de plusieurs bibliothèques nationales dans le monde, ainsi que des catalogues de libraires d'occasions, fait apparaître un certain nombre de traductions. Nous proposons, classée par ordre alphabétique du titre français (quand nous pensons pouvoir l'identifier) la liste, non-exhaustive, des titres que nous avons ainsi repérés. Nous donnons toutes les dates d'éditions rencontrées car il importe autant de savoir si les premières traductions ont été faites du vivant de l'auteur que de connaître la date la plus tardive à laquelle son œuvre a été commercialisée.

Articles, nouvelles, feuilletons et collaborations à différentes revues

La fontaine au moine rouge, in La France littéraire, artistique et scientifique, Lyon [nouvelle reprise in *Souvenirs d'une douairière*] 1857

Une heure d'entraînement, in La France littéraire, artistique et scientifique, Lyon [nouvelle reprise in *Marquise et pêcheur*] 1858

Premier chagrin, in La France littéraire, artistique et scientifique, Lyon [poésie reprise in *A l'aventure*] 1858

Bretagne et Bretons, in La France littéraire, artistique et scientifique, Lyon [sonnet repris in *A l'aventure*] 1858

Un projet d'avenir, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, août 1859

La vie en famille, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, juillet 1860

Ce qui vient au son de la flûte s'en retourne au son du tambour, in La Revue de Bretagne et de Vendée, Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1860, [sous le pseud. d' Anna Ediane]

Sous le même toit (sic), in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1861

Heurts et malheurs, in Le Journal des jeunes personnes, Paris, [s.n.], 1861

Réséda, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1862

Une héroïne de roman, in La Revue de Bretagne et de Vendée, Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1862

Un cœur de mère, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, décembre 1862-1863

Babils d'hiver et *Causeries d'été*, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1863, [sous le pseud. de Camille du Royou]

Les Prévalonnais, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1863 et 1864

La mariée de la mort, in La Revue de Bretagne et de Vendée, Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1864

Les deux clercs [*Mon sillon*], in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1865

Souvenirs d'un vieux campagnard, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1865

Ce que femme veut, Dieu le veut, saynète, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1865

Le couronnement de Notre-Dame d'Espérance à Saint-Brieuc - Les fêtes de Brest, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1865

Causeries d'hiver, in Le causeur breton, [s.l.], [s. n.], 1865

La pupille de Jacques Hubert, in Le causeur breton, [s.l.], [s. n.], 1865.

La clef d'or, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1865 et 1866

La fille du serrurier, in Le causeur breton, [s.l.], [s. n.], 1866

Le rêve de l'oncle Maurice [L'oncle trésor], in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1866

Histoire intime, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1866, [sous le pseud. de Calixte de Valanguy]

Adieu, poésie, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1867 [repris in *A l'aventure*].

Alix, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, décembre 1867

La cueillette des nénuphars - Ma grand'sœur - Un lis brisé, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1868

En pleine campagne, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1868-1869

Mes héritages, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1870

La Fête Dieu - La place de Lannion, etc., in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1870

Le conscrit breton, poésie, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1870

Une échappée, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1872

Notes d'un bourru (sur le siège de Paris), in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1872.

Aigle et Colombe, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1872 et 1873

Il est doux de mourir, poésie, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1873

Le petit chef de famille, in Le journal de la jeunesse, Paris, 1873

Les pieds d'argile et Armelle Trahec, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1873 et 1874

En congé, in Le journal de la jeunesse, Paris, 1874

Bigarette, in Le journal de la jeunesse, Paris, 1874

Une idole - Une carte poste - Les ventes, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1874

Plus tard (suite de *Le petit chef de famille*), in Le journal de la jeunesse, Paris, 1875

La Charité - L'Espérance - La Foi - La fête des morts - Les rogations - Un coup d'œil sur Londres - La première confession - La mort de M. Rio, etc., in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1875

Raoul Daubry (suite de *Plus tard*), in Le journal de la jeunesse, Paris, [date inconnue]

La charité moderne - L'échelle de Jacob - L'église du vœu national - Les pèlerins - Un fruit sec - Barba la fileuse - etc., in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1876

A la poésie - La veille de la Fête-Dieu, poésies, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1876

De l'esprit pratique - Le palais Farnèse, etc., in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1877

Les danseurs bretons - Les fourneaux économiques - Jeanne d'Arc - Léon XIII - Le règne de Pie IX - Les pêcheuses, etc., in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1878

Au mois de mai, poésie, in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1878

Les écoles ménagères - L'exposition universelle, etc., in La Semaine des Familles, Paris, J. Lecoffre, 1879

Tombée du nid, in L'ouvrier, Paris, Blériot, 1881, [suite de *Mandarine*]

Livres

Souvenirs d'une douairière, Paris, Dentu, 1859, [sous le pseud. d' Anna Edianez de St-B.]

Marquise et pêcheur - Matoche la maudite - Deux destinées - Une heure d'entraînement, Paris, A. Bray, 1860

Une famille bretonne, Paris, Bray, 1861

Eve, nouvelles, Paris, Dillet, 1861

La vie en famille, Paris, Bray, 1861

Sans beauté, Paris, Dillet, 1862

Réséda, Paris, Bray, 1863

Un cœur de mère, Paris, Dillet, 1863

Histoires pour tous, nouvelles, Paris, Blériot, 1863

Yvonne de Coatmorvan, Paris, Dillet, 1864.

Au hasard. Causeries et nouvelles, Paris, Bray, 1864

Les Préalonnais. Scènes de province, Paris, Bray, 1865.

La glorieuse, Paris, Dillet, 1866

Sans nom, Paris, Bray, 1866

Le chemin et le but, suivi de *Une saison au bord de la mer*, nouvelles, Paris, Bray, 1866

La clef d'or, Paris, Dillet, 1866

Une année de la vie d'une femme, Paris, Brunet, 1867

Une chaîne invisible, Paris, Brunet, 1866

L'oncle trésor suivi de *Nos ennemis intimes*, Paris, Dillet, 1867

Petite Belle, Paris, Lyon, Lecoffre fils, 1868

Alix, Paris, Lyon, Lecoffre fils, 1868

Histoire intime, Paris, Brunet, 1868

Deux bijoux, Paris, Lecoffre, 1869

Mon sillon, Paris, Brunet, 1869

Notre passé, Paris, Brunet, 1869

A l'aventure, Paris, Lecoffre, 1870, [poèmes]

Ce pauvre vieux, Paris, Lecoffre, 1870

Une parisienne sous la foudre, Paris, Plon et Lecoffre, 1871

Entre absents, Paris, Lecoffre, 1871 [poèmes]

Notre capitale Rome, Paris, Plon et Lecoffre, 1871, [reportage]

Mes héritages, Paris, Lecoffre, 1872

Marga, Paris, Lecoffre, 1872, [suite de *Ce pauvre vieux*]

Aigle et Colombe, Paris, Didot, 1873. [Ouvrage couronné par l'Académie Française]

Le théâtre chez soi, comédies et proverbes, Paris, Dillet, 1873, [théâtre]

Aller et retour. Paris, Paray-le-Monial, Paris, Lecoffre, 1873, [reportage]

Les mauvais jours. Notes d'un bourru sur le siège de Paris, Paris, Dillet, 1873, [reportage]

Les pieds d'argile, Paris, Lecoffre, 1873

Le petit chef de famille, Paris, Hachette, 1873

*Armelle Trahec, Paris, Lecoffre, 1874, [suite de *Les pieds d'argile*]*

*Miss idéal, Paris, Lecoffre 1874, [suite de *Mes héritages*]*

Bigarette, Paris, Hachette, 1874

En congé, Paris, Hachette, 1874

Monsieur Nostradamus, Paris, Hachette, 1875

La petite duchesse, Paris, Hachette, 1876

*Plus tard, Paris, Hachette, 1876, [suite de *Le petit chef de famille*]*

Un enfant gâté, Paris, Hachette, 1877

Un fruit sec, Paris, Lyon, Lecoffre, 1877

Les aventures d'un rural, Paris, Lyon, Lecoffre, 1878

Grandcoeur, Paris, Hachette, 1879

*Raoul Daubry chef de famille, Paris, Hachette, 1879, [suite de *Plus tard*]*

Tranquille et Tourbillon, Paris, Hachette, 1879

Mandarine, Paris, Hachette, 1879

Cadette, Paris, Hachette, 1880

La rustaude, Paris, Palmé, 1880

Bonasse, Paris, Lyon, Lecoffre, 1881

*Tombée du nid, Paris, Hachette, 1881, [suite de *Mandarine*],*

*Alberte, Paris, Lecoffre, 1881, [suite de *La petite duchesse*]*

Cadok, Paris, Hachette, 1881

Charybde et Scylla, Paris, Lecoffre, 1881

Bouche en cœur, Paris, Hachette, 1882

Faraude, Paris, Lecoffre, 1882

Caline, Paris, Hachette, 1883

L'héritier de Kerguignon, Paris, Hachette, 1883, [suite de *Cadok*]

Sous le joug, Paris, Blériot et Gautier, 1883, [suite de *Gildas l'intraitable*]

Feu et flamme, Paris, Hachette, 1884

Désertion, Paris, Blériot et Gautier, 1884

Ces bons Rosaec, Paris, Hachette, 1885, [suite de *Désertion*]

Gildas l'intraitable, Paris, Hachette, 1886

Le cœur et la tête, Paris, Hachette, 1887, [suite de *Tranquille et Tourbillon*]

Parisiens et montagnards, Paris, Hachette, 1887

Le clan des têtes chaudes, Paris, Hachette, 1887

Au Galadoc, Paris, Hachette, 1887, [suite de *Le clan des têtes chaudes*]

De trop, Paris, Hachette, 1888

L'exilée du Val Argand, Paris, Lecoffre, 1888, [suite de *Le cœur et la tête*]

Les premières pages, Paris, Hachette, 1888

Il est doux de mourir, *Devant le Saint Augustin d'Ary Scheffer*, *Stabat Mater (tableau de Paul Delaroche)*, poésies, in TIERCELIN, Louis, *Le Parnasse breton contemporain*, Paris, A. Lemerre, 1889

Cœur muet, Paris, Hachette, 1889

Loyauté, Paris, Hachette, 1889

Bengale, Paris, Hachette, 1890, [suite de *Au Galadoc*].

Rayon de soleil, Paris, Hachette, 1890

Papillone, suivi de *Souvenirs de jeunesse d'un vieux campagnard : nouvelles*, Paris, Hachette, 1892

Mon dernier livre, Paris, Poitiers, Oudin, 1897

Caline jeune fille, Paris, Hachette, 1950, [par Marie-Zénaïde Fleuriot]

Rééditions au XXe siècle

Le Jardinier de la rue du Silence, Reims, Hirt et Cie, 1925, Foyer-Romans N° 51 [reprend *Une année de la vie d'une femme*]

Monique, Reims, Hirt et Cie, 1928, Foyer-roman N° 118 [reprend *Faraude*]

Le petit chef de famille, coll. Des grands classiques à découvrir ou à redécouvrir, Casterman, 1994

Rééditions au XXIe siècle

Raoul Daubry chef de famille, Paris, L'Harmattan (Les introuvables), 2004

Consultables dans la bibliothèque numérique Gallica au 3 septembre 2005

Au Galadoc, <http://gallica.bnf.fr>

Bengale, <http://gallica.bnf.fr>

La clé d'or, <http://gallica.bnf.fr>

Désertion, <http://gallica.bnf.fr>

Raoul Daubry, <http://gallica.bnf.fr>

Réséda, <http://gallica.bnf.fr>

La rustaude, <http://gallica.bnf.fr>

Sans beauté, <http://gallica.bnf.fr>

Tombée du nid, <http://gallica.bnf.fr>

Traductions de ses œuvres

En allemand :

Bigarette
geschildert,

Erlebnisse eines Hühnchens von ihm selbst

Freiburg, Herder, 1877

En congé

In den Ferien, Freiburg, Herder, 1885, 1898, 1911

Petite Belle

Die kleine Bella, Trier : Paulinus Druckerei, 1887

La petite duchesse

Die kleine Herzogin, Freiburg, Herder, 1879 et

1899

Le petit chef de famille

Das kleine Familienhaupt, Freiburg, Herder, 1895

Plus tard ou Le jeune chef de famille

Das junge Familienhaupt, Freiburg, Herder, 1895,
1910

Tranquille et Tourbillon

Windstille und Wirbelsturm, Freiburg, Herder,

1885,

1898, 1913

Un enfant gâté

Ein verzogenes Kind, Freiburg, Herder, 1884,

1896,

1910

En anglais :

Aigle et Colombe

Eagle and Dove, London, 1873

En congé

Robert's Holidays, London 1875

Le petit chef de famille

The Little Head of the Family, London, 1877

Réséda

Réséda : or Sorrows and Joys, Dublin, 1888

Sans beauté

Without Beauty : or the story of a plain woman,

Dublin,

1883

En espagnol :

Aigle et Colombe

El águila y la paloma, Barcelona, Bauza, [s.d.]

Bouche en coeur	<i>Boquita de corazón</i> , Barcelona, Molino, 1948
Cadette	<i>La pequeña</i> , Barcelona, Molino, 1947
Feu et Flamme	<i>Fuego y Llama</i> , Barcelona, Molino, 1958
Gildas l'intraitable 1959	<i>Beltán el intrepido</i> , Barcelona, Molino, 1947 et 1959
Le petit chef de famille et	<i>El jefecito de la familia</i> , Barcelona, Molino, 1943 1962
La petite duchesse	<i>La duquesita</i> , Barcelona, Molino, 1938 et 1961
Plus tard	<i>Años despues</i> , Barcelona, Molino, 1946 et 1963
Premières pages	<i>El diario de Ana</i> , Barcelona, Molino, 1942
Rayon de soleil	<i>Rayo de sol</i> , Barcelona, Molino, 1959
Réséda	<i>Reseda</i> . (El alma de una mujer), [s.l.], [s.n.], 1949
Sans beauté	<i>No era bonita</i> , Barcelona, Maucci, [s.d.] (63p.)
Tranquille et Tourbillon	<i>Tranquila y torbellino</i> , Barcelona, Molino, 1946 et 1961
Un cœur de mère, suivi de Le premier tableau <i>primer</i>	<i>Un corazón de madre, Contiene además: El cuadro</i> , Madrid, [s.n.] 1920
Une année de la vie d'une femme 1926	<i>Un año de vida de una mujer</i> , Barcelona, [s.n.], 1926
Une chaîne invisible	<i>Una cadena invisible</i> , Barcelona, Meseguer, 1943
Yvonne de Coatmorvan	<i>Yvonne de Coatmorvan</i> , Barcelona, Molino, 1945
[titre non identifié]	<i>Hermanita</i> , Barcelona, Molino, 1957
[titre non identifié]	<i>Lina</i> , Barcelona, Molino, 1960

En italien :

Aigle et Colombe stampa,	<i>Aquila e colomba</i> , Alba : Societa apostolato 1947
Bigarette Firenze,	<i>Brizzolina</i> . Disegni del pittore Corrado Sarri, Salani, 1923 et 1937
Le chemin et le but	<i>Il cammino et la meta</i> , Alba : Societa apostolato Stampa, 1944

La clef d'or *La chiave d'oro*, Modena, Tip. Pont. ed arciv. dell'Immacolata Concezione, 1903

La petite duchesse *La piccola duchessa*, Bologna, Ed. Capitol, 1956
et
1966

Tombée du nid *Caduta dal nido*, Milano, Mantegazza, 1930

Une chaîne invisible *Catena invisibile*, Milano, Lanzani, 1912
Catene invisibili, Bologna, Capitol, 1965

La vie en famille *La vita in famiglia*, Cesena, Gargano, 1881
[titre non identifié] *Il grande destino*, Bologna, Capitol, stampa 1962,
1965

En suédois :

[titre non identifié] *Perlan : berättelse för ungdom*, Stockholm, Axer Granlund : Wsterberg, 1889

En flamand :

Mon dernier livre *Mijn laatste boek*, Leiden, Van Leeuwen, 1900
[titre non identifié] *Rosamonde*, Amsterdam, D.B. Centen, 1883

Bibliographie "secondaire"

Nous citons dans cette partie les ouvrages et articles consultés au cours de notre travail. Nous les présentons par ordre chronologique d'édition.

Biographies de Zénaïde Fleuriot

Articles parus du vivant de l'auteur et notices nécrologiques

LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique*, Paris, Administration du grand Larousse universel, 1866-1876, vol. 16, p. 823

CADOUDAL, G. de, *Mademoiselle Zénaïde Fleuriot*, in L'Union du 21 novembre 1880

Gazette de France, 24 décembre 1890

Semaine des familles, 24 décembre 1890

Chronique du Polybiblion, janvier 1891

L'Hermine, janvier 1891

Articles postérieurs

ASAMBUJA, in L'Univers du 4 septembre 1897

CHERVOILLOT, L. s.j., *Zénaïde Fleuriot*, in Etudes du 5 décembre 1897, t. LXXIII, p. 630-648

UZES MORTEMART, Duchesse d', *Zénaïde Fleuriot*, in Le Correspondant, 10 avril 1898

KERVILER, René, *Répertoire général de biobibliographies bretonnes*, t. 7 Dul-Fer, Fer-Fret [Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1901], Mayenne, J. Floch, 1978

Frère Marc, *Zénaïde Fleuriot. Une Ségur bretonne ?*, in Chronique de Landévennec, 1993, n°76

LE NAIL, Jacqueline et Bertrand, *Dictionnaire des auteurs jeunesse de Bretagne*, Gourin, Keltia Graphic, 2000

MARIQUE, Pierre, *Zénaïde-Marie-Anne Fleuriot*, trad. by Joseph P. Tomas, *The Catholic*

Encyclopedia, vol. VI, New-York, Robert Appleton, 1909,
consultable en ligne : [http : //www.new.advent.org/ cathen/06102B.htm](http://www.new.advent.org/cathen/06102B.htm)

Ouvrages

FLEURIOT-KERINOU, Francis, *Zénaïde Fleuriot, sa vie, son œuvre, sa correspondance*, Paris, Hachette, 1897, 584 p., avec 3 portraits et une vue. Ouvrage également consultable sur la bibliothèque numérique Gallica : <http://gallica.bnf.fr>

LENEPVEUX, *Zénaïde Fleuriot*, in Les Contemporains, Paris, Maison de la Bonne Presse, série n° 306, 1898 (reproduit in *Les Contemporains bretons*, Saint-Brieuc, librairie S. Guillaume, 1902)

LE DRUNOT, Anne, *Zénaïde Fleuriot : 1829-1890*, [Epinay sur Seine], [A. Dourlent], 1990

Réception de son œuvre

Au XIXe siècle

Sur son œuvre en général :

NETTEMENT, Alfred, *Le roman contemporain : ses vicissitudes, ses divers aspects, son influence*, Paris, Lecoffre, 1864

JOUIN, Henry, *Mlle Z. Fleuriot. Du rôle des femmes dans la littérature populaire*, Paris, Lecoffre, 1872

PONTMARTIN, Armand de, *Nouveaux Samedi* t. VII, Paris, Michel Lévy, 1865-1881

Recensions ou critiques par titre :

Sur *Souvenirs d'une douairière*

KERJEAN, Louis de, in La Revue de Bretagne et de Vendée, 1860, I p. 338

LA GOURNERIE, E. de, in La Revue de Bretagne et de Vendée, 1860, I, p. 71-73

Sur *Marquise et pêcheur*

TREGORRET, F., in La Revue de Bretagne et de Vendée, 1860, II, p. 387-390

Sur *Eve*

VIOLEAU, Hippolyte, in La Revue de Bretagne et de Vendée, 1861, II, p. 316-320

Sur *Sans beauté*

GRIMAUD, Emile, in La Revue de Bretagne et de Vendée, 1862, II, p. 71-75

VIOLEAU, Hippolyte, in L'Océan de Brest, 24 octobre 1862 (reproduit in *Le collectionneur breton* IV, p. 279-281).

Sur *Un cœur de mère*

[auteur inconnu]?, in La Revue de Bretagne et de Vendée, 1863, I, p. 405

Sur *La clef d'or*

[auteur inconnu], in Bibliographie populaire du Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 4365.

Sur *Petite belle*

BIRE, Edmond, in La Revue de Bretagne et de Vendée, 1868, I, p. 151-153

Sur *Alix*

GRIMAUD, Emile, in La Revue de Bretagne et de Vendée, 1869, I, p. 155-158

Sur *Une parisienne sous la foudre*

La BREURE, A. de, in La Revue de Bretagne et de Vendée, 1871, p. 301-322

Sur *Notre capitale : Rome*

[auteur inconnu], in Semaine religieuse de Nantes, 1873, p. 186-284

Bref de Pie IX [reproduction] , in La Revue de Bretagne et de Vendée, , 1873, I, p. 331

Sur *Aigle et colombe*

KERSABIEC, Sioc'Han de, in La Revue de Bretagne et de Vendée, , 1873, I, p. 231

Sur *Les pieds d'argile* et *Armelle Trahec*

[auteur inconnu], in Bibliographie populaire du Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 3456-3457

Sur *Raoul Daubry chef de famille*

[auteur inconnu], in Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 3512

Sur *Gildas l'intraitable*

[auteur inconnu], in Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 3524

Sur *Au Galadoc*

[auteur inconnu], in Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 3968

Sur *De trop*

[auteur inconnu], in Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 3891

Sur *L'exilée du Val Argand*

[auteur inconnu], in Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 4153

Sur *Les premières pages*

[auteur inconnu], in Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 40 ?0

Sur *Cœur muet*

[auteur inconnu], in Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 4150

Sur *Loyauté*

[auteur inconnu], in Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 4421.

Sur *Bengale*

[auteur inconnu], in Bulletin de la société bibliographique universelle, n° 4586

Sur *Zénaïde Fleuriot, sa vie, son œuvre, sa correspondance*

[auteur inconnu], in Bulletin de la société bibliographique universelle, bibliographie populaire, n° 6036

Au XXe siècle

TISSOT, Ernest, *La vie intérieure et le progrès moral, d'après mademoiselle Zénaïde Fleuriot*, in La Quinzaine, 1^{er} novembre 1901

TERRADE, E.-M., s. m., *Etudes d'âmes : Le vrai féminisme*, Paris, Librairie Vve Ch. Poussielgue, 1905 [Conférences données à l'Athénée Saint-Germain]

BETHLEEM, Abbé Louis, *Romans à lire & romans à proscrire. Essai de classification au point de vue moral des principaux romans et romanciers (1500-1905) avec notes et indications pratiques*, Cambrai, O. Masson, 1905

LATZARUS, Marie-Thérèse, *La littérature enfantine en France dans la seconde moitié du XIXe siècle : étude précédée d'un rapide aperçu des lectures des enfants en France avant 1860*, Paris, P.U.F., 1923

TRIGON, Jean de, *Histoire de la littérature enfantine de ma mère l'oye au roi Babar*, Paris, Hachette, 1950

SORIANO, Marc, *Guide de la littérature pour la jeunesse : courants, problèmes, choix d'auteurs*, Paris, Flammarion, 1975

CARADEC, François, *Histoire de la littérature enfantine en France*, Paris, Albin Michel, 1977

THOMAS, Georges Michel, *La romancière Zénaïde Fleuriot et la Bretagne*, in Les Cahiers de l'Iroise, 1977

PESLIN, Ch.-Yves, *Zénaïde Fleuriot et de La Landelle*, in Les Cahiers de l'Iroise, 1978

DUPONT-ESCARPIT, Denise, *La littérature d'enfance et de jeunesse*, Paris, P.U.F., 1981

CHUPEAU, Jacques, *L'école des premiers livres : les romans de Zénaïde Fleuriot et la formation de la jeunesse catholique*, in *L'Enfance et les ouvrages d'éducation*, Tome 2, sous la dir. de P.-M. Penigault-Duhet, Université de Nantes, 1985

BRAVO-VILLASANTE, Carmen, *Diccionario de autores de la literatura infantil mundial*, Madrid, Editorial Escuda Española, 1985

OTTEVAERE-VAN PRAAG, Ganna, *La littérature pour la jeunesse en Europe occidentale (1750-1925)*, Berne, Peter Lang, 1987

DESPERT, Jean, *Chère Zénaïde*, in *Les Cahiers de l'Iroise*, 1990

MARCOUIN, Francis, *Lecture anachronique : Cadok de Zénaïde Fleuriot*, in *La revue des livres pour enfants*, N° 143-144 hiver 1992

POSLANIEC, Christian, *L'évolution de la littérature jeunesse de 1950 à nos jours au travers de l'instance narrative*, Thèse de doctorat sous la dir. de Jean Perrot, Lille, Presse universitaires du Septentrion, 1997

IBBY FRANCE, *Livres d'enfance, livres de France*, sous la dir. d'Annie Renonciat, en collab. avec Viviane Ezratty et Geneviève Patte, Paris, Hachette, 1998

TISON, Guillemette, *Une mosaïque d'enfants : L'enfant et l'adolescent dans le roman français 1876-1890*, Amiens, Artois Presses Université, « Etudes littéraires et linguistiques », 1998

Au XXI^e siècle

AKIL-PLESSIX, Cécile, *De Sans nom à Sans famille Zénaïde Fleuriot et Hector Malot*, in *Cahiers Robinson*, N°10, 2001

CHAFFIN-LEVEQUE, Laurence, *Zénaïde Fleuriot ou l'éducation des filles par le roman*, DEA de littérature française, sous la dir. de Françoise Mélonio, Paris XIII, 2001

NIERES, Isabelle, *Des pratiques éditoriales diverses en matière de réédition : livres d'hier pour enfants d'aujourd'hui* in *Le livre pour la jeunesse, un patrimoine pour l'avenir : de quelles sources disposent les chercheurs, enseignants, bibliothécaires, éditeurs ?* Actes des Rencontres interprofessionnelles, les 14 et 15 novembre 1994 au lycée Henri IV, Paris / organisées par la Bibliothèque l'Heure joyeuse ; sous la dir. de Viviane Ezratty et Françoise Lévêque. Répertoire des fonds de conservation des livres pour la jeunesse en France et en Belgique, données 1994-1996 / Paris, Agence culturelle de Paris, 1997

RAMÓN DIAZ, M. C., *Narrativa infantil y juvenil francesa. Antología de textos en francés*,

Universitat de Alicante, 2002

Texte consultable en ligne : <http://publicaciones.ua.es/?>

ExternalURL=<http://publicaciones.ua.es/Deprox/84-7908-676-9.asp>, (Última actualización: 29/07/2005)

CARTAL-FALK, Amy, *La petite Fadette and Les petites filles modestes : Georges Sand and Zénaïde Fleuriot* article à paraître prochainement

AKIL-PLESSIX, Cécile, *Zénaïde Fleuriot, une écriture de la contradiction*, Thèse en cours de rédaction, sous la dir. de Francis Marcoin, Université d'Artois

Son époque

La société et l'histoire

LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique*, Paris, Administration du grand Larousse universel, 1866-1876, 17 vol.

WINOCK, Michel et AZEMA, Jean-Pierre, *Les communards*, Paris, Editions du Seuil, 1964

SERMAN, William, *La Commune de Paris*, Paris, Fayard, 1986

ROUGERIE, Jacques, *La Commune*, « Que sais-je ? », Paris, Presses universitaires de France, 1988

La France au XIXe siècle: 1814-1914, par Dominique Barjot, Jean-Pierre Chaline, et André Encrevé,

Paris, Presses universitaires de France, 1995

COSNIER, Colette, *Marie Pape-Carpantier*, Paris, Fayard, 2003

ROUGERIE, Jacques, *Paris libre, 1871*, nouv. éd. Paris, Editions du Seuil, 2004

Sur la Princesse de Sayn-Wittgenstein, voir :

RUPERT, Hughes, *The Love Affairs of Great Musicians, Volume 2*, [EBook #11419] mis en ligne : March 3, 2004 , <http://www.gutenberg.org/files/11419/11419.txt>

La religion

AUBERT, Roger, *Le pontificat de Pie IX (1846-1878)*, Paris, Bloud et Gay; 2^e éd. mise à jour,

1963

SAVART, Claude, *Les catholiques en France au XIXe siècle. Le témoignage du livre religieux*, Paris, Cerf, 1982

Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, sous la dir. d'Yves-Marie Hilaire et Jean-Marie Mayeur, 1. *Les Jésuites*, sous la dir. de Paul Duclos, Paris, Beauchesne, 1985

CHOLVY, Gérard, *La religion en France de la fin du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Hachette, 1991

COLON, David, *Un cercle d'étudiants catholiques sous la Troisième République : la Conférence Olivaint, 1875-1940*, mémoire de DEA, IEP, sous la direction de M. Jean-Pierre Azéma, 1996, 341 p.

consultable en ligne : <http://perso.wanadoo.fr/david.colon>

PELLETIER, Denis, *Les Catholiques en France depuis 1815*, Paris, La Découverte, 1997

AVON, Dominique, et ROCHER, Philippe, *Les jésuites et la société française, XIXe-XXe siècles*, préface par Etienne Fouilloux, « Hommes et Communautés », Toulouse, Ed. Privat, 2001, en particulier le chapitre 2

Les filles, l'enfance, les femmes

GUERIN, Eugénie de, *Reliquiae*, Caen, impr. de A. Hardel, 1855

CRAVEN, Mme Augustus, *Récits d'une sœur*, Paris, impr. de J. Claye, 1866

BANNOUR, Wanda, *Eugénie de Guérin ou une chasteté ardente*, Paris, Albin Michel, 1983

BRICARD, Isabelle, *Saintes ou pouliches : l'éducation des jeunes filles au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1986.

LEJEUNE, Philippe, *Le moi des demoiselles*, Paris, Seuil, 1993

LUC, Jean-Noël, *L'invention du jeune enfant au XIXe siècle. De la salle d'asile à l'école maternelle*, Paris, Belin, 1997

COSNIER, Colette, *Le silence des filles : De l'aiguille à la plume*, Paris, Fayard, 2001

RICHTER, Noé, *Les femmes et la lecture au dix-neuvième siècle*, Bernay, Société d'histoire de la lecture, 2004